ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

HEUSCH Luc de, *A la découverte des Tsiganes, une expédition de reconnaissance (1961)*, Bruxelles, Institut de sociologie, 1966.

Cette œuvre littéraire est soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

Elle a été publiée par les
Editions de l'Université de Bruxelles
http://www.editions-universite-bruxelles.be/

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés mis à disposition par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site
http://digitheque.ulb.ac.be/

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2010/DL2303019_000_f.pdf

Luc de Heusch

A la découverte des Tsiganes

Une expédition de reconnaissance (1961)

Université Libre de Bruxelles Institut de Sociologie

A la découverte des Tsiganes

Une expédition de reconnaissance (1961)

études ethnologiques 3

1965

Editions de l'Institut de Sociologie
89, rue Belliard, Bruxelles 4

Luc de Heusch

A la découverte des Tsiganes

Une expédition de reconnaissance (1961)

Université Libre de Bruxelles Institut de Sociologie

Publié avec l'appui du Ministère de l'Education nationale et de la Culture

D/1966/0171/2
© 1966 by Editions de l'Institut de Sociologie de l'Université Libre de Bruxelles.
Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

PREMIERE PARTIE

LA CULTURE TSIGANE

UNE TENTATIVE DE DEFINITION

FONDEE SUR DES ENTRETIENS AVEC JAN YOORS

Chapitre I Oncle Vania, mon ami

Du 25 juillet au 4 octobre 1961, le cinéaste Henri Storck, le peintre Jan Yoors et l'auteur de ces lignes ont parcouru dix mille km. sur les routes d'Europe centrale et orientale, à la recherche des Tsiganes.

Cette expédition de reconnaissance, placée sous les auspices de l'Institut de Sociologie de l'Université Libre de Bruxelles, était subsidiée par la maison française de production Tadié-Cinéma. Nous nous proposions de ramener des informations sur la vie et les mœurs du peuple tsigane, de Paris à Istanboul, en vue de réaliser ultérieurement un ou plusieurs documentaires de caractère ethnographique. Nous avons traversé l'Allemagne, la Yougoslavie, la Grèce, la Turquie d'Europe, la Bulgarie, la Roumanie et la Hongrie.

Notre aventure serait incompréhensible si je ne brossais d'abord le portrait de notre ami Jan Yoors qui, seul de nous trois, détenait les mots de passe et la clé des champs. Jan Yoors, que ses amis tsiganes appellent Oncle Vania, est un être double. Il représente le cas le plus troublant que je connaisse de dédoublement culturel de la personnalité. Son destin personnel domine et éclaire notre voyage. Fils d'un artiste verrier anversois, il vécut sa première enfance en Belgique.

Mais le père avait séjourné longtemps en Espagne et la famille Yoors baignait dans un grand rêve gitan. Dès son plus jeune âge, Jan parle l'espagnol aussi couramment que le flamand. Pour le père et le fils, l'univers légendaire des Gitans est la vraie patrie ancestrale. Le fils à douze ans se révolte contre l'exil auquel la naissance chez les « Blancs » (les Gitans se disent « noirs » : Kalé) l'a condamné. Il fuit notre monde incolore et cherche une nouvelle naissance, comme ces enfants misérables qui se savent fils de roi et de reine.

Ce conte de fée, il l'assume jusqu'au bout : après six mois d'épreuves, un ami merveilleux, Pulika, chef d'une horde nomade puissante, l'adopte. Yoors racontera lui-même l'événement qui décida du sort singulier de son adolescence. A plusieurs reprises, au hasard des voyages que conduisait Pulika, il revient chez ses parents anversois, reprenant tant bien que mal ses études secondaires. Il ne reste jamais fort longtemps chez eux et le père Yoors, qui voit sans doute le fils réaliser son propre rêve secret, ne s'oppose pas au départ.

Chaque fois, Jan retrouve Pulika et sa famille tsigane. Ainsi lentement, au cours des années, un enfant des Flandres vécut cette expérience exceptionnelle : il acquit deux têtes, deux cœurs, rigoureusement distincts. Le père Yoors eut assez de tact et de finesse pour comprendre que son fils se mouvait dans deux univers contradictoires. Grâce à cette perspicacité étonnante Jan ne fut jamais déchiré ni révolté. Il avait deux pères et deux mères aussi tolérants les uns que les autres, chacun dans son monde propre. Parfaitement assimilé aux Tsiganes, Yoors ne rompit jamais le fil qui le reliait à la culture occidentale. L'ethnologue belge Frans Olbrechts eut vent de ce destin peu banal ; il ne tarda pas à se lier d'amitié avec ce petit vagabond audacieux, intelligent et sensible qui réus-

sissait, avec la complicité paternelle, à esquiver la loi sur l'instruction obligatoire. Il lui fit découvrir les richesses et la structure logique de la langue romani, puis l'encouragea à observer lucidement sa famille tsigane. Il lui donna le goût de l'ethnographie. Il lui enseigna les rudiments d'une démarche spirituelle difficile qui allie la ferveur et l'esprit critique. Aussi bien cet enfant qui assumait sans trouble la dualité de son être acquit-il très tôt la conscience claire de la relativité culturelle. A deux reprises Yoors refusa de fonder une famille chez les Tsiganes, malgré l'insistance de son père Pulika. Pendant la guerre, il entraîna ses amis tsiganes dans la Résistance. Il fit partie d'un réseau allié chargé de faciliter le passage en Espagne des aviateurs tombés derrière les lignes allemandes. Il s'établit à New York après les hostilités, mais il ne rompra jamais tout à fait avec son enfance. Il demeurera en contact avec les Tsiganes de passage aux Etats-Unis.

Henri Storck l'avait rencontré à New York en 1959. Lorsqu'il me raconta cette entrevue, je me demandai s'il n'était pas devenu la victime d'un habile mythomane. Je puis attester aujourd'hui que de Paris à Istanbul Jan Yoors se fit accueillir fraternellement par un peuple de seigneurs déguisés en voleurs, mendiants, maquignons, chaudronniers.

Lorsqu'il débarqua de New York pour se joindre à notre expédition, il avait déserté les routes d'Europe depuis onze ans. Il avait accepté de partir avec nous à la recherche des siens. Il serait notre initiateur.

A l'aérodrome, je me trouve en présence d'un homme aussi peu indo-afghan que possible : le teint blanc-rose des Nordiques, la démarche d'un intellectuel flamand, plutôt écrivain que peintre, beaucoup de douceur, une certaine timidité même. Il est visiblement ému. Il m'explique l'ambiguïté de sa position. Il

désire collaborer honnêtement avec nous, mais au cours de ce voyage il sera *Rom* [1]. Il faudra établir un *modus vivendi*. Il suggère ceci. Il nous présentera, nous les Blancs, les *gajé* ridicules, comme des *raï*, c'est-à-dire des *gajé* riches et généreux. Nous l'avons invité à passer des vacances en Europe. Il faudra sauver les apparences, car aux yeux des Tsiganes aucune amitié véritable n'est possible, en principe, entre un *gajo* (fût-il *raï*) et l'Homme par excellence, le *Rom*. Il apparaîtra donc probablement aux *Rom* que Vania nous monte un coup fourré. Lui recherche sa famille, se sert de nous pour retrouver les siens. Il insiste à plusieurs reprises : les *Rom* vous accueilleront avec une extrême gentillesse car l'un des leurs vous introduit chez eux. Si je vous présente comme mes amis, ils tenteront de nous séparer car il ne faut pas que le *Rom* collabore trop étroitement aux projets des *gajé*. Si je vous présente comme mes *gajé*, en revanche, ils s'amuseront du bon tour que je vous joue. Vous m'appartiendrez et ils ne pourront vous pressurer sans mon autorisation. Ce double rôle, je ne peux pas dire que Vania le « *joua* » à la perfection comme le ferait un vulgaire agent double ; tantôt il *incarna* totalement le *Rom* idéal, indifférent à notre abandon parmi les autres *Rom* qui nous toléraient gentiment ; tantôt, — et le plus souvent — il était l'ami fervent et discret, soucieux de nos moindres sautes d'humeur. Il fut — il est — *l'un et l'autre* sans mélange. Il était Jan pour nous, Vania pour les autres. Les *Rom* l'honoraient effectivement du titre d'« Oncle » : *Kako* Vania.

Il est évident que notre rôle de balourds est infiniment plus facile que celui qu'Oncle Vania va tenter de jouer. Sans cesse, à tout moment, il va devoir sauter le mur, s'érafler les

[1] Les Tsiganes s'appellent eux-mêmes « Rom » ; leur langue est le *romani*. Le terme « gajo » (plur., « gajé ») désigne les non « Rom ».

genoux, penser avec deux têtes, écouter deux cœurs battre en lui. Car il n'a pas plus envie de nous tromper que de les tromper. Il aime les *Rom*, leur noblesse, leur anarchie farouche, la rigueur de leurs mœurs. Ce peuple n'a pu survivre à quatre ou cinq siècles d'oppression qu'en niant avec obstination notre condition d'hommes, à nous *gajé*. Leur existence collective était au prix de cette agressivité permanente. Nous serons donc jusqu'au bout, hélas, de ridicules *gajé*.

Nous nous efforcerons d'être des *gajé* d'une nouvelle espèce, des objets souriants, mous, informes et incolores, offrant le moins de prise possible. Renversement radical des perspectives hautaines de l'ethnographie coloniale : l'ethnographe est livré pieds et poings liés au seigneur qu'il observe.

Il est clair aussi que les techniques traditionnelles de l'ethnographie seront inopérantes. L'interview, la conversation libre entre *gajé* et *Rom* dans une langue de mensonge, une langue de « Blancs » sera décevante ou indifférente.

Serait-il cordial, l'entretien ne reflétera rien, demeurera stérile du point de vue de la connaissance. Nous sommes condamnés à être muets ou à parler pour ne rien dire. Mais au moins serons-nous admis à observer le plus discrètement possible comment un *Rom* est accueilli par ses frères après une très longue absence. Nous allons vivre un retour au pays natal, dans une patrie sans capitale ni frontière, une patrie qui n'est que ferveur collective. Oncle Vania tentera tout au plus de diminuer pour nous la distance qui sépare les *Rom* des *gajé*. Nous resterons *gajé* parmi les *Rom*, *gajé* bienveillants, offrant un contrat de paix sinon d'amitié. Je puis dire qu'à plus d'une reprise nous fûmes magnifiquement accueillis, au-delà même des espérances de notre guide. Je témoigne ici de la splendeur insensée de l'hospitalité tsigane.

Peut-être certains tsiganologues auront-ils l'impression que Jan Yoors décrit le modèle théorique de la société tsigane. Aussi bien faut-il situer cette vision subjective dans son milieu propre : Oncle Vania appartient à la classe supérieure des Lowara.

Son effort de systématisation réagit contre l'esprit de confusion et révèle un *style dominant*. Il est inévitable, il est nécessaire qu'une démarche aussi exclusive, peu soucieuse de dialectologie, comporte un certain degré *d'idéalisation*.

Chapitre II La Tsiganologie

Depuis plus d'un siècle, la littérature relative aux derniers nomades de l'Occident, qui errent aux portes mêmes de nos villes, est abondante. Le mystère tsigane fascine beaucoup d'esprits curieux, généreux, souvent excentriques, parfois lucides.

Du côté romantique, la Carmen de Prosper Mérimée engendre une postérité nombreuse. Livres, romans, reportages, articles de journaux bariolés s'entassent dans la bibliothèque des rêves. Du côté scientifique, une revue, le *Journal of the Gypsy Lore Society* est en activité à Liverpool depuis 1888. Jules Bloch, l'auteur d'une excellente synthèse récente de la tsiganologie, l'appelle « la plus amusante des revues sérieuses » [2]. Les membres de cette société savante, plus ou moins fermée, sont tous — et ce n'est pas là leur moindre mérite à mes yeux — des amis fervents d'un peuple erratique et errant, en butte aux vexations racistes. La tenue du *Journal of the Gypsy Lore Society* est souvent remarquable et Jules Bloch ne se défend pas d'avoir puisé abondamment dans ce « corpus de la tsigano-

[2] Jules BLOCH, *Les Tsiganes*, Coll. « Que Sais-Je ? », Paris, 1953.

logie » où, dit-il, le talent descriptif et la fantaisie coopèrent avec la philologie la plus stricte [3].

Depuis quelques années, s'est constituée en France une « Association des Etudes Tsiganes », dont le but est davantage la recherche des solutions sociales au « problème tsigane ».

Cette Association édite un bulletin trimestriel, intitulé *Etudes Tsiganes*. Dans le n° 3-4 (octobre-décembre 1955), Francis Lang a dressé une bonne bibliographie sélective [4].

La langue du peuple tsigane présente sans doute moins de mystère aujourd'hui que sa culture. Nous savons avec certitude que cette langue est cousine de nos parlers, qu'elle appartient au grand groupe indo-européen. Grâce à d'excellents travaux linguistiques, on ne peut plus douter aujourd'hui que l'Inde fut le berceau de la culture tsigane.

Quelques observateurs non tsiganes parlent fort bien le romani. Parmi eux, il convient de signaler le Docteur Rahde Uhlik de Sarajevo, l'auteur d'un dictionnaire du dialecte tsigane parlé en Serbo-Croatie. Les linguistes ont mis en lumière l'unité de la langue. Ils ont été frappés du fait qu'une grande partie du vocabulaire est d'origine indienne, en Europe comme en Asie. Ils soulignèrent aussi les particularités locales, les variations dialectales en Syrie, en Finlande, en Yougoslavie, sans toujours prendre les précautions ethnographiques qui s'imposaient. Ils n'ont pas distingué clairement deux types de culture : celle des sédentaires, très diversifiée, et celle des nomades, remarquablement constante à travers le monde. Or, au sein du monde nomade, les différences dialectales ne sont pas liées

[3] Jules BLOCH, *ouvrage cité*, p. 6.

[4] Francis LANG, « Livres de base sur les Tsiganes », *Etudes tsiganes*, n° 3-4, oct.-déc. 1955, pp. 10 à 19.

à des régions mais, recoupant toute l'Europe, à des classes sociales distinctes, hiérarchisées. L'expérience vécue aux côtés de Jan Yoors nous a permis de vérifier que la langue des groupes nomades en 1961 est sensiblement la même d'Istanboul à Paris, alors que les groupes tsiganes sédentarisés depuis plusieurs générations manifestent généralement des signes d'altération qui affectent à la fois la culture et la langue. En certains endroits même, en Transylvanie par exemple, les *Rudari*, descendants d'orpailleurs plus ou moins esclaves, ont totalement perdu l'usage de cette parole ancienne. Cette distinction fondamentale est loin d'être toujours claire à l'esprit de ceux qui ont décrit le folklore tsigane. Il en résulte une grande confusion. Certes, les contrastes ethnographiques entre les nomades et les sédentaires ont souvent été mis en valeur. On a même cru apercevoir des différences morphologiques entre les deux groupes [5]. Quoi qu'il en soit, l'unité profonde, *linguistique* et *culturelle* du monde nomade — qui préserve la culture tsigane authentique — n'a jamais pu être décrite dans sa totalité. Il aurait fallu mettre en œuvre de nombreuses enquêtes *extensives*, parallèles aux enquêtes régionales. En supposant même que ces conditions idéales de recherche soient remplies, il est probable que les purs nomades se déroberont toujours à la curiosité des « *autres* », de ceux que les *Rom* appellent dédaigneusement les *gajé* (singulier : *gajo*). Les sédentaires, par contre, sont beaucoup plus ouverts à l'investigation ethnographique et linguistique. Dès lors, la tsiganologie repose sur un certain malentendu méthodologique.

Cette branche de l'ethnographie se présente comme une discipline fragmentée, répartie entre plusieurs spécialistes

[5] Jules BLOCH, *ouvrage cité*, p. 43.

régionaux comme s'il y avait des Tsiganes *anglais, hongrois, roumains.* Ces étiquettes et les différences qu'elles recouvrent résultent en fait de la désagrégation d'une seule et même culture, toujours vivante et fort mal connue, la culture nomade. Jules Bloch en arrive à douter de l'existence même de ce noyau culturel tsigane : « Ces contrastes [morphologiques] qui en font prévoir d'autres de nature diverse, reflètent sans doute des accroissements et des mélanges acquis en route, des séjours prolongés en des régions où la géographie ou les mœurs locales ont imposé des conditions de vie variées ; peut-être aussi, lointainement, la trace d'une *diversité originelle* (nous soulignons) que masque pour nous l'unicité du nom de Dom (Rom) [6]. »

Loin de moi l'idée que les Tsiganes nomades conservent à l'état pur *une culture indienne originelle.* Les nomades comme les sédentaires et les semi-sédentaires sont dans l'histoire, partagent notre espace et notre temps. Bien des usages ont évolué, évoluent encore dans la culture nomade. Le fait important est qu'elle demeure homogène sur de vastes étendues. Les contacts incessants des hordes assurent l'unité linguistique et culturelle à travers les fluctuations de l'histoire. En revanche, les divers groupes sédentarisés, sans contact avec les nomades qui les méprisent, ont développé des cultures hétérogènes, voire des dialectes particuliers. Il est séduisant de croire que ces îlots sédentaires enkystés dans le monde *gajo,* des Balkans à l'Espagne, jalonnent l'itinéraire des premières migrations tsiganes au sortir de l'Asie. Mais il faut prendre garde que certaines fixations peuvent être récentes. Ne voit-on pas, de nos jours encore, des *Rom* authentiques, participant à la culture nomade, s'implanter pendant de nombreuses années ? Tels les

[6] Jules BLOCH, *ouvrage cité,* p. 43. Le vocable *Dom* correspond à la prononciation indienne du mot *Rom.*

Kalderash qui ont investi Paris, actuellement fixés Porte de Montreuil. Quoi qu'il en soit, la linguistique comparée nous apporte quelques renseignements historiques intéressants.

Bloch observe que « tous les dialectes tsiganes de l'Europe conservent une forte proportion de vocabulaire apparenté au grec médiéval, supposant un séjour prolongé en terre de parler grec » [7]. Le nom même que les peuples *gajé* donnent aux *Rom* — « Tsiganes » — est d'origine grecque : le terme *Atsinganos* ou *Atsinkanos* désigna d'abord, au VIIIe siècle, une secte manichéenne, venue à Byzance de Phrygie par la Thrace [8]. Les études linguistiques révèlent aussi qu'il existe dans la plupart des dialectes tsiganes « un fond slave important », alors que le hongrois qu'on a décelé dans les parlers d'Allemagne, de Russie et de Roumanie, est dû à des apports récents. Il semble donc « que la traversée première de la Hongrie a dû être particulièrement rapide » [9].

Ces observations peuvent être mises en parallèle avec les témoignages proprement historiques. Il est acquis, après l'étude approfondie à laquelle s'est livré François de Vaux de Foletier [10], que les premières bandes tsiganes n'apparaissent en France qu'au début du XVe siècle, alors que leur présence est attestée un ou deux siècles plus tôt en Grèce et dans les Balkans. Sur la côte orientale du Péloponnèse, les *Acingani* de Nauplie formaient des établissements stables et jouissaient de privilèges avant 1378 puisque le gouverneur vénitien les confirme au cours de cette année [11]. Un fief tsigane (*feudum Acin-*

[7] Jules BLOCH, *ouvrage cité*, p. 14.
[8] Jules BLOCH, *ouvrage cité*, p. 15.
[9] Jules BLOCH, *ouvrage cité*, p. 17.
[10] François DE VAUX DE FOLETIER, *Les Tsiganes dans l'ancienne France*, Paris, 1961.
[11] Jules BLOCH, *ouvrage cité*, p. 15.

ganorum), peuplé sans doute de Kalderash (ils sont forgerons et chaudronniers), est signalé à la même époque dans l'île de Corfou, qui dépend également des Vénitiens depuis 1386 [12]. Ces Tsiganes sont des hommes libres, exempts d'impôts. Il y a des *Cingarije* en Serbie dès 1348 ; « ils sont maréchaux-ferrants ou bourreliers et paient un tribut annuel de quarante fers à cheval » [13]. Ils bénéficient donc d'un statut moins avantageux que leurs frères de Corfou, mais ils sont directement associés au cheval, compagnon indispensable du pur nomade. Nous ignorons dans quelle mesure ces premiers groupes balkaniques conservèrent leur liberté de mouvement. En tout cas, les Tsiganes de Valachie sont considérés comme des esclaves dès la fin du XIVe siècle [14].

C'est peut-être pour échapper à cette aliénation qu'un certain nombre de hordes se mirent en mouvement vers l'Occident. François de Vaux de Foletier suggère aussi que l'irruption des Turcs dans les Balkans a pu inciter quelques bandes, à vrai dire peu nombreuses encore, à explorer des horizons plus paisibles. Ces Tsiganes d'avant-garde sont incontestablement nomades et entendent résolument le demeurer. Ils arrivent à cheval et se disent nobles pénitents, très bons chrétiens, originaires de l'Egypte ou de la Petite-Egypte. Ces « Egyptiens » (le terme survivra dans l'anglais Gypsies) traversent la Hongrie, la Bohême et l'Allemagne entre 1416 et 1418. Ils vivent d'aumônes habilement soutirées aux *gajé* pieux, « car ils racontent que partis d'Egypte, descendants de païens convertis au christianisme, redevenus idolâtres et chrétiens de nouveau, ils sont astreints, en pénitence pour leurs fautes passées, à un long

[12] François DE VAUX DE FOLETIER, *ouvrage cité*, p. 15.
[13] Jules BLOCH, *ouvrage cité*, p. 10.
[14] François DE VAUX DE FOLETIER, *ouvrage cité*, p. 16.

pèlerinage à travers le monde »[15]. Un audacieux chef de *kompania*, qui se fait appeler « seigneur Emaus d'Egypte », reçoit en 1416 de la ville de Brassov (ou Kronstadt) en Transylvanie, de l'argent et des vivres pour ses cent vingt compagnons ; l'année suivante une famille noble de la même région donne quarante moutons « aux pauvres pèlerins d'Egypte pour que, retournant à Jérusalem, ils prient pour le salut de nos âmes »[16]. Mais ces astucieux gaillards n'ont naturellement nulle envie de se diriger vers la Palestine. Il y a lieu de penser qu'ils poussent plus avant vers l'Occident chrétien, ayant éprouvé le succès de leur stratégie oratoire. En effet, les premiers tsiganes visitent les villes hanséatiques en 1417 ; ils surgissent en Provence en 1419. Ils atteignent les portes de Paris en 1427. Ces *Rom* déguisés en Egyptiens sont assurément d'une autre trempe que les bourreliers et maréchaux-ferrants qui paient tribut en Serbie ! Ils savent tenir aux *gajé* le langage qui s'impose. Ils feignent d'être pèlerins pour bénéficier des aumônes publiques. Ils n'hésitent même pas à produire divers sauf-conduits émanant des plus hautes autorités temporelles et spirituelles de la chrétienté. Pénétrant dans la France actuelle, à Châtillon-sur-Chalaronne, « ils présentent des lettres de l'Empereur et de monseigneur le duc de Savoie, commandant de les recevoir »[17]. Quelques années plus tard, ils affirment imperturbablement que le Pape lui-même leur a imposé la dure pénitence « d'aller sept ans de suite par le monde sans coucher dans un lit ; et pour avoir quelque aide en leur dépense, il ordonne que tout évêque et abbé portant crosse leur donnerait en une fois dix livres tournois ; il leur

[15] François DE VAUX DE FOLETIER, *ouvrage cité*, p. 15.
[16] Jules BLOCH, *ouvrage cité*, p. 11.
[17] François DE VAUX DE FOLETIER, *ouvrage cité*, p. 18.

donna des lettres mentionnant cela pour les prélats d'Eglise et leur donna sa bénédiction » [18]. Tels sont les étranges propos qu'entendit le 17 août 1427 l'auteur anonyme du *Journal d'un Bourgeois de Paris.*

Pour se glisser dans ce monde inconnu, s'y faire admettre, les Tsiganes sont donc obligés de ruser. La tactique se modifiera au cours des âges, mais son principe ne se modifiera pas. (*Il n'y a qu'en romani qu'on dit la vérité.*) Aussi bien, il n'y a pas lieu, me semble-t-il, d'accorder trop de crédit à l'authenticité des divers documents officiels assurant leur sauvegarde, qu'ils produisent volontiers aux autorités tout au long des XVe et XVIe siècles. Ce peuple sans écriture a admirablement compris l'efficacité de la paperasserie des *gajé*. M. François de Vaux de Foletier ne semble pas s'étonner de certaines contradictions flagrantes. C'est ainsi qu'en 1539, François Ier édicte les premières mesures générales d'expulsion contre « certains personnages incognus qui se font appeler Boesmians (et se sont) par plusieurs et diverses fois assemblés, et sous umbre d'une simulée religion ou de certaines pénitences qu'ils disent qu'ils font par le monde, (sont) venus et entrés en cestuy nostre royaume » ; or quinze mois plus tard, un certain Jehan de La Roche, « natif de Petite Egypte », exhibe au Parlement de Toulouse, qui n'en tient d'ailleurs pas compte, des lettres patentes du Roi, lui donnant « faculté de passer et repasser avec sa bande et compagnie par tout le royaume » [19]. De nos jours encore, il n'est pas rare de trouver les *Rom* en possession de plusieurs passeports différents, dont l'origine est fort incertaine. L'éminent historien des Tsiganes dans l'ancienne France se laisse sans doute abuser à son tour, lorsqu'il

[18] Jules BLOCH, *ouvrage cité*, p. 8.
[19] François DE VAUX DE FOLETIER, *ouvrage cité*, pp. 53 et 55.

incline à croire que les pseudo-lettres pontificales dont les Tsiganes font usage pendant plus d'un siècle, ont été arrachées par des « pèlerins misérables, ingénieux et tenaces (qui auraient) su émouvoir jusqu'à la cour vaticane », bien que les archives romaines n'en aient conservé nulle trace [20].

D'un point de vue strictement ethnographique, on ne peut manquer d'être frappé de la permanence d'un certain style comique. Depuis cinq siècles, les rapports des *Rom* et des *gajé* sont fondés sur le même malentendu, le même dialogue fallacieux. Il faut reconnaître que les *gajé* y mirent, au début, de la bonne volonté. Pendant tout le XVe siècle, les hordes sont généralement accueillies charitablement et nourries aux frais des autorités municipales. Mais les femmes commettent de menus larcins et les incidents, à vrai dire sans gravité, se multiplient. L'on commence à s'étonner de cette interminable pénitence de sept ans. Le jeu malicieux et rémunérateur de la bonne aventure a beaucoup de succès et les autorités ecclésiastiques s'inquiètent. Après trois quarts de siècles, les bonnes relations sont définitivement gâchées et l'édit de François Ier (1539) ordonne le départ des Tsiganes « le plus tôt que faire se pourra ». La sévérité croissante de la répression est sans commune mesure avec les délits mineurs attestés. Les Tsiganes circulent en armes, mais on ne peut guère leur reprocher de crimes ou de tours pendables. Néanmoins, les ordonnances d'expulsion se multiplient, attestant que les *Rom* n'ont pas obtempéré. Ils réussissent même souvent à faire prendre en considération des lettres particulières de sauvegarde royale, vraies ou fausses. Cette obstination a défier, sans les affronter, les *gajé* de tout calibre, est l'une des plus étonnantes aventures

[20] François DE VAUX DE FOLETIER, *ouvrage cité*, p. 22.

des temps modernes. L'humeur et l'humour des *Rom* ne sont pas sans évoquer nos mythiques Pieds-Nickelés. Ce style débraillé ne plaît naturellement pas au très digne Colbert, qui signe en 1682 une déclaration scandaleuse déplorant qu'« il a esté impossible de chasser entièrement du Royaume ces voleurs par la protection qu'ils ont de tout temps trouvée et qu'ils trouvent encore journellement auprès des Gentilshommes et Seigneurs justiciers qui leur donnent retraite dans leurs Châteaux et Maisons... » ; il ordonne « d'arrester et faire arrester tous ceux qui s'appellent Bohemes ou Egyptiens, leurs femmes et leurs enfans, et autres de leur suite, de faire attacher les hommes à la chaisne des forçats pour estre conduits dans nos galères et y servir à perpétuité : et à l'égard de leurs femmes et filles..., de les faire razer la première fois qu'elles auront esté trouvées menantes la vie de Bohémiennes, et de faire conduire dans les Hospitaux les plus prochains des lieux les enfans qui ne seront pas en état de servir dans (les) galères pour y estre nourris et élevez comme les autres enfans qui y sont enfermés. Et en cas que lesdites femmes continuent de vaguer et de vivre en Bohemiennes, de les faire fustiger et bannir hors du Royaume, le tout sans autre forme ni figure de procez » [21].

Désormais les grandes *kompania* de cent ou deux cents personnes se dissolvent et se fragmentent en petites hordes plus discrètes. L'âge moderne ouvrira aux *Rom* de nouveaux horizons. On les rencontre aujourd'hui dans les deux Amériques, en Afrique du Sud et en Afrique du Nord, en Australie. Ils sont peut-être cinq millions dans le monde [22].

[21] François DE VAUX DE FOLETIER, *ouvrage cité*, pp. 152-153
[22] Jules BLOCH, *ouvrage cité*, p. 109.

Ainsi, depuis leur apparition au XVe siècle, les *Rom* qui n'ont cessé de circuler en France en dépit des difficultés croissantes, se définissent comme de purs nomades. Jamais on ne les voit s'intégrer à la société occidentale, sinon épisodiquement (et toujours en nomades) pour se mêler aux armées de mercenaires. Observons cependant que l'un des textes rassemblés par F. de Vaux de Foletier sous le titre « Les Tsiganes sous les armes », laisse clairement entendre que les *Rom* furent enrôlés *sous la contrainte* : en 1622 le gouverneur de Provence ordonne au « capitaine la gallère, égyptien », c'est-à-dire à un chef de *kompania*, de « ramasser les autres capitaines et soldats égyptiens qui étaient dans la province, pour les conduire au Languedoc pour le service du Roi » [23]. Il n'est pas exclu que les Rom ont parfois excipé d'une qualité de mercenaire pour justifier le port d'armes (qui est constant) et donner un nouvel alibi à leur errance depuis que la fable de la pénitence avait fait long feu. Il est vrai que, lors d'un procès minutieux intenté au début du XVIIe siècle, à Thionville, à un Tsigane qui se faisait appeler Jean de la Fleur, un sergent et sept soldats attestèrent que l'accusé avait vaillamment et fidèlement guerroyé avec eux sous les enseignes des Pays-Bas espagnols, ce que confirmaient aussi des certificats en bonne et due forme.

L'authenticité d'un texte de Grenoble, dont F. de Vaux de Foletier fait état, me paraît devoir être soigneusement vérifiée. En 1661, le duc de Savoie Charles-Emmanuel aurait nommé le *Zingaro* François Rover, dit La Verdure, capitaine de tous les *Zingari* qui habitaient ou habiteraient dans ses Etats, pour le remercier d'avoir servi sous les drapeaux avec zèle pendant

[23] François DE VAUX DE FOLETIER, *ouvrage cité*, p. 89.

quinze ans. Ceci paraît quelque peu en contradiction avec le fait que, avant et après 1661, « plusieurs mesures furent prises contre l'ensemble des *Zingari* dans les Etats du duc de Savoie » [24].

Quoi qu'il en soit de ces aventures militaires individuelles, les textes français décrivent toujours d'authentiques nomades, rebelles à tout enracinement. Ils sont déjà musiciens, commerçants ambulants, pseudo-guérisseurs, mais surtout maquignons. Leurs femmes disent la bonne aventure, chapardent, dansent. Le travail des métaux n'est pratiquement jamais mentionné dans les archives de l'Ancien Régime, ce qui laisse supposer que les Kalderash, dont ce métier est la spécialité, ne pénétrèrent que tardivement en France. Quelques groupes se fixent plus ou moins longtemps dans une ville ou un village, sur la côte basque notamment, où l'on voit des Tsiganes se mêler aux équipages recrutés pour la pêche au long cours. Mais ils ne forment nulle part de véritables communautés sédentaires, comme en Espagne ou dans les Balkans.

En dépit de la richesse relative de ces informations, les textes historiques sont muets sur l'organisation sociale des *Rom* ; jusqu'à nos jours celle-ci est demeurée rigoureusement secrète. Nous verrons qu'elle évoque plus une lointaine tradition indienne qu'un legs récent de la Grèce ou du monde slave.

Quand les *Rom* ont-ils quitté l'Inde ?

Les témoignages qui sont proposés à notre attention sont peu convaincants. Plusieurs auteurs, dont Bloch, font état d'un passage du *Livre des Rois* du poète persan Firdousi (début du XIe siècle). Au Ve siècle de notre ère, dix mille musiciens de la tribu luri auraient été amenés d'Inde en Perse à la demande

[24] François DE VAUX DE FOLETIER, *ouvrage cité*, pp. 94 et 228.

du roi Bahram Gour. Ces Luri ne s'adonnèrent pas à l'agriculture et, dit le poète, ils « errent dans le monde, cherchant leur vie, compagnons de gîte des chiens et des loups, et toujours sur le chemin pour voler jour et nuit » [14]. Il semble périlleux de voir en ces Luri les ancêtres mêmes des Tsiganes. Quoi qu'il en soit, cette tradition révèle l'existence de groupes nomades à une époque assez reculée, errant dans l'Asie Antérieure plusieurs siècles avant l'apparition des Tsiganes en Europe Orientale.

Les linguistes nous apprennent encore qu'un certain nombre de tribus d'Asie Mineure sont apparentées aux Tsiganes d'Europe. Tels les Bosha (ou Posha) signalés vers la fin du siècle dernier en Transcaucasie, les Qaratshi d'Azerbaïdjan, les Kurbat de Syrie, les Nawar ou Zatt de Palestine [25]. Leur langue présente des caractéristiques communes qui les écartent considérablement des « dialectes tsiganes d'Europe ». Dans ces groupes isolés, selon Bloch toujours, la « détérioration de l'héritage indien » serait considérable. En contraste, le même auteur signale que « c'est parmi le flot qui les a portés le plus loin — jusqu'en Amérique — que la langue est la plus conservatrice ». De toute évidence, les purs nomades, ceux qui résistèrent à la tentation de l'enracinement et aux pressions permanentes des *gajé* en faveur d'une « adaptation » (elles se font très vives aujourd'hui dans le monde communiste), ne sont pas prisonniers d'une culture immobilisée, fixée dans ses formes originelles. Il est certain que les nomades n'échappent pas complètement au processus d'acculturation. Ils empruntèrent — et empruntent toujours — bien des usages aux diverses civilisations qu'ils traversent dédaigneusement. Nos observations nous

[25] Jules BLOCH, *ouvrage cité*, p. 19.

ont montré cependant que la formidable pression du monde industriel contemporain n'a pas encore réussi à faire éclater le noyau culturel fondamental.

Dans ce milieu à la fois mouvant et résistant, les changements demeurent extérieurs. Ils n'affectent pas les valeurs, l'éthique, l'intérieur. Un exemple frappant : le costume. En dépit des variantes locales et des modes, les épouses de la plupart des *Rom* demeurent fidèles aux longues jupes. Or ce trait a des racines morales profondes : la femme mariée est tabou de la ceinture aux pieds. Une femme tsigane qui porte des jupes courtes révèle immédiatement, sauf exception, la frivolité de sa société. Elle témoigne à son insu que la culture à laquelle elle appartient s'éloigne du code rigide en vigueur chez les nomades. Chez la plupart des sédentaires que nous avons visités, les femmes ont cessé d'être attentives à ce langage immédiat. Bloch aperçoit très clairement la valeur sémantique du foulard : il note qu'un foulard noué sur la tête est le signe particulier des femmes mariées [26]. Mais il omet de noter que ce signe a souvent cessé de caractériser les cultures sédentaires. Chez les sédentaires, il n'est pas rare de voir les femmes mariées circuler nu tête, ou encore le foulard noué sous le menton et non derrière la nuque. Cette négligence apparaît aux nomades comme une perversion du langage vestimentaire, voire un signe de prostitution. Généralement ces aspects fondamentaux de la culture nomade apparaissent fort mal dans les études folkloriques que nous pourrions qualifier de « dialectales ». C'est ainsi que l'étude de Bloch met sur le même pied culturel une série de métiers tsiganes fort divers : commerce de chevaux,

[26] Jules BLOCH, *ouvrage cité*, p. 45.

travail du métal, vannerie, musique. Seules les deux premières activités appartiennent en propre au monde des *Rom* authentiques. Le commerce de chevaux, d'autre part, fut jusqu'à une époque toute récente la seule véritable profession aristocratique.

La même confusion des deux niveaux culturels caractérise de manière constante le livre de Martin Block, *Mœurs et Coutumes des Tziganes*. En voici un exemple frappant : en Roumanie, écrit-il (comme si cette étiquette nationale avait quelque signification pour les *Rom* authentiques), les Tsiganes « travaillent souvent comme fossoyeurs ou équarisseurs », voire comme bourreaux [27].

Les tsiganologues, certes, n'ignorent pas que « les nomades méprisent les sédentaires qui ont perdu leur indépendance et renoncent peu à peu à leurs traditions » [28]. Martin Block a bien observé que la sédentarisation comporte des degrés ; qu'en maintes localités urbaines, forgerons, serruriers, montreurs d'ours, abandonnent momentanément leur quartier en été. Mais cette remarque est trop vague. Elle n'indique pas que le monde des *Rom* authentiques comporte une classe sociale particulière de semi-nomades : les Kalderash. Ceux-ci se distinguent des autres groupes sédentarisés. Leur métier traditionnel est la chaudronnerie. Ils s'incrustent pendant un temps plus ou moins long dans les villages, conservant la marque du monde nomade ; ils se différencient radicalement de ceux qui s'adonnent à d'autres métiers. Ces derniers ne relèvent plus de la culture *rom*. Aussi bien, quelle que soit l'imprécision de la frontière ethnographique, importe-t-il de distinguer deux pôles, deux styles de vie, authentique et inauthentique.

[27] Martin BLOCK, *Mœurs et coutumes des Tziganes*, Paris, 1936, trad. franç. de Jacques Marty, p. 130.

[28] Jules BLOCH, *ouvrage cité*, p. 49.

L'approche de la culture nomade authentique est pleine de pièges. Les *Rom* nomades forment un monde homogène, replié sur lui-même, qui s'oppose aux *gajé*, les non-Tsiganes, aussi bien qu'aux groupes sédentaires *d'origine* tsigane. Cet univers cohérent s'appuie aujourd'hui sur la même structure sociale de Paris à Istanbul, les mêmes valeurs, les mêmes réactions globales, en dépit de l'évolution des activités économiques.

Les structures de la société nomade ont toujours échappé à l'observateur occidental, car les *Rom* authentiques estiment que tout ce qui les concerne doit demeurer secret. Le principe fondamental de leurs rapports avec nous est la *défense*. La curiosité des *gajé* est toujours découragée, et plus d'un observateur bienveillant fut la victime naïve de cette attitude. (Tels ces initiés qui disent avoir accompli le pacte du sang avec les Tsiganes, alors que cette institution est totalement inconnue des *Rom* nomades.)

Un proverbe dit : « Il n'y a qu'en romani qu'on dit la vérité ». Quelques linguistes privilégiés ont pu apprendre la langue au contact de groupes plus ou moins sédentarisés. Cet exploit est peu banal, mais il ne suffit pas à ouvrir les portes de la culture : jamais les *Rom* n'enseigneront aux *gajé* le langage des gestes et des usages. Ils échappent dès lors à toute prise ethnographique. Les *Rom* sont faits pour vivre avec les *Rom* et les *gajé* avec les *gajé*.

Martin Block, qui réussit à tisser des contacts cordiaux avec les Tsiganes d'Europe centrale, avait été fort frappé par le caractère secret de leur culture : « Mœurs et usages sont tabous. Quiconque, malgré tout, jaserait sur ces choses, ne serait pas un Tsigane ou aurait cessé de l'être »[29]. Il pense

[29] Martin BLOCK, *ouvrage cité*, p. 17.

que la crainte des esprits rend compte de cette réserve farouche, de ce refus d'ouverture. Cette interprétation ne concorde guère, on le verra, avec le détachement des Tsiganes à l'égard de la métaphysique et de la religion. Martin Block réussit au moins à faire admettre sa présence dans certains cas. Renonçant à poser des questions il procéda, dit-il « comme un enfant observant d'autres enfants »[30]. Avant lui, un Transylvain d'origine polonaise, Henri de Wlislocki, affirme avoir vécu au sein d'une tribu de « Tsiganes hongrois » ; il y aurait même contracté une union libre. Il est loin d'être établi que cette expérience unique ait eu lieu parmi des *Rom* authentiques, car ceux-ci ne donnent jamais leurs filles aux *gajé*.

Martin Block comme de Wlislocki ont reconnu la nécessité d'étudier la langue pour établir une communication valable. Grâce à l'usage du romani, Martin Block semble avoir été accueilli parfois comme un *Rom*, comme un frère : « ... lorsque je prononçais un premier mot en leur langage, ils ne se tenaient plus de joie et m'assaillaient de questions. « Tu es l'un des nôtres ? As-tu des frères, des sœurs ? Tes parents vivent-ils encore ? Quel est ton métier ? Que fais-tu ? D'où viens-tu ? Où vas-tu ? Faut-il t'aider à retrouver tes frères ? Où sont-ils ? Je répondais que mes frères étaient bien loin, qu'il faudrait voyager durant beaucoup de lunaisons pour les rejoindre. Aussitôt mes hôtes avaient les larmes aux yeux, et ils répétaient avec compassion : « Loin, loin ! (Dour, dour !) »[31]. Cette description de l'accueil fraternel immédiat, réservé à celui qui parle le romani, correspond de manière frappante aux scènes que nous avons souvent vécues lorsque Vania

[30] Martin BLOCK, *ouvrage cité*, p. 20.
[31] *Idem*.

abordait les siens. L'authenticité ne peut en être mise en doute. Cependant le *Rom* véritable ne se reconnaît pas seulement au verbe, mais aussi à la mimique, au langage des gestes, au comportement. Nous ne sommes malheureusement pas renseignés sur la profondeur de l'expérience de Martin Block ; jusqu'à quel point les *Rom* ont-ils été dupes de cette supercherie, de cet usage frauduleux du « langage de vérité » ? L'auteur reconnaît lui-même avoir été victime de la mésaventure classique à laquelle s'expose le *gajo* trop curieux : « Il m'est arrivé, surtout lorsque je ne désirais faire qu'un court séjour auprès d'eux, de constater que la bande entière avec laquelle je m'étais entretenu jusqu'à une heure tardive de la soirée avait levé le camp de bon matin » [32]. En dépit de sa bonne connaissance du romani, le Dr. Rade Uhlik, de Sarejevo, nous avoua n'avoir jamais pu nouer des contacts fructueux avec les nomades lowara de Yougoslavie, alors qu'il était bien accueilli par les Tsiganes sédentaires. Le livre de Martin Block est par ailleurs fort inégal ; il ne contient nulle trace de la structure sociale fondamentale du monde nomade : les notations relatives aux nomades et aux sédentaires s'y présentent pêle-mêle. Les observations les plus valables se situent généralement à un niveau superficiel.

Voici donc un « apartheid » réciproque : décrété par mesure de protection par une caste aristocratique envahissant pacifiquement une société qui la rabaisse au rang des gueux. Etrange paradoxe du racisme : un peuple, pour maintenir son autonomie, se dissimule, use de mille artifices, réussit à vivre *masqué* parmi nous. Inoffensif, débordant d'humour, particulièrement généreux, hautain, misérable en apparence, légèrement encom-

[32] Martin BLOCK, *ouvrage cité*, p. 28.

brant, merveilleusement anarchiste. La civilisation que les *Rom* traversent refuse d'admettre cette intrusion mystérieuse ; elle distribue aveuglément ses coups, frappant au hasard, sauvagement, renforçant le mécanisme de défense de *l'étranger*. Les coups les plus affreux furent portés par le nazisme. Cinq cent mille Tsiganes périrent dans les camps de concentration. Mais la haine a des racines séculaires. Ces notes ne seront pas tout à fait inutiles si, au-delà de la pure curiosité scientifique, elles contribuent à les extirper et à lever le voile des mythes, fût-ce au prix d'une grave indiscrétion.

Chapitre III Une culture en état de siège

Le monde occidental a développé une mythologie extravagante du Tsigane. Elle porte incontestablement la marque du pire racisme, celui qui met en branle le gendarme. La persécution nazie ne fut qu'une apothéose sinistre. Jules Bloch et Martin Block rapportent chacun pour son compte la tragédie des persécutions anciennes.

Jan Yoors nous dit avoir assisté à maintes reprises au cours de son enfance, en divers pays européens, à des actions violentes parfaitement injustifiées. Profitant de l'absence des hommes, des gendarmes font irruption au camp, mettent le feu aux roulottes, cravachent les femmes et les enfants sans défense. Une revue catholique française confirmait récemment cette expérience vécue : « Les gendarmes crèvent les pneus des roulottes, les renversent sans savoir si le feu est allumé, si un bébé dort à côté ; des maires chassent des malades ; les paysans lâchent des chiens contre ceux qui leur demandent un peu de lait pour les gosses [33] ». Un observateur des Tsiganes dans le département de la Meuse, témoigne de son côté des « brutalités policières » et des « incompréhensions administratives » [34].

[33] Maurice COLLIGNON, *Ecclesia*, n° 141, déc. 1960, pp. 166-167.
[34] A. BARTHÉLEMY, *Etudes Tsiganes*, n° 3-4, oct.-déc. 1955, p. 20.

Le nomadisme est ressenti par le sédentaire comme une perversion dangereuse de la nature humaine. Cette errance sans fin inquiète, paraît monstrueuse comme un arbre sans racine. L'inconscient collectif charge donc le Tsigane d'une série de péchés majeurs : on l'imagine voleur d'enfants, sorcier, anthropophage, bandit de grands chemins, alors que les délits enregistrés par la police sont en fait toujours mineurs ; ils méritent tout au plus d'être qualifiés de chapardages. Ceci n'empêcha pas un gendarme belge que nous interrogions de déclarer d'un air mystérieux que les Tsiganes sont de dangereux criminels, que leurs méfaits sont innombrables. Pressé de préciser sa pensée, il se retrancha dans le secret professionnel (affaires de sûreté).

Les Tsiganes ne sont ni assassins ni voleurs d'enfants ; ils se moquent éperdument des pratiques magiques dont les Occidentaux se montrent si friands. Notre crédulité en cette matière passe même à leurs yeux pour l'un des signes majeurs de notre imbécillité atavique. Mais ils se voilent volontiers et entretiennent délibérément autour d'eux une atmosphère mystérieuse pour déjouer l'oppression dont ils sont victimes.

Généralement la police locale n'accorde guère aux nomades plus de quarante-huit heures de séjour au même endroit. Les *Rom* exploitent alors le terrain au maximum ; les femmes explorent les basses-cours, dissimulent sous leurs larges jupes les poulets volés ou de menus objets dérobés dans les boutiques, pratiquent sur une large échelle, parfois avec agressivité, le jeu de la bonne aventure. En revanche, lorsque les *gajé* accordent une hospitalité fraternelle, lorsqu'un accord solennel est conclu avec les autorités locales, le chef de la *kompania* veillera soigneusement au respect de la parole donnée. Yoors décrit ce souci de l'honneur, ce passage merveilleux de la tension à

l'amitié dans un « pays de paix » : Pulika, chef lowara d'une puissante *kompania* rencontre un officier de police. Il lui déclare qu'ils se sont installés pacifiquement, qu'ils désirent célébrer une grande fête. Il est prêt à laisser en gage des pièces d'or pour prouver sa bonne foi. Il laisse à l'officier de police le soin de fixer lui-même le montant. Celui-ci accepte le contrat et l'atmosphère se détend. Ils échangent des impressions sur le temps, Pulika décrit les conditions économiques propres aux diverses régions qu'ils ont traversées récemment. Le dialogue naît. Pulika se déclare responsable de l'ordre. Aucune femme ne pourra importuner les indigènes par l'exercice excessif de la bonne aventure ou de la mendicité. Pulika réparera sans discussion ni protestation tous les dommages commis par les adultes ou les enfants. Lorsqu'ils arrivent au camp, les représentants de la loi sont reçus avec courtoisie ; on leur offre à boire et à manger. Ils refusent parce qu'ils sont en service, mais Pulika les persuade de boire au moins une gorgée symbolique à sa santé. Pulika a obtenu une paix de dix jours, à la condition qu'aucune plainte ne soit enregistrée. La joie règne au camp. Des arrangements sont conclus avec les paysans voisins pour le paiement du droit de pâturage. Les *Rom* achètent même le bois de chauffage qu'ils dérobent généralement. La nuit les jeunes gens et les jeunes filles *gajé* assistent à quelque distance aux réjouissances, sans que les *Rom* les importunent. A l'expiration de la trève, lorsque le commandant de gendarmerie revient au camp, il n'y a eu aucune plainte. Pulika a respecté sa parole [35].

[35] Jan YOORS, « O Drom le Lowarengo, Recollections of Life and Travel with the Lowara », *Journal of the Gypsy Lore Society*, vol. XXXVIII, July-October, 1959, pp. 94 à 106.

Cet accueil est exceptionnel et les Tsiganes ont édifié pour se protéger et s'isoler au sein de notre propre civilisation une formidable muraille psychologique. Les mendiants, femmes et enfants, forment l'avant-garde du système de protection. Il nous est arrivé quelquefois en Grèce de nous arrêter brusquement à proximité d'un camp et d'attendre l'abordage sans que Yoors révèle sa condition de *Rom*. Chaque fois, l'opération se déroulait selon le même scénario : des enfants joyeux, bientôt suivis de femmes, courent vers l'auto et l'encerclent. La manœuvre consiste moins à soutirer quelques drachmes qu'à nous empêcher de sortir. Ils font le siège des portières, la main tendue, tantôt suppliants, tantôt agressifs. Leur ardeur ne faiblit pas jusqu'au moment où ils ont réussi à nous mettre en fuite.

Cette expérience-test confirmait la valeur de notre stratégie habituelle. Il avait été entendu que nous ne donnerions pas d'argent aux enfants et que nous ne tomberions jamais dans le piège de la bonne aventure. Peu de folkloristes savent que la bonne aventure est autant un stratagème de guerre qu'une source secondaire de revenus réservée aux femmes. Ce peuple voltairien éminemment psychologue exploite habilement la faiblesse d'esprit des *gajé*. Les femmes mettent tant d'insistance et de persuasion dans leurs tentatives d'approche, mêlant au besoin la menace et la séduction, qu'il n'est pas toujours aisé de résister honorablement à cette extraordinaire pression.

Au cours des premiers jours de notre enquête, nous n'étions pas encore rodés. La scène que je décrirai se passait Porte de Montreuil à Paris, le 2 août 1961. Un important groupe de Tsiganes kalderash s'est installé depuis quelques années à Montreuil. C'est dans cette colonie que vit le seul écrivain français d'origine tsigane, le romancier Matéo Maximoff. (La

quasi-totalité des *Rom* sont illettrés. Toute la tradition est orale.) Une femme appartenant à ce groupe chasse le client dans les cafés de l'avenue Kléber. C'est là que nous la rencontrons et elle invite Vania à lui rendre visite.

Montreuil : une cour intérieure abritée par un petit mur où pend un tapis rouge. Le choc exotique : un morceau d'Orient aux portes de Paris. On nous reçoit dans une grande pièce fort peu meublée qui donne sur la cour. Un grand samovar d'argent est dressé sur la table. Une jeune femme très belle, habillée avec éclat, nous offre fort gentiment le thé. Les matelas et les édredons sont empilés le long du mur. Notre diseuse de bonne aventure est étendue, malade, sur ce grabat. Les hommes arrivent un à un, se groupant autour de la table. Jan bavarde en romani avec Matéo Maximoff. Au cours de la conversation, qui nous échappe naturellement complètement, quelqu'un demande à Yoors : « Apprends-moi quelque chose sur le compte du Raï (Storck) afin que ma femme puisse lui dire la bonne aventure ». Prudemment, Yoors répond : « Je ne le connais pas encore très bien, c'est un riche fabricant ». Maximoff nous entraîne bientôt chez lui, dans une des baraques misérables qui s'alignent à l'autre bout de la cour. Mme Maximoff est une Française qui vit à la tsigane.Elle m'explique qu'elle a vécu au cœur de l'Asie au cours d'une vie antérieure ; elle peint des chromos thibétains. Voici qu'une vieille femme surgit : elle entraîne Storck d'un air mystérieux au-dehors. A la suite d'un malentendu entre Yoors et lui, elle l'amène dans une espèce de temple vide où une chaise solitaire sert de trône-confessionnal. Jan et moi attendons au-dehors et la tension monte. Une autre femme me harcèle lorsque je tente de ramener Storck en prétextant que nous sommes attendus à Paris. Mon irruption dans le temple du destin provoque des réactions vives. La vieille exploite merveilleusement bien la situation tendue. Elle dit à

Storck qu'il devra se méfier de ses compagnons de voyage, que nous le tromperons, que notre amitié n'est qu'une comédie ; elle veut lui vendre un gri-gri. La leçon a porté et plus jamais nous ne nous laisserons prendre au jeu. Partout sur les routes d'Europe, les refus indifférents et notre effacement aux côtés d'Oncle Vania suffisaient à faire tomber la fièvre première. Dès que nous étions admis, les hommes écartaient systématiquement les enfants, les empêchaient de nous importuner. A Paris encore, dans un campement tshurara établi Porte de la Chapelle, une femme s'était approchée pour nous barrer la route alors que nous nous dirigions vers la roulotte. Plus tard, elle vint s'excuser auprès de Vania de lui avoir proposé la bonne aventure. J'ignorais, dit-elle, que tu étais un *Rom*.

Après la mendicité et la bonne aventure, le jeu de la séduction féminine constitue la troisième arme défensive-offensive des *Rom*. Le *gajo* lubrique imagine volontiers que la magicienne tsigane est facile. Alors les femmes sourient, font les yeux doux. Il leur arrivera peut-être même de découvrir un sein. (Il faut se souvenir qu'aux yeux des *Rom*, la femme n'est frappée d'interdit qu'à partir de la ceinture). Jamais cependant, elles n'accorderont la moindre faveur aux *gajé*. L'éthique sexuelle est particulièrement rigide. Il est indigne d'un *Rom* de désirer la femme d'un autre *Rom* ou même une jeune fille tsigane non mariée. Cette attitude n'est pas à base de puritanisme ; elle est fondée sur une conception virile du désir. Regarder une femme avec convoitise sans la posséder totalement serait une frustration intolérable. Le désir est un engagement total ; dès qu'il naît, il faut le satisfaire. Il vaut mieux, dès lors, s'abstenir parfois de désirer. Yoors insiste à plusieurs reprises sur le prestige dont jouissait l'ethnologue belge Olbrechts parce qu'il n'accordait pas d'attention aux femmes lorsqu'il visitait un camp tsigane.

Le jeu de la coquetterie peut s'inverser lorsque le *gajo* se montre trop entreprenant et que les femmes peuvent craindre le viol. Dans ce cas, elles s'afficheront sous des aspects négligés, voire repoussants. Elles se gratteront ostensiblement, comme si elles étaient couvertes de puces. L'arme offensive se transforme en arme défensive. La comédie peut aussi être ambivalente. Yoors raconte une scène qu'il a souvent vécue : pour chasser un *gajo* trop curieux, une femme s'agrippe familièrement à son cou, souriante et aimable, tout en se grattant avec la dernière énergie. Ce jeu suscite la plus grande joie chez les *Rom* qui donnent libre cours à leur hilarité après le départ de l'intrus.

Les Tsiganes exploitent d'autres aspects du mythe complexe que les *gajé* ont créé autour de leur errance. Ils alimentent volontiers la crainte qu'ils suscitent, le mystère qui les entoure. Ainsi s'incruste l'idée que le pouvoir magique des Tsiganes comporte la faculté de maudire, envoûter, ensorceler ; que des rites religieux étranges, secrets, se déroulent (aux Saintes-Maries-de-la-Mer, par exemple). Il faut évoquer ici le problème des rapports que les Tsiganes entretiennent avec les religions catholique et orthodoxe, ou même avec l'Islam. Les *Rom* aiment le faste ; ils sont sensibles au théâtre liturgique. Cependant, la foi chrétienne ne semble avoir aucune prise sur eux. Ils vénèrent la mémoire de leurs ancêtres, les invoquent à l'occasion, saluent leur présence mystique lors des grandes fêtes en répandant au sol quelques gouttes de boisson. Ils n'accordent qu'une valeur très relative aux rites des *gajé*. Ils aiment la pompe des offices chrétiens, le faste qui s'étale. Au cours de notre séjour à Athènes, Vania devint le parrain d'un bébé tsigane qui portait déjà le prénom musulman Achmed. Le parrainage, très répandu chez les *Rom*, semble être une institution d'origine chrétienne. Dès le XVIe siècle, les

« ducs » et « comtes » tsiganes circulant en France font parfois tenir leurs enfants sur les fonts-baptismaux par d'authentiques aristocrates. Le baptême crée un lien affectif solide entre l'enfant et un protecteur puissant. La cérémonie permet de revêtir l'enfant d'ornements luxueux choisis avec le plus grand soin dans un grand magasin de la ville. Il fournit le prétexte d'une fête familiale où s'affirme avec éclat la générosité des *Rom*. La même solennité qui marque la naissance préside au deuil. Ici encore la pompe offre l'appoint de son rituel théâtral au goût des Tsiganes pour l'emphase. Mais la cérémonie chrétienne est rigoureusement séparée du rite ancestral. Selon Yoors, « le rite chrétien ne serait qu'une dramatisation du rituel romani ».

Il n'est pas exclu qu'une certaine valeur thérapeutique s'attache parfois aux pèlerinages chrétiens. Yoors nous raconte qu'au cours de sa jeunesse il transporta en taxi, de Bruxelles à Lourdes, un oncle mourant. Bloch, de son côté, rapporte qu'en 1911, une famille tsigane fixée en Angleterre, emmena un fils malade « de Liverpool à Czestochowa en Pologne, où l'on adore le portrait de la Vierge peinte par saint Luc » [36]. Je m'en voudrais de ne pas indiquer éqalement qu'à Francfort, dans une chambre d'hôpital où nous rendions visite à une femme lowara alitée, des bougies brûlaient devant des images pieuses. Quoi qu'il en soit, le pèlerinage tsigane par excellence, celui qui rassemble aux Saintes-Maries-de-la-Mer une foule de touristes curieux, est une merveilleuse opération commerciale qu'il faut situer dans le système ambigu des rapports *Rom-gajé*. Je ne puis que citer textuellement la conversation que Yoors eut en ma présence avec une femme kalderash dans

[36] Jules BLOCH, *ouvrage cité*, p. 78.

un café de l'avenue Kléber à Paris. Ces paroles furent dites en romani, langue de vérité ; Yoors me les résuma ultérieurement. Il feint d'abord l'étonnement : Que signifie cette réunion de *Rom* dans le Midi ? Il y a vingt ans, lorsque j'errais sur les routes d'Europe, avec les Lowara, les gens de ma horde ignoraient tout de ce pèlerinage. La vieille répond en substance : les *gajé* aiment nous voir barboter dans l'eau là-bas ; cela attire beaucoup de monde. Oncle Vania affiche alors un grand mépris pour cette comédie que les *gajé* prennent pour le plus fascinant des rites tsiganes. « L'origine du culte de sainte Sara chez les Bohémiens reste un mystère » reconnaît F. de Vaux de Foletier. Les archives abondantes concernant le pèlerinage des Saintes ne mentionnent jamais la participation des Tsiganes sous l'Ancien Régime [37].

Dans ses notes inédites, Yoors raconte que son père tsigane, Pulika, accepta de se laisser marier officiellement par le cardinal Mercier en personne à la Basilique de Koekelberg (Belgique). « Pulika explique, écrit Yoors, que la cérémonie donnait beaucoup de joie au cardinal Mercier ; Pulika avait accepté parce qu'à plus d'une reprise le prélat s'était montré fort bienveillant à son égard ». Quelques prêtres purent ainsi avoir l'impression que leur apostolat avait prise sur les Tsiganes. Les *Rom* nomades n'hésitent pas à entretenir cette illusion. L'on peut voir dans l'ouvrage de Frans de Ville [38] une photo de Monseigneur d'Aix accueilli par le « Roi des Gitans » sur un tapis déployé devant la roulotte.

Le mythe de la royauté tsigane est l'un des plus fertiles. A plus d'une reprise, en des lieux fort différents, la grande

[37] François DE VAUX DE FOLETIER, *ouvrage cité*, p. 119.

[38] Frans DE VILLE, *Tsiganes, Témoins des Temps*, Bruxelles, 1956, p. 123.

presse a convié les *gajé* aux funérailles spectaculaires du « souverain » ou de la « souveraine ». Sur ce point encore, je m'inspire du témoignage de Jan Yoors décrivant une comédie subtile. Il s'agit, les circonstances s'y prêtant, d'amorcer le *gajo* en lui imposant une personnalité tsigane de fort calibre qui puisse faire le poids dans ce merveilleux dialogue de sourds. Il arrive aussi que l'affirmation de la royauté relève purement et simplement de l'exploitation publicitaire. Ces affirmations appellent une rapide incursion préliminaire dans l'organisation sociale des *Rom*.

La *kompania* est une organisation temporaire de caractère économique groupant plusieurs familles (voir *Nomadisme et Structure sociale*) rassemblant de trois à trente roulottes, charrettes ou voitures. Ces familles appartiennent généralement à la même classe sociale ; elles reconnaissent l'autorité d'un chef dont le pouvoir non héréditaire repose sur le prestige personnel, la compétence, la sagesse et l'habileté à traiter avec les *gajé*. L'on songe ici au type de *pouvoir contractuel* que Lévi-Strauss évoque à propos des hordes de chasseurs-récolteurs nomades qui errent dans le Matto-Grosso. Les *Rom* appartiennent d'ailleurs paradoxalement à la culture des chasseurs-récolteurs. L'une de leurs activités ne consiste-t-elle pas à poursuivre le *gajo*, à « cueillir » de menus produits dans ses propriétés ? Cette économie de cueillette (aumônes, menus larcins), est essentiellement une activité féminine. Le métier noble, le métier des hommes dans les deux premières classes sociales (Lowara et Tshurara), est le commerce de chevaux. Quoi qu'il en soit, les Tsiganes assimilent expressément les *gajé* au gibier. Un gibier qui occupe leurs forêts, leurs terrains de chasse. Il s'agit évidemment d'une métaphore car les *Rom* s'interdisent de manger la viande des animaux sauvages, à l'exception du hérisson, bien que les dernières grandes *kom-*

pania du XVIIIe siècle, réfugiées dans les régions montagneuses et boisées de l'Alsace et de la Lorraine, passent pour avoir vécu de la chasse et de la pêche. Les foyers qui composent la *kompania* sont solidaires dans le paiement des amendes et la réparation des dégâts. Parfois aussi les gains individuels importants résultant du commerce sont partagés sous forme de nourriture et libations par la communauté tout entière. Il arrive qu'un chef de *kompania* se fixe pour un temps plus ou moins long aux abords d'une ville et qu'une population plus ou moins nombreuse s'agglomère autour de lui. Ce chef de horde devient alors, pour un temps, chef de région. Il bénéficie, au nom de la *kompania* initiale, des droits du premier occupant. Telle est actuellement la position privilégiée du chef de Paris, un Kalderash. L'usage veut qu'aucun *Rom* ne « travaille » dans Paris sans son accord. Il lui remettra une partie de ses gains. Le caractère fluctuant de ces rapports de force apparaît si l'on se souvient qu'ils s'établissent au sein d'une société essentiellement nomade. Cette structure fluide ignore l'institution de la royauté. Mais il arrive qu'un chef régional se prévale aux yeux des *gajé* du titre de Roi flanqué d'une épithète fantaisiste. Ces rois éphémères, ces rois d'opérette « paient eux-mêmes le tribut de leur vanité », selon l'expression de Yoors, car ils sont pressurés par leur « peuple » qui arrache au prétendu souverain de perpétuelles réjouissances.

Le mythe de la royauté est encore utilisé par les *Rom* lorsqu'ils désirent célébrer en paix les funérailles d'un parent qui s'est illustré par son prestige et sa générosité. Ils répandent alors le bruit que le Roi des Tsiganes est en train de mourir, dans l'espoir que l'éclat de cette mort excitera l'intérêt des *gajé ;* un roi, fût-il le roi des gueux, a droit à certains égards. Les proches parents du défunt bénéficieront peut-être de la

considération des autorités. La police se montrera compréhensive, bienveillante. Elle accordera volontiers un plus long séjour sur les terres communales.

Le mythe de la royauté permet enfin d'assurer l'indépendance de la *kompania* par rapport aux autorités locales. Cet usage paraît ancien : l'empereur Sigismond adressait en 1527 une lettre « à notre fidèle Ladislas, voïvode des Tsiganes » [39] ; il ordonne à tous ses fonctionnaires « de donner bienveillance et protection aux Tsiganes et de les garantir de toutes persécutions et offenses ». Bloch observe que cette lettre mentionne un privilège important : « s'il se produit parmi eux quelque dispute ou trouble, dans ce cas, ce n'est pas vous ni personne des vôtres, mais le même voïvode Ladislas qui aura le droit de juger ou d'acquitter ». Le même auteur se laisse peut-être prendre au piège de l'humour tsigane lorsqu'il estime que les « ducs, comtes et chevaliers » qui dirigeaient les premiers groupes tsiganes errant en France au XVe siècle « étaient sans doute déjà, comme ils l'ont été plus tard, des non-Tsiganes, petits seigneurs tentés par l'aventure et ses profits [40] ». En fait, rois, ducs ou voïvodes ne sont que des étiquettes destinées à rehausser l'éclat des chefs de *kompania* aux yeux des *gajé*. Sous l'ancien régime, ces meneurs se faisaient aussi appeler « capitaines ». Les recherches entreprises par F. de Vaux de Foletier dans les anciens registres paroissiaux de France ont notamment mis à jour l'acte de décès d'un certain Charles de La Grave, « capitaine d'une compagnie d'Aegyptiens ». A ses funérailles assistèrent plus de trois cents personnes [41]. L'émi-

[39] Jules BLOCH, *ouvrage cité*, p. 11.

[40] Jules BLOCH, *ouvrage cité*, p. 10.

[41] François DE VAUX DE FOLETIER, « Recherches sur l'histoire des Tsiganes dans les anciens registres paroissiaux », *Etudes Tsiganes*, 15 avril 1956, pp. 3 à 11.

nent archiviste rappelle que Tallemant des Réaux, dans ses *Historiettes*, conte les aventures d'un capitaine d'Egyptiens nommé Jean-Charles qui amena quatre cents hommes armés à Henri IV pendant les Guerres de religion [42]. Ce Jean-Charles a toute la roublardise des *Rom* actuels. Le récit de ses exploits fait déjà état du mythe de la royauté tsigane. Le « capitaine », au cours d'un épisode digne des meilleurs fabliaux, laisse croire qu'il dépend du « roi de Petite-Egypte ». Il a décidé de piller un presbytère. Il organise une grande mise en scène pour déloger l'ecclésiastique. Il lui fait savoir qu'il se propose de faire pendre l'un des siens au nom de la justice tribale et qu'il requiert un confesseur. Les femmes dévalisent le presbytère tandis que le curé chemine. Dès qu'il aperçoit le prêtre, le prétendu condamné dit qu'il en appelle au Roi de la Petite-Egypte, « aussystost, le capitaine crie : Ah ! le traître ! je me doutois bien qu'il en appellerait. Incontinent, il troussa bagage. Ils estoient bien loing avant que le curé fust chez luy » [43]. Selon toute apparence, ces compagnies de Tsiganes armés appartenaient à la classe des Tshurara. En effet, de nos jours encore, les membres de cette classe sociale sont réputés pour leur violence et leurs déprédations.

Les *Rom* n'ont cessé, jusqu'à nos jours, de se prévaloir de titres fantaisistes. Le numéro d'octobre-décembre 1955 des *Etudes Tsiganes* annonçait le décès à Choisy-le-Roy, à l'âge de 64 ans, d'un certain Voso Kwik « chef des Kwik d'Europe ».

[42] *Les Historiettes de Tallemant des Réaux*, Ed. Georges Mongrédien, t. VIII, pp. 43-46.

[43] Jules BLOCH, *ouvrage cité*, p. 12, d'après Tallemant des Réaux.

Les Kwik forment peut-être une honorable et nombreuse famille tsigane mais ils ne constituent ni une classe sociale distincte, ni un clan, ni une tribu européenne.

Il faut situer dans la même perspective humoristique le titre de « Chef des Tsiganes » (Romen Balibach) que se donne un certain José Pirnay, le préfacier tsigane d'un écrivain belge, Frans de Ville [44]. Le terme Romen Balibach, nous dit Yoors, ne possède aucun sens chez les *Rom*. Le chef de *kompania* est parfois appelé « Rom baro » ou « Kapo ». Le mot Balibach est vraisemblablement forgé à partir du turc. Frans de Ville n'hésite pas à décrire les principes de la magie tsigane après avoir affirmé que les bohémiennes possèdent « le don de voyance ». Si une telle affirmation est exacte, il est incompréhensible que les *Rom* cessèrent toujours de nous proposer la bonne aventure dès qu'ils avaient compris que nous étions protégés par Oncle Vania. D'autre part, si les femmes possèdent réellement des dons de voyance, pourquoi ne les utilisent-elles jamais au profit de leur propre communauté ? Le livre de Frans de Ville fourmille malheureusement de données aberrantes. Il est probable que le préfacier tsigane, qui se dit « Romen Balibach » se moque finement du malheureux auteur : « on trouve les hommes de ma race un peu sorciers ; je ne ferai pourtant aucune prédiction mais, ce qui est mieux, je donne ici l'assurance que *les Tsiganes qui savent* accorderont leur patronage à ce livre écrit par un auteur probe et sincère ; je donne ici la garantie que le public n'est pas trompé par le professeur de Ville qui a toute notre confiance et que nous avons, depuis longtemps déjà, adopté ». Faut-il ajouter que nous ne doutons pas plus que l'astucieux « Romen Balibach » de la probité et de la sincérité de M. de Ville ?

[44] Frans DE VILLE, *ouvrage cité*.

Les contacts de la *kompania* avec les *gajé* ne sont pas toujours basés sur de joyeuses mystifications. Dans la plupart des villes importantes où ils passent régulièrement, les *Rom* ont un ami sûr, le plus souvent un tenancier de café. Son domicile est un lieu de rencontre et de paix permanente. Les rapports que les *Rom* entretiennent avec ce *gajo* privilégié sont empreints de la plus scrupuleuse honnêteté. A Bruxelles, au temps où Pulika et les siens vivaient somptueusement du commerce des chevaux, le centre de ralliement où s'échangeaient les nouvelles était un bistrot de maquignons, place de la Duchesse. Yoors décrit la confiance totale que les amis *gajé* plaçaient en Pulika. « Tous ceux qui le connaissaient avaient foi en sa parole. Je l'ai souvent vu, dit-il, emprunter de fortes sommes d'argent à ses amis *gajé* sans gage, ni accord écrit de quelque sorte, afin d'acheter des chevaux ou des provisions pour le camp. Il était devenu une figure légendaire chez les Tsiganes comme chez les *gajé*, et cette réputation était même accréditée auprès des gendarmeries locales avec lesquelles nous entrions en contact en divers pays [45]. »

Depuis quelques années, des prêtres et des femmes charitables tentent d'exercer une action missionnaire auprès des *Rom* établis en France. L'amitié que quelques-uns d'entre eux ont réussi à conquérir paraît liée au fait qu'ils offrent parfois aux *Rom* des lieux de paix semblables à ceux que nous avons décrits, des relais où s'échangent les nouvelles. La quincaillerie de la pieuse Mlle Thore, en Meuse, semble remplir cette fonction sociale traditionnelle.

[45] Jan YOORS, « O Drom le Lowarengo, Recollections of Life and Travel with the Lowara », *Journal of the Gypsy Lore Society*, vol. XXXVIII, July-October 1959, pp. 96-97.

L'abbé Barthélemy décrit ainsi l'action de cette auxiliaire sociale : « Combien de nos gens lui doivent, en plus des conseils amicaux qui les ont guidés, toutes sortes d'avantages que son dévouement leur a fait obtenir : allocations familiales, pensions de vieillesse, patentes, qui leur étaient refusées faute de carnet de forain, etc. Officiellement, ou non, elle est la marraine de quantité de filleuls aux yeux noirs et affectueux. Inutile de dire que le téléphone de la quincaillerie dont elle est caissière retentit tous les jours des multiples appels de nos amis. Les Tsiganes téléphonent plus que n'importe qui, et la caisse de la quincaillerie devient un bureau de renseignements. Tchouka demande des nouvelles de Yanko et annonce que Tsoura est entrée à l'hôpital de Valenciennes. Justement Yanko avait téléphoné la veille depuis Lyon, annonçant son départ pour Vichy. Il appellera tous les jours jusqu'à la reprise de contact avec son beau-père »[46]. Sous une forme nouvelle, la gentille Mlle Thore apparaît donc comme une *intermédiaire*. Ce rôle n'est pas tenu habituellement par de pieuses dames d'œuvres, mais par de solides tenanciers de bistrots.

[46] A. BARTHÉLEMY, « Les Tsiganes en Meuse », *Etudes Tsiganes*, oct.-déc. 1955, p. 21.

Chapitre IV La société nomade

Je laisse à Oncle Vania, notre initiateur, le soin de décrire en détail la culture des *Rom* authentiques, telle qu'il la connut au cours de sa merveilleuse adolescence errante. La valeur exceptionnelle de son témoignage ne semble pas avoir été aperçue lors de la parution, dans le *Journal of the Gypsy Lore Society*, des cinq études successives où Yoors évoquait pour la première fois, en termes impressionnistes, la structure complète de la société tsigane nomade [47]. Certes, les tsiganologues n'ignoraient pas l'existence des Manush, des Kalderash, des Lowara, des Tshurara. Les études fragmentaires qui leur furent consacrées, souvent intéressantes, manquaient seulement de perspective d'ensemble. Nos observations confirment largement la thèse de Yoors : à travers l'Europe, la culture nomade forme un univers homogène, pratiquement sans contact avec les groupes tsiganes sédentaires. Toutes les *kompania* appartiennent à l'une ou l'autre des cinq classes sociales fondamentales (*Rassa*). Dans l'ordre hiérarchique de prestige, ce sont : les Lowara, les Tshurara, les Kalderash, les Mathsvaya,

[47] Jan Yoors, « O Drom le Lowarengo », *Journal of the Gypsy Lore Society*, vol. XXXVIII, XXXIX et XL, 1959-1961.

les Manush (ou Sinthi). Les Tsiganes sédentarisés qui ont rompu les amarres avec la culture nomade ne figurent jamais dans cette classification ; ils sont radicalement exclus de cette société aristocratique. Yoors donne au terme *Rassa* la signification de « tribus ». Nous préférons, pour notre part, l'expression « classe sociale », car il n'y a pas de véritable organisation tribale au sein des groupes considérés.

Nous devons à Jean-Paul Clébert une classification fantaisiste qu'il tient du romancier (d'origine kalderash) Matéo Maximoff [48]. Clébert distingue : Tsiganes kalderash, Gitans d'Espagne et « Manouches ». Selon lui, les Tsiganes kalderash ou chaudronniers se répartissent en Lowari (d'origine hongroise) Boyhas (montreurs d'ours de Transylvanie), Luri ou Luli (musiciens et danseurs), Thurari (maquignons). Maximoff, qui est lui-même un Kalderash, réinterprète visiblement la hiérarchie des *Rom* nomades dans une perspective de classe en y mêlant arbitrairement des éléments hétérogènes. En effet, les montreurs d'ours qu'on rencontre dans les Balkans vivent en marge des *Rom*. Quant aux Luri, il s'agit d'une tribu historique de l'Inde connue par le *Livre des Rois* de Firdousi (voir p. 26). Leurs liens avec les Tsiganes contemporains sont peu clairs ; Firdousi les présente comme des musiciens nomades émigrés d'Inde en Iran à la demande d'un prince quelques siècles après Jésus-Christ. Extrapolant, Maximoff en fait arbitrairement les ancêtres des « tribus » de musiciens et danseurs, alors que la musique, on le verra, est par excellence le métier des Manush. Il n'y a, dans la classification que propose M. Clébert, aucune distinction entre les nomades et les séden-

[48] Jean-Paul CLÉBERT, « Les Gitans », *L'Arc, Cahiers Méditerranéens*, n° 9, Hiver 1959, pp. 1 à 4. Voir aussi, du même auteur, *Les Tziganes*, Paris, 1961, pp. 41-44.

taires ; or, les Gitans d'Espagne ne constituent qu'un cas d'espèce — certes le plus remarquable — parmi les groupes sédentaires d'origine tsigane que l'on rencontre en Yougoslavie, Roumanie, Turquie, et ailleurs encore.

Notre enquête extensive, trop brève sans doute, nous a permis au moins de vérifier la perspective d'ensemble proposée par Yoors. De Paris à Istanboul, des hommes rencontrés au hasard des routes déclinèrent immédiatement devant Vania leur qualité de Lowari, Tshurari, Kalderash ou Manush. Seuls les Matshvaya, actuellement concentrés aux U.S.A., ont échappé à nos recherches. Vania appartient lui-même à la classe supérieure des Lowara. Il fut accueilli partout avec les marques de la plus grande déférence. Ce sont les Lowara qui imposent aujourd'hui encore leur style de vie aux autres groupes nomades, bien qu'il n'y ait aucune espèce de lien de subordination entre les classes. La hiérarchie sociale est basée sur le prestige. Ces classes ne sont pas des castes au sens rigoureux du terme : les intermariages sont tolérés, bien que relativement peu fréquents. Une même *kompania* peut comprendre des éléments divers. La tendance endogamique de la classe est cependant assez nette. L'univers des nomades englobe aussi une série de groupes hétérogènes non tsiganes, vivant visiblement en marge des *Rom*, se réclamant parfois de leur sang, à tort ou à raison. On les appelle *Yenish* en Allemagne et en France, *Kramers* en Belgique ; dans les Balkans ces nomades marginaux sont parfois montreurs d'ours. L'expérience nous a appris que les *gajé* les confondent souvent avec les Tsiganes authentiques.

L'endogamie relative des classes et la rareté des unions avec les *gajé* ont contribué à maintenir quelques types raciaux assez bien différenciés, que nous ne sommes pas en mesure de décrire correctement.

Les différences de comportement, de gestes, liées au style propre à chaque classe, frappent très rapidement l'observateur. Le port digne, noble, impressionnant des Lowara, leur mise soignée, contrastent avec le délabrement vestimentaire et l'aspect farouche, inquiétant des Tshurara. Les artisans kalderash sont souvent placides, modestes, doux, effacés. Leur métier les oblige à vivre pendant un temps plus ou moins long avec les *gajé* ; ils sont accueillants et hospitaliers. Un fait paraîtra surprenant. Tout au long de notre voyage, Yoors découvrit des *Rom* qu'il n'avait jamais connus. En dépit de son physique nordique, personne ne mit jamais en doute sa qualité de *Rom*. Au contraire, quelqu'un le félicita chaudement d'avoir réussi à se faire passer pour un *gajo* aux Etats-Unis. A Athènes, nous roulions en taxi en compagnie de Fifi, une femme kalderash dont le bébé tendait les bras en souriant à Vania. La mère, émerveillée, dit : « Tu vois, le sang des *Rom* ne ment pas ; ce n'est pas aux *gajé* qu'il sourit, mais bien à toi... »

1. LES MANUSH OU SINTHI

Les Manush ou Sinthi forment un groupe particulier au sein de la hiérarchie des *Rom*. Ils figurent au bas de l'échelle sociale ; ils sont même pratiquement rejetés de l'univers des autres nomades qui les méprisent. Alors que les Lowara, Tshurara, Kalderash et Matshvaya parlent une seule et même langue (chaque classe sociale présenterait des variations dialectales propres), celle des Manush est fortement influencée par l'allemand. Les Manush forment actuellement deux groupes principaux : les Gatshkeni que l'on rencontre surtout en Allemagne, et les Valstikke, plus répandus en France. C'est à tort que Bloch affirme que le nom Manush (qui dérive d'un terme

sanscrit désignant l'homme) « n'a pris valeur de nom propre qu'en Allemagne, où il désigne un certain groupe de tribus »[49]. Il ne situe pas « ce groupe de tribus » dans la hiérarchie des *Rom* et n'aperçoit pas l'identité du terme Manush et Sinthi. Selon Yoors, Sinthi est le terme que les intéressés utilisent eux-mêmes pour se désigner, alors que les autres *Rom* les appellent Manush.

Yoors observe encore que les Manush sont engagés définitivement dans un processus d'acculturation qui accentue la distanciation. Nous le vérifierons dès le début du voyage, lors de notre visite à Vitevaya, à Bruxelles (voir p. 98).

Le plus célèbre de tous les Manush est sans doute Django Reinhardt. Les parents de Vitevaya le connaissaient bien et il ne manquait jamais de les revoir lors de ses séjours en Belgique. Beaucoup de Manush sont d'excellents musiciens. La musique est leur métier traditionnel mais, curieusement, elle est aussi le signe d'une condition sociale inférieure. En effet les Manush sont seuls parmi les *Rom* à utiliser des instruments à cordes et à divertir les *gajé*. Contrairement à l'opinion la plus répandue, tous les Tsiganes ne sont pas violonistes ou guitaristes. Les tsiganologues eux-mêmes ne sont pas attentifs à cette distinction sociologique importante. Seuls les sédentaires et les membres de la classe inférieure du monde nomade sont musiciens publics. Leur musique brillante (mais souvent sirupeuse) ensorcelle l'oreille des *gajé* dans les nights-clubs occidentaux. Dans beaucoup de villages balkaniques, des Tsiganes sédentarisés font danser les villageois au son du violon, sur des airs populaires locaux.

Les Gitans d'Espagne, qui constituent un univers culturel marginal parmi les Tsiganes sédentarisés, ont créé un genre

[49] Jules BLOCH, *ouvrage cité*, p. 94.

mélodique bien caractérisé, l'admirable flamenco. La musique dite tsigane que les Manush répandent en Occident semble s'inspirer de la musique populaire hongroise. C'est le style interprétatif qui en constitue la marque dominante : langoureux, mielleux, brusquement interrompu par un rythme nerveux. Cette musique, quel que soit son intérêt, n'a rien de commun avec les chants improvisés des *Rom* authentiques dont nous entendrons les accents déchirants à Zagreb chez Mitsho le Lowari. Ces chants ne sont pas destinés, en principe, aux oreilles des *gajé*. Chez les Lowara, ces mélopées reprises en chœur ne sont jamais accompagnées par des instruments. A vrai dire, les *Rom* authentiques ne sont pas loin de penser que les Manush se prostituent purement et simplement aux *gajé*. Leurs femmes mêmes ont la réputation d'être faciles. Les Manush éprouvent à l'égard des autres *Rom* une crainte respectueuse. Il arrive qu'ils louent leurs services à l'occasion des grandes réjouissances.

2. LES ROM AUTHENTIQUES

LES LOWARA

Lowara et Mercedes

Au sommet de la hiérarchie des classes sociales, imprimant sa marque au monde aristocratique des nomades, les Lowara détiennent aux yeux des autres *Rom* la connaissance exacte des lois ancestrales. Ils inspirent une admiration mêlée de crainte car on les soupçonne, bien à tort, de détenir des pouvoirs magiques. Quant aux *gajé*, il leur arrive d'accuser les Lowara des pires forfaits. Or, ils sont simplement fiers, courageux, courtois, follement indépendants. Ils ont pratiquement réussi à déjouer la curiosité des folkloristes. Le docteur Rade

Uhlik nous confiait que les Lowara représentent à ses yeux l'idéal même de la culture tsigane. Cet idéal, un homme l'incarne dans notre souvenir : Mitsho, que nous rencontrâmes en Yougoslavie. La rencontre de Mitsho fut le miracle de notre expédition. Authentique Lowari, il ne voyage plus depuis quelques années. Il s'est fixé provisoirement dans une petite maison modeste de la banlieue de Zagreb ; il rêve d'un nouveau départ à la tête d'une *kompania* puissante.

Les deux jours que nous avons passés chez Mitsho se détachent de la grisaille du temps gaspillé. Jamais plus nous ne vivrons avec autant d'intensité la rencontre de deux *Rom* qui ne s'étaient jamais vus et se reconnurent immédiatement du même sang de l'esprit (voir pp. 114-134).

Les Lowara s'occupent traditionnellement du commerce de chevaux. En fait, nous avons observé en Allemagne des changements curieux. Il est trop tôt pour prédire s'ils amorcent un tournant décisif dans le style de la plus pure culture nomade. La prospérité relative de l'Allemagne Occidentale attire actuellement un grand nombre de Lowara. Comme toujours, nous les avons rencontrés par hasard. Au début du voyage, une femme manush nous avait signalé une importante concentration de Lowara à Wurtzburg. Deux mois plus tard, lorsque nous nous arrêtâmes dans cette ville, sur le chemin du retour, les Lowara avaient disparu. En revanche, un Manush nous indiqua une autre piste. A Francfort, les Lowara pratiquent le « Grosshandel » de tapis en liaison avec une fabrique dont l'homme donna l'adresse. Cette nouvelle activité nous intriguait, mais le *gajo* directeur de la fabrique ne fut guère loquace. Les « Hongrois » ou les « Polonais » (Les Lowara) dit-il, viennent de temps en temps chez lui puis disparaissent. Jan n'a aucune prise sur cet interlocuteur. Comment lui expliquer qu'il est lui-même *Rom* ?

Qui sait, si nous revenons de Turquie, c'est peut-être pour un règlement de comptes. Nous étions prêts à renoncer à approfondir les mystères du commerce de tapis chez les *Rom* lorsque à une station d'essence Jan aperçoit un superbe Lowari empâté, au volant d'une Mercédès neuve, traînant une caravane. De la caravane sort une jeune *Rom* élégante, très new-look allemand. L'homme porte un chapeau à large bord. Il vit manifestement dans l'opulence. Il nous donne rendez-vous à l'hôpital, chez une parente qui vient d'être opérée. Il y aura là d'autres *Rom*, des Lowara. Lui doit passer d'abord au bureau de Police pour régler une affaire de passeport. J'accompagne Jan à la chambre 417, tandis que Storck attend dans la voiture. La dame lowara est intallée dans une chambre particulière, entourée de deux couples lowara ; ils semblent tous appartenir à l'univers insipide des bourgeois parvenus. Les femmes ne portent plus les longues jupes. Deux hommes mûrs font bientôt une noble apparition. Le plus important des deux est le mari de la dame alitée. Très gras, il entre d'un pas lourd, le chapeau à large bord solidement enfoncé sur le crâne. Il porte un complet gris rayé, de bonne coupe. Il est suivi d'un autre Lowari, chemise jaune et col ouvert, et d'une jeune Allemande blonde que je prends d'abord pour la bonne. Elle est vendeuse, dépêchée par un grand magasin. Courtoisement, elle déballe des combinaisons en nylon que la dame alitée palpe lentement, dédaigneusement. Le mari déborde d'amabilité pour Vania. Il le félicite chaleureusement d'avoir réussi à passer en Amérique. Fait bizarre, les deux enfants qui jouent près du lit parlent allemand et non romani. Ils sont Lowara pourtant, enfants de nobles Lowara. D'un geste souverain, le chef de cette étrange kompania adenauerienne signifie à la vendeuse blonde qu'il ne discute pas le prix, qu'il viendra payer demain. Sur une petite table, trois bougies brûlent devant l'image de

la Vierge. Le maître parle d'une voix bien martelée, avec l'assurance lowara, mais sans noblesse. Je compare sa silhouette épaisse au souvenir de Mitsho de Zagreb. Mitsho dans sa misérable tanière était un grand seigneur. Celui-ci réalise à la perfection le type international du marchand de tapis. Lui aussi possède une Mercédès neuve. Grosshandel. Le mépris du *gajo* se serait-il confondu avec l'orgueil bourgeois du possédant ? Il est Lowari cependant et sa rhétorique le prouve. Sa femme étant alitée, il se désole de ne pouvoir inviter Vania à une grande fête d'accueil, un *patshiv*. Vania se lève dignement sur ces mots. Ces impressions, que je livre toutes brutes, comportent peut-être quelque injustice. Notre visite fut trop brève, trop accidentelle pour que ce témoignage suffise à annoncer la décadence de la culture lowara. Pour rétablir l'équilibre, je renvoie le lecteur à la description que donna Yoors de la société lowara, telle qu'il l'a connue et aimée alors que le commerce de chevaux agrémenté de maquignonnage dominait la vie économique. L'adoption d'un nouveau mode de subsistance est loin d'être le signe probant d'une évolution radicale. Les *Rom* qui ont traversé cinq ou six siècles de vicissitudes européennes ne se sont jamais attachés aux richesses matérielles. Pourquoi deviendraient-ils vraiment sensibles aujourd'hui aux séductions de l'Allemagne néo-capitaliste ?

Yoors nous raconte à ce propos une histoire édifiante. Alors qu'il traversait l'Europe avec la *kompania* de son père Pulika, le groupe de jeunes Lowara auquel il appartenait acheta de somptueux habits neufs. Vania se présenta fièrement devant son père adoptif qui fit mine d'admirer ce nouvel équipage. Tout en le complimentant sur l'excellence de son choix et sa belle allure, Pulika se met à tirer un fil, à défaire une couture, sans cesser de sourire. Il entendait donner une leçon à

Vania, lui faire comprendre la vanité de ces choses. Mais Pulika s'habillait richement lorsqu'il le fallait. Il se faisait même appeler « Monsieur le Consul » par le garçon respectueux du café parisien, qui lui lisait chaque jour l'article de fond d'un grand quotidien. Pulika qui aimait se tenir au courant et qui ne savait pas lire, prétextait chaque fois qu'il avait oublié ses lunettes. La *kompania* de Pulika était riche et puissante. Mais qu'est-ce que la richesse, sinon un moyen d'impressionner les *gajé*, un moyen d'avoir prise sur eux, le cas échéant ? L'homme authentique ne s'abaisse pas à de tels artifices chez lui, parmi les siens.

Au cours de cette expédition de reconnaissance, nous n'avons rencontré que fort peu de roulottes. Les célèbres « vurdon » archaïques, dont un artisan belge de Buggenhout s'était fait une spécialité, ont pratiquement disparu. Tout au plus, rencontre-t-on quelques roulottes de type forain dans les pays que nous avons parcourus. Dans le monde capitaliste, la voiture automobile ou la camionnette remorquant une caravane semblent avoir remplacé très généralement la roulotte des générations précédentes. Une assistante sociale de Grenoble notait, il y a quelques années, que les Tsiganes « hongrois » de la région (il semble d'après le contexte qu'il s'agisse de Kalderash) utilisent de puissantes autos qui transportent parfois « un énorme matériel de tentes » [50]. La mécanisation des moyens de transport semble avoir quelques répercussions sur l'économie traditionnelle des Lowara. Le cheval-vapeur a remplacé le cheval et les Lowara se muent en commerçants ambulants. La même activité semble attirer

[50] Mlle NIEUVARTS, « Propos d'une assistante sociale de province », *Etudes Tsiganes*, janv. 1956, p. 8.

aussi les Tsiganes de France car Mlle Nieuvarts écrit encore : « Depuis quelque temps, les hommes ont pris des cartes de placiers pour d'importantes maisons de textiles [51]. »

Sans doute n'est-ce pas la première fois dans l'histoire que les *Rom* adoptent un nouveau type de véhicule. La génération précédente n'hésitait pas à vendre la roulotte lorsque les circonstances l'imposaient, à la remplacer notamment par la charrette bâchée. Ce mode de transport, emprunté aux cultures paysannes locales, nous l'avons fréquemment observé sur les routes de Yougoslavie, de Grèce, de Turquie, de Roumanie. Yoors m'affirme qu'à New York des *Rom* authentiques circulent en Cadillac sans que les valeurs morales se soient modifiées. Les femmes portent les longues jupes traditionnelles et enrichissent la communauté grâce à l'exercice lucratif de la bonne aventure. De grandes fortunes s'édifient ainsi en rue, de passant en passant. Défi ou ironie, les Tsiganes de New York campent dans des logements situés face au bâtiment des Nations Unies. Il est difficile de dire si les Lowara qui pratiquent le commerce de tapis en Allemagne demeurent fidèles, de leur côté, à la tradition. Leurs femmes s'habillent à la mode allemande mais ils n'ont pas oublié les devoirs de l'hospitalité. Le marchand de tapis de Francfort s'excusa de ne pouvoir inviter Vania à la grande fête d'amitié, conformément aux meilleurs usages lowara. Le problème est posé : le passage du cheval au cheval-vapeur est-il en train de bouleverser la tradition ? Il est évident, de toute façon, que le rythme des voyages et des rencontres s'est singulièrement accéléré depuis la fin de la dernière guerre mondiale.

•

[51] *Idem*, p. 9.

Seules les montagnes ne se rencontrent jamais

C'est bien à tort que les *gajé* appliquent aux Lowara l'épithète de « hongrois » que notre ami Vania, dit Poutsi, portait également en Belgique. Cet usage rappelle le souvenir d'une grande migration collective qui amena un fort contingent de Lowara en Hongrie, après un long séjour en Russie, d'où les chassa peut-être la révolution soviétique. Quoi qu'il en soit, les Lowara ne sont pas plus hongrois que les Kalderash ne sont parisiens ou new yorkais. Une société errante est étrangère à toutes les tentatives d'appropriation nationale. Le premier Lowari que nous rencontrâmes avec Yoors campait Porte de Ninove à Bruxelles, avec sa *kompania*. Il s'appelait Bashno. Nous avons bu l'apéritif ensemble au Cheval Blanc, le 28 juillet 1961. Il est bien difficile de savoir où il erre aujourd'hui. Il était porteur d'un passeport espagnol. Il venait du Caire et d'Athènes. Auparavant, il avait voyagé au Brésil et au Mexique. Il n'était pas plus étonnant pour lui de rencontrer à Bruxelles qu'à Paris ou Brasilia, un *Rom* « travaillant » à New York, Vania le fils de Pulika. « Les hommes se rencontrent, seules les montagnes ne se rencontrent jamais » dit-il simplement. Jan connaissait son nom et il ne tarda guère à le situer dans ce monde mouvant si étrangement homogène : Sa fille n'était-elle pas d'une extraordinaire beauté ? Ne s'appelle-t-elle pas Valentina ? — Oui, en effet. — N'est-ce pas elle qui a été donnée en mariage peu avant la guerre, à Paris, pour la somme fabuleuse de quatre-vingt mille francs à un *Rom* très riche venu spécialement de Johannesburg ? — Si, c'est bien elle.

Aujourd'hui, les Lowara voyagent surtout en Allemagne et en Espagne. Mais des Tshurara rencontrés près d'Istanboul nous ont signalé la présence de Lowara dans une petite ville

turque voisine, Ketsha, trop à l'écart de la route que nous nous étions assignée, malheureusement. C'est à Athènes enfin, par le plus grand des hasards, que Vania retrouva sa tante, la sœur de sa mère tsigane. Un taxi nous avait conduits dans la banlieue d'Athènes, chez des semi-sédentaires kalderash. Une jeune femme nommée Fifi accueillit Vania fraternellement. Elle monta dans le taxi avec son bébé et nous emmena tous boire le café chez sa mère, au Pirée. La mère de Fifi apprenant que Vania est Lowari, fils de Pulika, déclara abruptement : « Nous te conduirons chez ta sœur, elle habite près d'ici ». Jan était très ému. Il avait horriblement peur d'être déçu, confronté à une femme inconnue, qui elle-même aurait été déçue. La fille de Pulika, qui se faisait appeler Eugénie Vandermeulen, l'avait dorloté pendant son enfance. La matrone aux gestes violents qui nous accueillit au troisième étage d'un immeuble neuf très décent, n'était pas Eugénie, mais une proche parente, Putsha. Tante Putsha éclata en sanglots. C'est dans un cadre petit-bourgeois insolite, un trois-pièces fort propre, que Vania évoqua avec elle le visage des grands *Rom* disparus, tandis que les enfants feignaient, comme il se doit, de se tenir à l'écart (voir pp. 160-164).

Cette sédentarisation temporaire des purs nomades risque de faire illusion. Sans doute la tante lowara de Vania comme les femmes kalderash d'Athènes semblent avoir adopté les mœurs grecques. Elles se comportèrent cependant devant nous en femmes et filles de *Rom*, attachées à l'éthique ancienne. La mère de Fifi rappela à une jeune fille qu'elle ne pouvait passer devant le *Rom* en lui servant à boire. Dans la maison de Fifi, une femme rassura Vania ; elle lui affirma qu'il ne devait avoir aucune crainte, que la nourriture serait préparée en respectant les interdictions des *Rom*. Enfin Mitsho lui-même, le pur Lowari fixé dans la banlieue de Zagreb depuis plusieurs

années, était dévoré par la nostalgie du voyage. Des circonstances nouvelles, exceptionnelles, l'ont contraint à prolonger anormalement la halte provisoire chez les *gajé* : la guerre d'abord, l'affreuse répression qui sévit en Croatie contre les Tsiganes ; les entraves que le régime socialiste met au commerce de chevaux, ensuite. Il est trop tôt pour décider si la politique systématique de sédentarisation prônée par la plupart des pays de l'Est réussira à modifier ce rythme séculaire. Il faut noter que les autorités yougoslaves n'ont cependant pas interdit le nomadisme et qu'il se pratique toujours en Bulgarie et en Roumanie, bien qu'il soit réprouvé.

Nomadisme et structure sociale

Traditionnellement, les *Rom* nomades ne connaissent que deux saisons. La première, la plus courte, englobe une partie de l'automne et l'hiver : c'est le temps mort de l'hivernage, l'arrêt dans un « pays de paix » ; l'autre, la plus longue, est la saison du voyage, la saison de vie et de joie. Yoors a décrit l'excitation du réveil printanier, la préparation fiévreuse, soudaine, du départ quelque part sur les routes d'Europe, avant 1940. Nous suivons ici sa description.

La naissance du printemps agite le camp tsigane. Les trente roulottes qui composent la *kompania* de Pulika ont été immobilisées très longtemps dans la boue où s'enfoncent profondément les roues. Les femmes aèrent la literie ; les hommes, les enfants, désembourbent les roulottes. Pulika se rend à la taverne voisine et téléphone à longue distance pour prendre contact avec d'autres groupes également immobilisés dans leurs quartiers d'hiver. Pour se protéger du froid, les fenêtres des voitures avaient été colmatées avec de la paille,

du papier, des couvertures que l'on brûle joyeusement à présent. Les jeunes gens s'apprêtent à suivre le convoi dans des charrettes paysannes bâchées. Ils étendent au sol la grosse toile et en réparent les accrocs. Ils ont passé l'hiver dans la roulotte de leurs parents.

Yoors évoque la fascination de ces longues nuits menaçantes, emplies du grincement des joints sous l'effet de la gelée. Les familles se réunissent autour du fourneau chauffé à blanc et l'on boit du café noir très fort. C'est l'époque où les conteurs parlent volontiers, récitent la saga des anciens. Cette monotone existence sédentaire, qui est l'apanage des Tsiganes pauvres qui n'ont ni chevaux, ni parents, ni amis pour former une *kompania* (c'est-à-dire une société mutuelle d'entraide, solidaire dans la joie et l'adversité), les *Rom* vont l'abandonner sans regret. Les Lowara considèrent d'ailleurs que le séjour d'hiver, près d'une grande ville, exerce une influence nocive sur les très jeunes gens qui adoptent l'attitude superficielle et le maniérisme déplaisant des *gajé*. Ils ont erré de taverne en taverne et ne se sont que trop mêlés aux *gajé* tandis que les femmes et les jeunes filles ont dit la bonne aventure de porte en porte. Le temps du voyage recommence, le temps des rencontres, des grandes effervescences soudaines [52].

La horde reprend sa longue errance. Il ne m'appartient pas d'en décrire la vie, la morale, l'organisation. Je ne pourrais que transcrire maladroitement ce que Yoors m'a dit. Il s'acquittera mieux que moi de cette tâche ethnographique. Je me limiterai à mettre en valeur, d'un point de vue sociologique général,

[52] Jan YOORS, « O Drom le Lowarengo, Recollections of Life and Travel with the Lowara », *The Journal of the Gypsy Lore Society*, vol. XXXVIII, January-April 1959, pp. 6 à 18.

quelques traits remarquables de la culture lowara en anticipant quelque peu sur les notes détaillées que notre informateur privilégié publiera bientôt,

La *kompania* — horde —, unité sociale en mouvement, réunit pour un temps plus ou moins long un nombre variable de familles conjugales. Les groupes familiaux se disloquent au gré des voyages et la mémoire généalogique est courte. Lorsqu'un *Rom* se présente à un autre *Rom*, il énonce sa classe sociale, le nom de son père (*dadi*) et le nom du grand-père paternel (*papo*). Le segment de lignage patrilinéaire issu du grand-père tend à former une entité sociale, tout au moins lorsque cet ancêtre jouit d'un certain prestige. Vania est fils de Pulika, fils lui-même de Yojo. Tous les fils et petits-fils de Yojo se disent *Yojeshti*. L'accent est mis sur la lignée paternelle mais la parenté est bilatérale et l'on ne trouve nulle trace de système classificatoire. Il n'y a pas de distinction entre les cousins croisés et les cousins parallèles, les oncles paternels et maternels. Les termes, oncle (*kako*) et tante (*bibi*) sont utilisés dans les deux lignes. Le terme *kako* est employé aussi à l'égard des *Rom* étrangers qu'on désire honorer. Des hommes beaucoup plus âgés que Vania lui décernèrent plus d'une fois ce titre au cours de notre voyage. Le terme frère (*prahl*) ne s'applique pas aux fils des frères du père. Les cousins parallèles comme les cousins croisés sont appelés *vere*. Il faut noter que ces termes de parenté ne s'appliquent guère qu'aux *Rom* accomplis, c'est-à-dire aux hommes mariés. Les enfants sont toujours désignés comme fils (*shav*) ou fille (*she*), d'un tel. *Dei* désigne la mère, *peh* la sœur. L'importance sociale des femmes étant réduite, on utilisera le procédé teknonymique pour parler d'une cousine quel que soit son âge : fille d'un tel. Si les femmes s'effacent devant la prééminence et le prestige des hommes, elles n'en jouissent pas moins d'une grande consi-

dération. L'influence sociale des vieilles femmes est parfois considérable ; il arrive qu'elles soient admises à participer sur un pied de parfaite égalité, par rapport aux hommes, aux grandes festivités. Le mariage relève d'un type très répandu dans les sociétés archaïques. Il a l'apparence d'un achat. On sait que ce pseudo-achat recouvre une signification complexe. Lorsqu'un *Rom* demande en mariage la fille d'un autre *Rom* pour son propre fils, il glisse quelques pièces d'or dans le verre d'alcool ou de vin qu'il lui offre. Il engage par ce geste la société tout entière dans un cycle matrimonial de type classique : l'échange généralisé des femmes. Il donne à un autre *Rom*, auquel il n'est pas apparenté, la possibilité de trouver ailleurs, dans une autre *kompania*, une épouse pour un fils. Dans ses notes inédites Jan Yoors signale des cas d'échange pur et simple de jeunes filles entre deux *kompania*. L'or conservé dans le trésor familial n'est pas l'objet d'une appropriation individuelle ; il appartient collectivement au père et aux enfants adultes, voire aux petits-enfants. Il servira, le cas échéant, à acquérir un nouveau moyen de transport. Les enfants reçoivent une épouse dès la puberté et la famille conjugale initiale formée du père, de la mère et des enfants non mariés se transforme rapidement en famille étendue sous l'autorité d'un jeune grand-père. La *kompania* forme généralement un groupe exogame et les jeunes filles la quittent très tôt pour rejoindre la horde du mari. Le mariage est donc patrilocal. La nécessité de trouver des épouses dans d'autres hordes est l'une des raisons qui justifient aux yeux des Lowara l'éternel voyage. L'inceste est rigoureusement prohibé ; toutes relations avec une parente dont le degré de parenté peut être établi sont considérées comme incestueuses. Le mariage, dans la perspective nomade, n'entraîne qu'une alliance familiale éphémère. Sans doute l'adage affirme-t-il que seules les montagnes ne se

rencontrent pas ; mais la route du gendre (*jamutro*) ne croisera peut-être pas avant longtemps la route du beau-père (*sogro*). Les systèmes compliqués de dons et contre-dons entre groupes familiaux exogames alliés par le mariage, font défaut ici. Ainsi s'éclaire l'absence de parenté classificatoire : la dichotomie des maternels et des paternels, qui naît du désir de souligner l'alliance matrimoniale et d'en utiliser toutes les possibilités sociologiques, est sans objet. Les spéculations sur le « clan » matrilinéaire des Tsiganes et le mariage des cousins parallèles sont hautement fantaisistes. Contrairement au schéma classique des sociétés archaïques, la relation d'alliance ne lie pas deux groupes mais seulement les deux partenaires individuels de l'échange matrimonial : celui qui a donné l'or et celui qui a donné une fille. En effet, lorsqu'ils deviennent grands-pères, le père du mari et le père de l'épouse utilisent un terme de parenté réciproque : *xanamik*.

La petite fille qui accède au statut d'épouse est donc généralement une exilée, une étrangère au sein d'une nouvelle *kompania*. Cette position particulière, un terme générique l'exprime : *bori*. Elle est *bori* aussi bien pour son beau-père que pour ses beaux-frères. La vie au service d'une belle-mère est souvent dure ; elle cuisine sur le même feu que celle-ci. Mais cet exil s'adoucit à la naissance du premier enfant. Elle cesse alors d'être une *bori*, elle devient *shogoritsa*. Elle s'affranchit de la tyrannie de la belle-mère, cuisine bientôt sur son propre foyer. La nouvelle famille conjugale constitue dès lors une entité économique distincte ; le ménage est compté comme « feu » distinct. A ce titre, il participera à part égale à la répartition des amendes éventuelles infligées par la police à la *kompania*. Dans certains cas le mariage peut être de type matrilocal. Il arrive que le gendre se fixe dans la *kompania*

d'un beau-père particulièrement puissant. Mais dans ce cas, son propre prestige en pâtit.

Le grand voyage brise toutes les deux générations le segment de lignage patrilinéaire que compose la famille étendue groupée autour du grand-père. Des frères âgés demeurent parfois associés au sein de la même *kompania,* tel Pulika, père de Vania, et Tshukurka. Il arrive aussi que des frères longtemps séparés se retrouvent et décident de voyager à nouveau ensemble pendant quelque temps. Yoors a décrit une association momentanée de cette espèce. La route de Pulika a croisé celle d'un autre chef énergique, son propre frère cadet, Milosh. Ils sont tous les deux fils de Yojo. Ils ne s'étaient plus vus depuis dix-sept ans. Les Miloshesti ont traversé la Suède, le Danemark et la Hollande. Pulika les accueille à bras ouverts et leur offre une grande fête. Les Miloshesti, de leur côté, partagent avec leurs hôtes les provisions de poissons ramenées des Pays-Bas. Les deux *kompania* demeurent soudées aussi longtemps que les nouveaux venus auront besoin de l'aide de Pulika : ils doivent apprendre la langue vernaculaire du pays, se familiariser avec les mœurs des *gajé.* Pulika devra aussi les aider à se mettre en règle avec les autorités administratives car ils ont passé la frontière illégalement [53].

La personnalité et les valeurs lowara

Une particularité du système éducatif révèle et résume le style de la forte personnalité lowara. Un père joue avec son très jeune fils. Il invite doucement l'enfant à insulter un autre

[53] Jan Yoors, « O Drom le Lowarengo. Recollections of Life and Travel with the Lowara », *Journal of the Gypsy Lore Society,* vol. XL, n° 1-2, January-April 1961, pp. 18 à 26.

Rom, un ami ou même un proche parent. Celui-ci entre dans le jeu ; il fait grise mine, menace l'enfant d'une taloche. Le père encourage son fils à persévérer. L'autre lève la main comme s'il allait frapper. Le père insiste encore. L'enfant reçoit la taloche sans broncher. Apprentissage de la noblesse farouche. Les coups, les insultes que les *gajé* administreront au petit Tsigane se heurteront à une véritable cuirasse morale. Très tôt se développe chez l'enfant lowara le sentiment très vif de l'autonomie morale de l'acte ; il acquiert le courage d'en accepter toutes les conséquences, fussent-elles fâcheuses.

La société traite les enfants avec la plus grande douceur tout en les aguerrissant. Elle les lance très jeunes à l'assaut des *gajé ;* ils sont capables de mendier avec agressivité, insensibles aux réactions du *gajo*. La bravoure, l'astuce dans le dialogue difficile avec les *gajé*, le sens des responsabilités, telles sont les qualités éminentes requises des *Rom* authentiques, et particulièrement des chefs de *kompania*. Cet apprentissage précoce de l'autonomie s'accompagne d'une confiance absolue dans la sagesse du père. C'est lui qui règle souverainement le mariage du jeune fils, sans le consulter. Jusqu'au dernier moment les jeunes gens intéressés resteront dans l'ignorance des tractations en cours entre leurs parents respectifs. C'est peut-être à tort que nous appelons soumission, dépendance excessive, ce qui apparaît à l'enfant tsigane comme un don merveilleux du père. Dès l'âge de quatorze ou quinze ans, le garçon reçoit une compagne, réalise sa virilité, accède à la plénitude de l'être, devient un *Rom*. Auparavant, il n'avait aucune importance sociale, il ne se mêlait pas aux conversations des hommes. C'est en vivant avec une femme qu'on apprend à l'aimer, disent magnifiquement les Tsiganes. La petite fille de son côté a été élevée par sa mère dans le culte du *Rom* lointain et inconnu,

qui est en principe le seul homme qu'elle connaîtra. Elle doit être vierge au moment du mariage et l'adultère est fort rare. Il est intéressant de rechercher les sources sociologiques de cette morale rigide. Il faut y voir sans doute une protection contre les dangers de la promiscuité qui planent sur la horde. Il n'est pas rare qu'une dizaine de personnes partagent la même roulotte en hiver. En été, les hommes et les femmes dorment de préférence en plein air. Les femmes veillent jalousement au maintien de la pudeur. La même éthique semble en vigueur chez les Tshurara. Un Tshurari nous recevait dans une chambrette munie de deux lits, au bout d'une impasse misérable, à Bucarest. Sur l'un des lits une femme à demi dévêtue dormait profondément, couchée sur le côté droit. Elle nous tourne le dos et personne ne la réveillera à notre arrivée. Son sommeil est agité et de temps en temps ses cuisses se dénudent. Une jeune fille la protège, protège la morale des *Rom* dans cet espace réduit. Elle s'est assise à côté d'elle et, tout en parlant gentiment avec Vania, elle recouvre sa compagne d'un geste distrait, avec un naturel parfait, comme si elle n'y prêtait la moindre attention. Ni le mari ni Vania n'accordent un regard à ce manège. Ils n'eurent pas un mot déplacé. Ils parlent en *Rom*, d'affaires de Rom.

De nombreux tabous entourent la femme. Elle ne peut s'approcher du cheval, symbole des valeurs masculines. (Les Lowara vivaient essentiellement de l'élevage et du commerce de chevaux. Un tabou particulièrement redoutable interdit à tous les *Rom* de manger de la viande de cheval. Vania nous avait conseillé avec beaucoup d'insistance de ne jamais laisser croire à nos hôtes tsiganes qu'il nous arrive d'en consommer. Nous aurions été immédiatement exclus). De même, une femme ne passera jamais devant un *Rom*, de crainte que ses jupes ne l'effleurent. Elle rampera plutôt sous la table.

Les *Rom*, de leur côté, évitent soigneusement les vêtements des femmes. A Athènes, Vania fit ostensiblement un détour pour entrer dans la maison de son filleul : une lingerie féminine tendue sur une corde séchait devant la porte. Le linge avait disparu lorsque nous sortîmes. La rigoureuse séparation des sexes se manifeste encore par une très grande pudeur à l'égard de la miction. Vanya nous avait averti dès le début de notre expédition : même les *gajé* doivent observer la plus grande discrétion sur ce sujet. Lorsqu'un homme éprouve le besoin d'uriner, il entraîne un ami pour une courte « promenade ». Ils se séparent ensuite discrètement à quelque distance du camp. Il faut probablement mettre également en rapport avec la séparation des sexes la division rigoureuse des points d'eau, lorsqu'une *kompania* campe près d'une rivière. Dans les observations de Yoors on notera en particulier ceci : « L'eau qui sert à la cuisine et à la boisson doit être puisée en amont ; d'amont en aval on puisera successivement l'eau qui sert à la vaisselle et à la toilette, l'eau pour abreuver les chevaux, l'eau qui sert à la lessive et enfin seulement l'eau qui sera utilisée pour laver les vêtements des femmes enceintes et des femmes réglées. »

Ces nombreux tabous constituent probablement un système d'auto-défense masculin contre les sollicitations érotiques dans une société nomade où la promiscuité est grande. Mais il faut évoquer aussi la crainte de la pollution magique. On sait que des interdits similaires éloignent notamment les femmes du bétail chez beaucoup d'éleveurs africains. La crainte très répandue d'une pollution par l'intermédiaire du sang menstruel est très accusée dans les sociétés de chasseurs ou d'éleveurs, mais aussi chez les guerriers, c'est-à-dire dans les sociétés aventureuses exaltant la virilité. Ceci mériterait une étude sociologique attentive. Dans certaines circonstances, et dans des cultures

fort diverses, la femme met en danger le sort de la chasse, de la guerre ou la prospérité du bétail. Elle risque de compromettre la réussite d'une tâche spécifiquement masculine. On voit se dessiner tout un complexe d'échec en rapport avec la souillure féminine. Chez les Tsiganes, ces tabous s'étendent curieusement aux formes temporaires de vie sédentaire. Les notes de Yoors nous apprennent que les *Rom* authentiques ne devraient jamais habiter dans un immeuble à appartements : ils s'exposeraient en effet à se trouver sous les jupes des femmes tsiganes, ce qui les rendrait impurs. Pour certains rigoristes même, l'utilisation du métro est interdite. Il est remarquable que cette crainte de la souillure ne s'étend pas à l'ensemble du monde féminin ; les femmes *gajé* ne sont pas susceptibles de rendre un *Rom* impur. Il est donc évident que cette prophylaxie sexuelle a des fondements sociologiques. Il s'agit au départ d'intensifier la séparation des sexes au sein de la *kompania*.

Opinion publique et magie du verbe

En toutes choses l'opinion publique et la morale sont souveraines chez les *Rom*. Seuls les conflits graves sont réglés par un tribunal occasionnel, le *Kriss*. Ce tribunal se réunit en secret, à l'insu des *gajé ;* sa compétence s'étend à toutes les classes sociales du monde nomade. « Rien, écrit Tillhagen, ne marque plus la position d'étranger des Tsiganes dans la communauté suédoise, que leur système judiciaire. Jamais les différends surgis entre membres d'un clan ne sont sérieusement portés devant un tribunal suédois [54]. »

[54] Ch. TILLHAGEN, « Conception of Justice among the Swedish Gypsye », *Journal of the Gypsy Lore Society*, vol. XXXVIII, p. 18.

Quelle que soit l'importance de cette institution, l'unité et la solidarité de la société *rom* naissent spontanément de l'hostilité générale du monde extérieur, le monde des *gajé*. Cette séparation s'exprime clairement dans les tabous de la nourriture. La nourriture préparée par les *gajé* risque d'être impure : « l'un des plus grands malheurs qui menacent le *Rom* est l'emprisonnement : à la privation de liberté s'ajoute le danger d'être contaminé par la nourriture des *gajé*. Aussi est-ce le devoir des familles de nourrir leurs prisonniers [55] ». Comme dans toutes les sociétés plus ou moins secrètes — repliées sur elles-mêmes — le sentiment de l'honneur est particulièrement vif. Le châtiment suprême est l'exclusion du groupe, le bannissement, la solitude, la mort culturelle. Le langage possède une étonnante force de coercition. Il est sensé véhiculer la vérité à l'usage des *Rom*. Il n'y a qu'en romani qu'on dit la vérité. On peut renforcer la pureté initiale que véhicule le langage par des artifices rhétoriques qui relèvent de la *magie oratoire*. Il faut évoquer ici le système coercitif complexe que constitue la malédiction, l'*armaya*. Les aristocrates lowara plus que les autres *Rom* utilisent avec brio cette arme dangereuse, à double tranchant. L'*armaya* est toujours une malédiction conditionnelle. Dans un premier type d'*armaya*, la menace est tournée vers l'interlocuteur ; elle est destinée à paralyser l'action de l'autre. Elle frise l'imprécation magique pure et simple et doit toujours être formulée en public. (Il s'agirait sinon d'un acte condamnable de sorcellerie) : « qu'il t'arrive telle ou telle chose si... ». Cette formule peut aussi être utilisée après coup, à titre de vengeance. Elle impose alors un châtiment ; elle est parfois utilisée par les femmes. Supposons qu'un mari ait trompé son épouse. Elle l'apprend et désire l'écarter de sa

[55] Jan YOORS, notes inédites.

couche et du gîte. Elle hurle : « Que tel ou tel malheur épouvantable t'arrive si tu t'approches de la roulotte ». La magie impérieuse de la colère, moulée en termes d'*armaya*, contraint le mari à s'incliner. Dans un village de Tsiganes sédentaires, à Vranje en Yougoslavie, nous avons assisté à un échange violent de propos injurieux entre deux femmes au comble de la fureur. L'une d'elles hurle des imprécations terrifiantes, lève les bras au ciel, dénoue son tablier et s'en sert pour balayer rageusement le sol. Elle profère une malédiction abominable que Jan nous traduit : « Comme je balaie le sol, qu'ainsi la misère te balaie ». Le second type d'*armaya* est plus dangereux à manier. Les Lowara qui ont le goût démesuré du risque en ont fait un jeu. Cette fois, celui qui manie l'*armaya* n'hésite pas à en tourner la pointe vers lui-même, offrant le pommeau de l'arme à l'interlocuteur. Cette audace touche celui-ci au point le plus vulnérable de l'honneur tsigane et force l'adhésion. C'est une manière d'éprouver l'amitié, de souligner solennellement l'harmonie. Vania l'utilisait fréquemment : « Que je meure si tu n'acceptes pas mon invitation à partager notre repas ». Il ne s'agit pas d'une simple forme de politesse. Les *Rom* savent qu'ils courent un risque en proférant cette formule. Si l'invité s'avérait être un ennemi, s'il refusait, les pires malheurs se déchaîneraient sur celui qui a dit les paroles d'*armaya*. Exceptionnellement l'étonnant Mitsho, notre hôte lowara de Zagreb, utilisa la formule pour nous prouver, à nous *gajé*, la sincérité totale de l'amitié qu'il nous offrait. Il venait de nous inviter à passer la nuit chez lui. Nous avions rangé la voiture dans la cour de sa maisonnette. Pour lever définitivement nos appréhensions, il s'engagea à fond, geste à l'appui. Il dit : « Que l'on me coupe la tête si quelqu'un dérobe le moindre objet dans votre voiture ». Mais, prudent, il nous invita à fermer aussitôt à clé les portières, car : « il faut se méfier des

voisins ! ». L'*armaya* amicale peut aussi forcer l'adhésion de l'interlocuteur en le menaçant ironiquement. La formule clarifie alors la situation, dissipe tout malentendu : « Que tu meures si nous ne sommes pas entièrement d'accord ».

Cette utilisation quasi magique du langage de vérité a tout naturellement des échos dans la procédure judiciaire. Une forme particulièrement solennelle d'*armaya* (*solah*) est utilisée devant le *Kriss*. La formule de malédiction conditionnelle prononcée par le Président du tribunal foudroie automatiquement le menteur. L'*armaya*, valeur-clé de la culture tsigane authentique, cimente la solidarité du groupe, dans l'amitié comme dans l'inimitié.

La générosité et la ferveur

La forme la plus dangereuse d'*armaya* (pour celui qui la manie) est, nous l'avons vu, une *invitation*. Elle force notamment l'autre à accepter le don de nourriture. Cette notion nous introduit au cœur même de la générosité tsigane. Yoors insiste fort sur cette valeur précieuse entre toutes, dès nos premières conversations : « S'ils vous acceptent, les *Rom* seront follement généreux ». Cette folie merveilleuse nous l'avons vécue somptueusement chez Mitsho le Lowari, à Zagreb ; chez les Kalderash d'Athènes qui demandèrent à Vania de devenir le parrain du plus jeune fils ; auprès de Djem le Tshurari, protecteur officiel des Tsiganes sédentaires et islamisés de Skoplje. Le prestige du *Rom*, de l'homme authentique, est fondé sur la générosité. Sur ce point et quelques autres (le refus de l'écriture notamment) nos lointains cousins indo-européens, parias de notre civilisation, se rapprochent considérablement des sociétés archaïques, des sociétés qui préfèrent la consommation

brillante à la production, à l'accumulation forcenée des richesses. Lorsque deux *kompania* puissantes se rencontrent, leurs chefs échangent nourriture, boissons, chants et danses, formules de politesse. Comme je cherchais à savoir s'il y a dans ces démonstrations d'amitié quelque ambivalence secrète, si l'on cherche à impressionner l'Autre, à l'écraser par cette démonstration même comme dans le *potlatch* indien, Yoors précisa qu'il est bien rare que l'étalage des richesses s'accompagne de défi car cette attitude mettrait les liens d'amitié en danger. Il me cita un cas historique récent. Peu avant la seconde guerre mondiale, du temps de la « royauté » de Nicolas de Vaugirard à Paris, il arriva que le chef d'une autre *kompania* le défia. Chacun prétendait qu'il pouvait rassembler dans sa horde deux cent mille francs. Ainsi firent-ils. On amena les liasses de billets devant un témoin neutre qui se mit à compter. Or, l'adversaire de Nicolas de Vaugirard avait glissé dans son tas un deux cent et unième billet. Cette outrance provoqua une grande colère et les deux *kompania* se bagarrèrent. Le frère de Nicolas tua un membre de la bande adverse. La police s'en mêla. C'est à la faveur de cette bataille rangée, très rare chez les Tsiganes, que fut arrêté un certain Mateo Maximoff, le futur écrivain. Normalement donc, la grande fête d'accueil (*patshiv*) ne comporte aucune forfanterie. L'étymologie du mot paraît claire : *patsha* signifie à la fois paix, apaisement, respect, cadeau. Le *patshiv* est la valeur suprême des *Rom*. Ce terme évoque toutes les connotations joyeuses de la fête, du bien-être, de l'amitié dans-et-par la générosité. C'est un *patshiv* à échelle réduite que Mitsho nous offrit à Zagreb. Yoors a décrit le remue-ménage et l'extraordinaire excitation qui président à ces réjouissances au cours du grand voyage, à l'occasion d'une rencontre exceptionnelle. Par l'un de ces hasards tant attendus la *kompania* de Pulika vient de croiser celle de son

frère Milosh qui revient de Scandinavie. Ils sont bouleversés par cette rencontre et leur émotion agite les deux hordes. La rencontre crée une nouvelle société, effervescente, qui s'apprête à vivre intensément pendant quelques jours. Cette tension atteint à un paroxysme qui mérite d'être comparé à l'état de possession. Nul dieu mystérieux cependant ne préside à cette excitation collective ; seule la joie pure de donner avec magnificence, de provoquer la joie, de communier dans le souvenir du passé, d'évoquer l'épopée des *Rom* célèbres, les grands conducteurs. « Dès que le camp est établi, Pulika fait acheter en ville » des cochons vivants et des oies, du tabac en abondance. » Pulika veut que le *patshiv* qu'il offrira à son jeune frère » Milosh devienne légendaire parmi toutes les hordes. Il désire » en faire un monument à la loyauté et à l'hospitalité frater- » nelle des Lowara. Tshukurka assiste Pulika dans ses nom- » breux devoirs d'hôte. Un fiacre va et vient, apportant des » provisions, du bois, de la bière, des liqueurs fortes. On » achète de grandes quantités de légumes : des haricots, de la » choucroute, des tomates, des oignons, des olives. A la limite » du campement, les jeunes gens tuent les porcs tandis qu'un » groupe de femmes préparent des oies et des dizaines de » poulets gras. De l'abattoir Yojo apporte un jeune bœuf » entier. »

(A la tombée de la nuit, le somptueux banquet commence. Tous les hommes se sont rassemblés dans la tente de Pulika. Les jeunes gens attentifs aux désirs des hôtes ne cessent de remplir les verres, les tasses et les timbales d'argent. Brusquement un chant sauvage, que personne n'a sollicité éclate. C'est un homme jeune qui a rompu l'atmosphère joyeuse. Sa voix provoque un silence attentif. De proche en proche, les voisins reprennent les mots significatifs, à voix basse, en

secouant la tête pensivement comme s'ils s'abîmaient dans une rêverie profonde. Le vieux Bakro, qui appartient à la *kompania* de Milosh chante ensuite, la voix brisée d'émotion.)

« Pulika embrasse le vieux Bakro, le remercie et le bénit. Ils » boivent ensemble à la santé l'un de l'autre. Ils portent aussi » un toast en l'honneur de tous ceux qui sont présents. On » remplit de nouveau les verres. Cette fois l'assistance com- » munie dans le souvenir des ancêtres. Pulika répand lente- » ment au sol le contenu de son gobelet d'argent, tandis » qu'il prie en l'honneur de son père Yojo, d'une voix » sourde ; il évoque aussi la mémoire de son oncle Dunci et » le souvenir de tous les membres décédés de la *kompania* de » son père. Il boit aux morts de sa propre *kompania* et de la » *kompania* de ses frères. Il vide lentement le verre et la terre » absorbe l'offrande. Tshukurka prie à son tour en l'honneur » de ses morts ; il évoque des noms oubliés. Milosh et Bakro » imitent son exemple. Les mots sont simples, directs et sin- » cères, poignants. Une très vieille femme tousse pour s'éclair- » cir la voix. Brusquement sa voix se brise et une lamentation » funéraire jaillit. »

(...)

« La vieille se tient debout et semble avoir grandi. Sa voix » gronde, superbe, ses yeux brillent de fierté, d'autorité » et de force. Nous, les jeunes, nous nous étonnons de » l'étrange métamorphose de cette femme usée dont nous ne » connaissions que la voix douce et que nous appelons *Mamio* » (grand-mère). L'image d'elle qui se dresse devant nous, » c'est le portrait de *Mamio* telle qu'elle fut jadis. Elle est » semblable à ce que disent d'elle les récits des temps anciens, » alors que Yojo, notre grand-père, et Dunci étaient encore » en vie. »

(...)

« Elle parle aux morts et pour un moment les morts ressuscitent, les temps anciens reviennent, elle est inspirée et nous décrit sa vie. Elle chante pour eux, familièrement. Les événements qu'elle décrit se sont passés il y a si longtemps que seuls les vieux s'en souviennent vaguement. Eux-mêmes s'en étonnent. Ils la remercient et la bénissent et lui offrent le gobelet personnel de Pulika. Mais elle continue à chanter, dévorée par son inspiration. Les femmes désirent l'embrasser et la supplient de mettre un terme à ses lamentations. Elles sont effrayées par la violence de cet effort physique, mais la vieille s'obstine. »

(...)

« Elle parle de la génération présente aux âmes des défunts. Elle exhorte et elle blâme. C'est comme si elle désirait terminer sa vie dans une apothéose. Elle s'affaisse. On tend un verre de champagne, de cette boisson qui est censée apporter la vie, que Zurka et moi-même avons été chercher en ville. Dans ses yeux agrandis surgit un espace immense. Nous comprenons qu'elle n'est déjà plus parmi nous [56]. »

LES TSHURARA

Nous n'avons établi que des contacts superficiels avec quelques hordes tshurara. A Paris, Porte de la Chapelle, dans un terrain vague nous visitons un camp bigarré composé de roulottes, où des nomades non tsiganes cohabitent avec des *Rom* authentiques (voir pp. 107-108). En Grèce, non loin de Thessalonique, nous croisons une caravane en mouvement : six char-

[56] Jan Yoors, « O Drom le Lowarengo. Recollections of Life and Travel with the Lowara », *Journal of the Gypsy Lore Society*, vol. XL, January-April 1961, pp. 22 à 26, traduction libre de l'anglais.

rettes bâchées tirées par des mulets, avançant lentement dans un ordre impeccable, à une vingtaine de mètres l'une de l'autre (voir pp. 157-159). En Turquie, sur la route d'Istanbul à Edirne, nous nous arrêtons auprès de quelques charrettes prêtes au départ. L'un des hommes offre spontanément à Vania de l'accompagner pour l'aider à retrouver son père Pulika (voir pp. 180-181). En Roumanie nous rencontrons des Tshurara à trois reprises. La dernière rencontre a lieu à Bucarest, au Marché aux fleurs. L'un des hommes nous emmène chez lui, dans une impasse de la banlieue où *Rom* et *gajé* pauvres vivent côte à côte. Il se plaint amèrement du régime social qui interdit aux Tsiganes le commerce de chevaux et les oblige à envoyer les enfants à l'école (voir pp. 190-191).

Les Tshurara occupent dans la hiérarchie des *Rom* nomades la seconde place, après les Lowara. Leur nom évoque un terme sanskrit équivalent : *chûrikâ*. Ils vivent du commerce de chevaux comme les Lowara mais ils ont une réputation solidement établie de voleurs d'animaux. Les Lowara les décrivent belliqueux, querelleurs. Bref, ils font figure de « guerriers » ou du moins de bagarreurs au sein de la société tsigane. Un proverbe dit : « Ne cherchez pas aujourd'hui le Tshurari à l'endroit où il préparait son repas la veille ». Ils sont particulièrement mobiles et la tradition du pillage est fermement ancrée chez eux. Yoors a décrit leur esprit farouchement anarchique, qui choque parfois les Lowara eux-mêmes [57]. Au cours d'une paix conclue entre Pulika et la police locale, les Tshurara qui se sont joints à sa *kompania* lui donnent du fil à retordre. Ils ne se soumettent pas aisément à la trêve provisoire. Selon

[57] Jan YOORS, « O Drom le Lowarengo. Recollections of Life and Travel with the Lowara », *The Journal of the Gypsy Lore Society*, vol. XXXIX, January-April, 1960, pp. 54 à 62.

Yoors, c'est à la turbulence des Tshurara qu'il faut imputer pour une large part la responsabilité de la mauvaise réputation dont jouissent les *Rom* chez les *gajé*, tout au long des routes d'Europe.

LES KALDERASH

Les Kalderash, qui occupent le troisième rang dans la hiérarchie nomade, sont traditionnellement forgerons. Ils excellent plus particulièrement à réparer les chaudrons. On lit dans le numéro d'avril 1956 des *Etudes Tsiganes* que des « rétameurs hongrois » obtinrent une commande de l'administration militaire d'une grande ville de l'Est de la France : « Les premiers travaux ont été jugés si satisfaisants qu'un contrat a été passé pour un an et pour toute la région militaire [58]. » Le terme « hongrois » désigne très probablement des Kalderash. Cette activité artisanale explique que les Kalderash soient semi-sédentaires. Ils effectuent cependant de grandes migrations : l'importante colonie kalderash que l'on trouve de nos jours aux portes de Paris, à Montreuil, vient de Russie ; la plupart des membres âgés connaissent encore le russe. Il serait inexact cependant de les définir comme des Tsiganes « russes ». Nous en avons rencontré en Yougoslavie, où ils vivent dans des tentes dressées près des charrettes, aussi bien qu'en Grèce. L'arrière-grand-père de la famille kalderash qui nous a accueillis à Athènes venait d'Istanboul. Si les Kalderash de Paris préparent le thé dans des samovars, à la russe, nos hôtes d'Athènes nous ont toujours offert du café turc. Ils vivaient « à la grecque », dans une maison confortable, extrêmement

[58] *Etudes Tsiganes*, avril 1956, p. 16.

propre, à quelques kilomètres de l'Acropole (voir pp. 160-171). La famille comprenait ici quatre générations. Vania devint le parrain (selon le rituel orthodoxe) du benjamin, un bébé de dix mois qui se prénommait déjà Achmed. Les femmes s'agitèrent beaucoup à cette occasion, mais l'atmosphère n'atteignit jamais le paroxysme que nous avions connu à Zagreb, chez Mitsho le Lowari. Une certaine déférence envers Vania semblait paralyser la ferveur. Notre présence aussi pesait plus lourdement (voir pp. 160-171).

Les Kalderash entretiennent généralement de bons rapports avec les *gajé*. Ils sont habitués à vivre un temps assez long auprès d'eux, à travailler pour eux. Il nous arriva cependant de visiter une colonie de forgerons aussi farouches qu'isolés, établis à l'écart des *gajé* dans un village de Transylvanie, Porambacu. Originaires de Pologne, ils se désignent eux-mêmes du nom de Shoshoyara. Leurs liens avec les Kalderash sont peu clairs. Quasi sédentaires, ils parlent parfaitement le romani. Les Shoshoyara sont beaucoup plus sauvages que les pacifiques et placides Kalderash d'Athènes, mêlés à la population autochtone. Leurs longs cheveux hirsutes les désignent immédiatement à l'attention. En venant de Bucarest, nous nous étions arrêtés une première fois à Porambacu. Des espèces d'enfants-loups se sont jetés sur la voiture, mendiant, pleurant, grognant. Ils furent bientôt rejoints par deux hommes portant le costume traditionnel des paysans de la région de Sibiu, mais en lambeaux. Les Shoshoyara sont réputés pour leur agressivité. Le romani d'oncle Vania ne parvint pas, cette fois, à amadouer les gosses dressés pour le pillage. Une grappe d'enfants formait un barrage sans faille autour de la voiture. Nous ne réussîmes pas à sortir de l'auto pour visiter le village. Vania ne put échanger que quelques mots avec les deux hommes. Un peu plus tard, nous revenons à Porambacu en

compagnie de deux ethnographes roumains, qui nous avaient très cordialement accueillis à Sibiu. Nous quittons précipitamment la voiture avant que les enfants n'aient pu faire le siège des portières et nous nous avançons résolument vers le village, qu'un ruisseau et une large plaine séparent de la route. Impressionnés par l'aisance de Vania, les hommes nous laissent photographier le travail de la forge, sans se départir de la plus vive méfiance (voir pp. 198-201).

Il importe de distinguer des forgerons kalderash divers groupes sédentarisés, d'origine tsigane, qui exercent dans les Balkans des professions artisanales considérées avec mépris par les *Rom* authentiques : vannerie, travail de la corne, boissellerie, etc. Ce monde sédentaire, fractionné, plus ou moins désemparé, vit le plus souvent dans la misère la plus sordide. Le quartier tsigane de Skoplje (Yougoslavie) est probablement la plus importante agglomération de ce genre dans le monde (plus de dix mille habitants). Les *Rom* nomades ont fort peu de contacts avec ces pauvres gens qui exercent les métiers les plus divers. Jan Yoors reçut à Skoplje un accueil délirant, qui inquiéta bientôt un mystérieux Tshurari nommé Djem, qui semblait exercer un contrôle équivoque sur la région (voir pp. 147-156).

Nous n'avons pas rencontré au cours de ce voyage de représentants de la quatrième classe sociale du monde nomade, les Matshvaya, qui figurent de plein droit parmi les *Rom* authentiques. Le commerce est leur activité traditionnelle. Ils seraient actuellement fort nombreux aux U.S.A.

LES ROM ET LE SYSTEME INDIEN DES CASTES

Tout ce qui entoure le passé de la société tsigane en Inde ou en Iran est obscur. Il est certain, néanmoins, que le *romani* est une langue aryenne de l'Inde.

En 1927, le linguiste Turner montra que la langue tsigane s'apparente à la fois à certains parlers de l'Hindou-Kouch et de l'Inde centrale [59].

Du point de vue linguistique encore, quelques tribus entre l'Indus et le Bosphore ont pu être identifiées comme tsiganes. Mais ces îlots, sur lesquels nous sommes mal renseignés, composent apparemment l'arrière-garde des migrations. Rien ne nous autorise à croire qu'ils conservent la culture ancienne des *Rom*. Au contraire, il est remarquable que la langue est la plus conservatrice « parmi le flot qui les a portés le plus loin », selon l'expression même de J. Bloch [60].

La structure sociale que nous avons esquissée à propos des nomades d'Europe, est-elle très ancienne ? Il est bien difficile de répondre à cette interrogation. Abandonnons provisoirement l'histoire pour la sociologie. On ne peut manquer d'être frappé par la *complémentarité des fonctions* au sein de la hiérarchie des classes.

Les *Lowara* détiennent la sagesse, un pouvoir diffus, associé, dans l'esprit des autres *Rom*, à la magie. L'existence d'une magie tsigane à usage interne est loin d'être claire. Certains auteurs croient fermement à l'existence de dons de voyance [61]. Jan Yoors dénie ces allégations. D'autres ont décrit une méde-

[59] Jules BLOCH, *ouvrage cité*, p. 25.
[60] *Idem*, p. 19.
[61] Frans DE VILLE, *Tsiganes, témoins des Temps*, Bruxelles, 1956 ; Maurice DE FEAUDIÈRE, dit Serge, *Magie des Bohémiens*, Paris, 1950.

cine magique tsigane [62]. Les occultistes, de leur côté, se sont emparés du problème et Papus décrit en 1889 le « Tarot des Bohémiens » [63].

Yoors estime que la magie pratiquée par les femmes est un acte de pure exportation destiné aux *gajé*. Un fait sociologique demeure cependant : les autres *Rom* craignent le pouvoir occulte des Lowara. Yoors précise : « cette croyance que rien ne justifie, est l'objet de plaisanteries chez les Lowara ; ils ne la démentent pas car elle sert leur prestige au sein même de la culture *rom* ». Selon Yoors encore : « le magicien n'apparaît que dans les contes merveilleux : il est le *drabarno* des récits fantastiques ». Le mot *drab* désigne l'herbe. Nous retrouvons peut-être ici la trace d'une ancienne magie associée à la pharmacopée. Quoi qu'il en soit, le prestige des Lowara apparaît mystérieux, inquiétant, au sommet de la hiérarchie sociale. Ils sont dépositaires d'une *sagesse*, d'une *magie oratoire* audacieuse (voir p. 72), d'un art subtil de la *rhétorique* que les autres *Rom* admirent car il permet notamment aux Lowara d'avoir prise sur les *gajé*, sans violence. A ce titre, les Lowara s'opposent aux Tshurara dont ils méprisent la *turbulence* et la *violence*, sans la condamner cependant.

Or, ces farouches *Tshurara* dont le nom semble dériver d'un terme romani qui désigne le couteau (*tshuri*) sont vaguement en rapport avec le désordre guerrier et le pillage. Associés au cheval comme les Lowara, ils forment avec eux les deux classes

[62] Dr Eugène PITTARD, « Superstitions médicales des Tsiganes », *Revue Ciba*, Bâle, déc. 1939, pp. 161-192 ;

Charles GODEFREY LELAND, *Gypsy Sorcery and Fortune Telling illustred by numerous incantations, specimens of medical magic, anecdotes, and tales*, London, 1891.

[63] PAPUS, *Clef absolue de la science occulte, Tarot des Bohémiens, le plus ancien livre du monde à l'usage exclusif des initiés*, Paris, 1889.

nobles de la société nomade. L'artisanat est la fonction traditionnelle des Kalderash chaudronniers. Le commerce caractérise davantage la quatrième classe, les Matshvaya. Ces deux dernières classes paraissent situées sur le même plan car, selon Yoors toujours, « les Matshvaya et les Kalderash se ressemblent beaucoup. En Europe, les seconds sont considérés comme une caste supérieure. En Amérique les Matshvaya ont la prééminence ». Cette stratification se ramène à trois classes fondamentales associées respectivement à la *souveraineté*, au *pillage* et, enfin, au *commerce* et à l'*artisanat*.

On aperçoit derrière ces caractéristiques, devenues fort théoriques, un système de spécialisations fonctionnelles qui n'est pas sans évoquer la structure des castes. Il semble, d'ailleurs, que les quatre classes sociales du monde nomade manifestent une certaine tendance endogamique. Il est dès lors fort probable que cette stratification sociale hiérarchisée porte la marque, plus ou moins récente, du milieu culturel indien. A cet égard, une remarque de Jules Bloch mérite de retenir l'attention : le nom *Rom* apparaît sous la forme *Dom* dans la grande chronique cachemirienne de Kalhana au XIIe siècle, associée au terme candāla (intouchable, paria) : « des *Domba* sont employés à la chasse où ils manœuvrent avec des filets » [64]. Le terme *Dom* semble s'appliquer anciennement à un « conglomérat de tribus, très répandues et connues anciennement » exerçant des métiers subalternes, voire méprisables. Les métiers traditionnels des Tsiganes ne semblent pas expressément mentionnés, à l'exception toutefois de l'activité principale des Manush, la musique : selon le même auteur, en effet, le nom *Dom* apparaît encore dans un traité sanskrit d'astro-

[64] Jules BLOCH, *ouvrage cité*, pp. 28-29.

nomie du VIe siècle, associé au nom de *gandharva* (musicien). On peut se demander si les *Dom* « boueurs, vanniers, bourreaux ou voleurs de profession » de l'Inde du Nord ont quelque chose à voir avec nos *Rom* authentiques. Si ces professions évoquent les Tsiganes, ce serait plutôt, et paradoxalement, celles des sédentaires européens plus ou moins abâtardis, dont le seul trait commun est d'être rejetés à la fois par les *Rom* nomades et les *gajé*. Le choix des métiers inférieurs « voire méprisables » dont fait état Bloch, résulterait plutôt dès lors de cette double qualité de parias. On ne peut évidemment affirmer avec certitude que les métiers nobles étaient déjà pratiqués par les *Rom* avant la grande expansion vers Constantinople, au cours des premiers siècles de notre ère. Il est simplement probable que la hiérarchie et la spécificité fonctionnelle des groupes aristocratiques (Lowara, Tshurara, Kalderash et Matshvaya) s'enracinent dans un lointain passé indien. De nouvelles recherches historiques s'imposent.

Nous ne pousserons pas plus loin le jeu des hypothèses. Nous nous contenterons de remarquer que cette société nomade d'origine arya évoque au moins partiellement la plus archaïque structure fonctionnelle du monde indo-européen, telle que Dumézil a tenté de la reconstituer. « Les Indo-Européens, écrit le savant comparatiste, du moins leurs prêtres, leurs intellectuels, étaient pénétrés d'une conception qui, assurément, se retrouve en bien d'autres points du monde, mais qui n'est pas non plus aussi universelle qu'on le dit parfois. Selon cette conception, la vie sous toutes ses formes, divine et humaine, sociale et cosmique, sans doute physique et psychique, était commandée par le jeu harmonieux et varié de trois fonctions fondamentales et de trois seulement, qu'on peut étiqueter sous les noms de Souveraineté, de Force et de Fécondité, la première assurant la direction aussi bien magique que juridique

des choses, la seconde pourvoyant à la défense et à l'attaque, la troisième susceptible de spécifications nombreuses qui concernent aussi bien la reproduction des êtres que leur santé ou leur guérison et leur nourriture, que leur enrichissement »[65]. Seul l'extrême conservatisme des Tsiganes — projetés depuis quelque six siècles dans la civilisation occidentale — nous engage, pour ne négliger aucune piste, à proposer timidement un rapprochement, qui, en tout état de cause, risque d'être fallacieux. Au moins pourrait-on suggérer l'hypothèse suivante : les éléments aristocratiques de la société *rom* (les Lowara et les Tshurara), associés respectivement à la souveraineté et à la guerre, conservent peut-être, pour notre plus grande surprise, un héritage culturel indien beaucoup plus ancien que celui des castes proprement dit, bien que la plupart des tribus *rom* aient été rattachées aux intouchables.

Les textes européens signalent la présence des Tsiganes dans les Balkans avant la chute de Constantinople. Leur irruption en Occident se situe probablement au moment où les Turcs exercèrent leur grande pression sur la ville prestigieuse. Il n'est pas interdit de supposer que la richesse de Byzance attira ces nomades quelque peu pilleurs en Occident. De nos jours encore, les *Rom* recherchent les villes prospères qui leur offrent un « terrain de chasse » idéal. Ces gueux fous d'orgueil seraient-ils réellement des aristocrates déchus, qui refusèrent — mais quand ? — d'être intégrés à une structure de castes dans laquelle leur excentricité les condamnait à occuper l'échelon inférieur ?

[65] Georges DUMÉZIL, *L'héritage indo-européen à Rome*, Paris, 1949, pp. 65-68.

Chapitre V Conclusions provisoires

La mendicité, la bonne aventure, les pseudo-mystères de la royauté, de la magie et de la religion, les mensonges délibérés comme les demi-vérités concédées sont autant de mesures de protection destinées à préserver l'intégrité d'une culture en état de siège qui se veut imperméable au monde extérieur. Le secret dont elle s'entoure, le système défensif et offensif qu'elle a élaboré dans les rapports avec les *Autres* sont indissolublement liés à son destin nomade, à sa nature aristocratique. Dès qu'elle se dépouille de ce fol orgueil vital et accepte le dialogue avec d'autres cultures, elle devient perméable à tous les assauts; la langue, les coutumes, ne tardent pas à se dissoudre, à se diversifier, à s'ouvrir aux parlers, aux religions, aux croyances locales des *gajé*. Son drame réside dans cette impasse. En effet, les *Rom* qui se sont sédentarisés à Istanbul, Skoplje, Banyaluka, Vranje, vivent tous dans une affreuse misère. Ils sont coupés des sources de la vie nomade et ils demeurent isolés dans des espèces de semi-ghettos. Car le racisme des *gajé* continue à s'exercer sur eux. Reniés par les *Rom* des grands voyages, abandonnés à eux-mêmes.

Chaque société se construit à partir d'un choix arbitraire de valeurs. Son ouverture sur les autres sociétés est toujours très relative. Il est bien hasardeux de décider du point critique où une société opprimée devient la proie d'un délire d'interprétation collectif. Toute culture est délirante à sa manière.

Depuis quelques années, des esprits généreux tentent de créer en France un mouvement de sympathie en faveur des Tsiganes. Ils protestent vigoureusement contre le racisme, les coups de botte administrés par la gendarmerie, les tracasseries de toutes espèces imposées aux derniers nomades d'Occident. Leur action est salutaire. Il est vain cependant de croire que la

bonne volonté et la générosité réussiront à éliminer de la culture nomade ce que réprouve, à tort ou à raison, la morale sédentaire. La société tsigane, plus que tout autre, est à prendre ou à laisser dans sa totalité, dans son intégrité, quels que soient les inconvénients mineurs qui en résultent pour nous. L'attitude missionnaire implique une vision inauthentique de la société tsigane. Il y a lieu, assurément, de discuter les formes particulières de protection légale que notre société devrait substituer aux insultes, à la haine, à la tyrannie administrative, aux ordres d'expulsion. Les considérations que développe Mlle Nieuvarts dans le bulletin *Etudes Tsiganes,* participe de cet esprit tolérant : « la loi (française) du 16 juillet 1912, qui n'a rien prévu pour le stationnement des nomades, écrit-elle, est vraiment une loi périmée, c'est une loi dont les auteurs, sans le savoir, ont fait du racisme » [66].

Mais on ne réveillera jamais ces merveilleux rêveurs éveillés qui *traversent* notre monde. Ils sont le dernier symbole d'une protestation absolue à nos divers modes d'enracinement. Ils vivent intensément une certaine forme de liberté dont nous sommes définitivement frustrés. Ils se meuvent souverainement. Ils déjouent toutes les embûches bureaucratiques modernes, refusant de donner prise à tout *enrôlement,* refusant même d'écrire et de lire leur propre langue. Victimes de choix de tous les oppresseurs racistes, ils refusent quant à eux d'exploiter leurs semblables, les autres *Rom.* Leur économie est fondée sur la consommation généreuse des richesses, l'exaltation de l'instant, non sur l'avenir, la thésaurisation, cette avarice suprême des sociétés riches, des sociétés « tirelire ». Ce peuple sans écriture ni livres affiche aux portes de nos villes, dans nos campagnes, un mode de vie authentiquement archaïque, sans compromis.

[66] Mlle NIEUVARTS, *Etudes Tsiganes,* 15 janvier 1956, p. 13.

DEUXIEME PARTIE LES TSIGANES ET LES AUTRES

JOURNAL D'UN VOYAGE

Mardi 25 juillet 1961, Bruxelles

Je vais chercher Jan à l'avion de New York. Je ne connais de lui qu'une photo parue dans le *Journal des Beaux-Arts* : un monsieur à lunettes, l'air très sérieux, derrière la trame d'une tapisserie : notre Tsigane est tapissier et peintre. Il y a onze ans qu'il n'est plus revenu en Europe. Dans la voiture, tout de suite, il parle de ses deux familles : l'une habite Anvers, l'autre quelque part dans le monde. Il ira d'abord à Anvers embrasser les auteurs de ses jours, dont il parle avec vénération. Puis nous partirons ensemble à la recherche des autres, les Lowara, les plus nobles des Tsiganes. Jan n'est pas un métis, un métèque. Il a le teint blanc-rose des Flamands, il a le physique, la démarche d'un intellectuel flamand : écrivain plutôt que peintre. Or, dépositaire d'une tradition orale fabuleuse, il écrit peu ; il conserve des mots mystérieux dans sa mémoire, dans cette part de sa mémoire qui ne communique pas avec l'autre. D'un côté il y a tous les mots tsiganes et dix ans de jeunesse aventureuse sur les routes d'Europe, dix ans de poux et de rêve éveillé ; de l'autre, tous les mots flamands, anglais, espagnols à la disposition d'un artiste new

yorkais réservé, affable. Ces deux mémoires sans mélange sont séparées par une barrière sans porte. Pour passer de l'une à l'autre, il n'y a qu'une seule technique : le saut. Ce qu'on appelle en biologie la mutation. Jan est une espèce de couple siamois dont la seconde tête serait invisible, une paire de jumeaux dogon réalisant l'harmonie cosmique des contraires : le sédentaire et le nomade, l'homme de Babylone et le barbare. Il reçoit les barbares de passage à New York, mais il n'a plus voyagé depuis onze ans. Aujourd'hui, il reprend la route. Pour pouvoir le suivre, nous nous ferons esclaves, car nous n'appartenons pas à l'espèce monstrueuse ou angélique des êtres doubles. Nous sommes des *gajé*, des hommes qui ne le sont pas puisqu'ils ne parlent pas la langue des Hommes, le romani. Tel sera notre *modus vivendi*. Henri, un raï, un riche *gajo*, rencontrant Jan à New York, l'a invité en Europe pour les vacances. Aucune amitié véritable n'est possible entre un *gajo*, fût-il *raï*, et l'Homme, le *Rom*, le Tsigane. Il sera clair pour tous que Jan nous monte un coup fourré. Lui recherche sa famille, se sert de nous pour retrouver les siens.

Il insiste à plusieurs reprises : les *Rom* vous accueilleront avec une extrême gentillesse, mais ils vous mépriseront toujours. Si je vous présente comme mes amis, ils tenteront de nous séparer ; si je vous présente comme mes *gajé*, ils s'amuseront du bon tour que je vous joue. Vous m'appartiendrez et ils ne pourront vous pressurer sans mon autorisation.

Il est clair que notre rôle de balourds est infiniment plus facile que celui que Jan va tenter de jouer. Sans cesse, à tous moments, il va devoir sauter le mur, s'érafler les genoux, penser avec ses deux têtes, écouter deux cœurs battre en lui. Car il n'a pas plus envie de nous tromper que de les tromper. Il aime son peuple, sa noblesse, la rigueur de ses mœurs. Ce

peuple n'a pu survivre à cinq ou six siècles de coexistence tendue qu'en niant farouchement notre condition d'hommes à nous, *gajé*. Leur existence collective était au prix de cette agressivité permanente. Aristocratie suprême de seigneurs déguisés en mendiants, voleurs, chaudronniers. Nous serons donc jusqu'au bout, hélas, de ridicules *gajé*. Nous nous efforcerons d'être des *gajé* d'une nouvelle espèce, des objets souriants, mous, informes et incolores, offrant le moins de prise possible. Renversement radical des perspectives hautaines de l'ethnographie coloniale : l'ethnographe devient un objet dans la main du Seigneur ethnographié. Seigneur Jan, dit Poutsi le Hongrois, nous protège de toute sa hauteur de *Rom* authentique. Au moins la moitié du Seigneur... Plaise au diable qu'il ne perde pas sur la route du Sud-Est la mémoire des mots français, flamands, anglais qui nous relient à lui !

L'après-midi même, Jan brûle d'un grand feu tsigane. Nous allons à la Sûreté nous renseigner. Jan consulte les fiches anthropométriques des « nomades » et reconnaît quelques visages, mais combien vieillis ! Onze ans déjà. Il est visiblement ému à l'idée de rencontrer brusquement au coin de la rue son père ou sa mère, dont il a perdu toute trace, ou sa sœur Eugénie Vandermeulen. La Sûreté ne connaît qu'une centaine de Tsiganes. La gendarmerie signale quelques campements autour de Bruxelles. Nous voici sur le terrain de l'ancienne Expo. Nous tournons en rond pendant deux heures, interrogeant les *gajé*. Les *Rom* sont tous partis il y a quelques jours. Jan est très déçu. Je le dépose à la gare et il disparaît à Anvers, chez son père et sa mère *gajé*. Je commence à croire que nous cherchons une aiguille dans une botte de foin. Je téléphone à la Sûreté, dans l'espoir d'obtenir des renseignements plus frais. Mais les *gajé* gendarmes ont trop de boulot en cette saison : le soleil d'été rend-il le Belge criminel ?

Vendredi 28 juillet, Bruxelles

Porte de Ninove, tout au bout de la grande Foire de Bruxelles, quelques femmes et des enfants. Jan a une seconde d'hésitation : un vrai *Rom* n'aborde pas les femmes des *Rom*. Après tout il ne s'agit que d'un renseignement. Il parle. Et, ma parole, il se fait comprendre. Il parle avec aisance et les femmes répondent courtoisement, sans témoigner la moindre surprise pour son air *gajo*, sa peau blanc-rose. Il suffit de parler romani pour être romani, pour dire la vérité. Il suffit de ne pas parler romani pour être une andouille. Un proverbe dit (dixit Jan) : *feri romano o tshatshimo* (il n'y a qu'en romani qu'on dit la vérité).

Les femmes nous ont indiqué l'endroit où se tiennent les Hommes. Un grand terrain vague. Des caravanes, des camionnettes. Près d'une camionnette, trois hommes. Jan parle et le miracle se produit pour la seconde fois avec la même simplicité. On chasse les enfants. Nous allons prendre le premier apéro tsigane au « Cheval Blanc ». Les *Rom* essaient de situer Jan dans la grande famille romani : les noms magiques, les noms des *Rom* qu'ils connaissent, qu'ils ont connus jaillissent, éclosent en sourires. Jan est un Lowari comme Bashno, qui revient du Caire, après avoir été au Brésil et au Mexique. Jan, lui, revient simplement de New York. Il n'est donc pas plus étonnant de le rencontrer ici, porte de Ninove, qu'à Madrid ou Athènes. Henri nous rejoint et Jan explique que le « raï » l'a invité « pour les vacances » : ceci est dit en français, langue du mensonge. Les deux autres se marrent. Nous nous quittons pour le déjeuner et Jan explique : il n'y a pas de Tsiganes « français », « espagnols » ou « hongrois », il n'y a que trois « rassa », par ordre de prestige : les Lowara, les Tshurara, les Kalderash ou Matshvaya. L'ensemble consti-

tue le monde des *Rom*. Les Lowara sont détenteurs d'un pouvoir diffus, lié à la connaissance exacte des lois. Les Tshurara sont guerriers (*tshuri* : le couteau). Les Kalderash sont artisans (chaudronniers), les Matshvaya marchands. Enfin, au bas de l'échelle sociale, les Sinthi ou Manush, prostituent l'art de la musique pour les *gajé*. Les hommes des deux premières « rassa » sont avant tout maquignons.

Bashno a dit : « Les hommes se rencontrent, les montagnes jamais. » Il y a beaucoup de dignité dans son visage de pur Lowari. Sa fille Valentina était d'une très grande beauté. Jan et lui ont évoqué ensemble le mariage célèbre qui l'unit en 1938 à Paris à un riche tsigane venu de Johannesbourg. Valentina a été achetée pour une somme fabuleuse en ce temps-là : quatre-vingt mille FF. Ils sont partis au Texas et Bashno demande à Jan s'il n'a pas revu sa fille en Amérique. Comme si tout cela devait arriver. Et cela arrivera.

L'après-midi, aux Marolles. Le café « Le Bossu », un repaire de truands, des gueules de Jérôme Bosch. La vieille Fanny à la face de crapaud, qui se tient au comptoir, reconnaît bientôt dans ce monsieur distingué Poutsi le Hongrois, l'homme qui entraîna les Tsiganes à travailler pour la Résistance pendant la guerre et fut arrêté six mois par les Allemands. « J'ai rêvé de toi il y a quelque temps, Poutsi, mais je ne savais pas que tu reviendrais. » A deux, nous ressemblions à des flics en entrant et Fanny se méfie encore de moi ; elle m'explique qu'il n'y a que de braves gens ici, des pauvres qu'elle aime, qui viennent se reposer... elle ne quittera jamais « Le Bossu », où elle mourra. C'est une *gajo*, amie de la pègre. Son neveu a violé une jeune fille manush, qui fut amoureuse de Poutsi : Vitevaya. Enceinte elle a épousé le *gajo*, mais il est mort à présent. « Elle est toujours calme comme tu l'as

connue, Poutsi, toujours seule. Elle habite ici tout près dans cette rue (elle sort et nous montre la maison). Comme elle va être surprise de te revoir ! » Nous montons la rue. Poutsi siffle et un jeune homme à la tignasse noire hirsute apparaît à la fenêtre, une guitare en mains. Poutsi parle cette fois en dialecte manush, truffé de mots allemands. Ce jeune homme, Poutsi l'a connu bébé, c'est le frère cadet de Vitevaya. Vitevaya s'est absentée pour un moment. Nous montons et nous attendons dans une cuisine très propre. Cela pourrait être une cuisine d'ouvriers belges. Il y a là un autre jeune Manush silencieux. La seule présence tsigane : au mur, une photo extraite d'un magazine : Django Reinhardt.

Vitevaya entre, chargée de provisions. Une petite femme noire qui n'a que trente-six ans et en paraît quarante-cinq. Elle est proprement habillée comme toutes les femmes belges. (Poutsi me l'avait dit : les Manush ne sont plus des *Rom* !). Elle ne reconnaît pas Poutsi et nous tend la main de son air le plus innocent ; elle aussi nous prend pour des flics. Poutsi parle en manush. Le visage de Vitevaya se contracte quelques secondes, mais elle ne s'exclame pas. Elle me dit à moi, en français : « Pour une surprise, c'est une surprise. » Puis, comme Bashno ce matin : « Les hommes se rencontrent, les montagnes jamais. » Elle prépare le café, nous en offre, et se met à frire des œufs sur le plat pour le frérot. Elle égrène les souvenirs de la guerre avec Poutsi, en manush. Elle mime les scènes qu'elle évoque, avec vivacité, sans qu'un trait de son visage ne bouge. Elle s'effondre brusquement, quand le frérot met sur le pick-up un disque gitan. Elle s'est assise et profère une espèce de grognement en se repliant sur elle-même, le visage caché dans les mains. Cela dure quatre ou cinq secondes, personne ne la regarde. Pas une larme dans son visage. Elle tire de l'armoire une boîte à biscuits et montre les photos : des Manush

que Poutsi a connus pendant la guerre. Elle répète de temps en temps « Zeit ist vorbei ». Le frérot gratte sa guitare, accompagnant le disque. Le fils de Vitevaya entre, un « zinneke » de Bruxelles, tout ce qu'il y a de plus *gajo*. Il ne comprend plus le manush. Il ne nous prête aucune attention, il paraît indifférent, hors-jeu. Il dévore les œufs sur le plat en silence. C'est le bâtard, le fils de Vitevaya et du neveu de Fanny, celle « du Bossu ». Jan me dit en sortant : les Manush sont toujours tristes.

Lundi 31 juillet, Paris

Au café-restaurant « Le Cormoran », avenue Kléber. Seize heures. Henri a fixé rendez-vous pour nous avec une vieille Tsigane qui fait le quartier. Elle se déclare kalderash, comme la majorité des Tsiganes de Paris. Elle apprend à Jan que la plupart des Lowara vivent aujourd'hui en Allemagne. Elle est venue de Russie, avant-guerre. Elle est apparentée au chef de Paris, Kakosawka, qui vit à Montreuil-sous-Bois ; il a succédé à Nicolas de Vaugirard, l'ancien « roi » de Paris, décédé récemment. Elle est apparentée aussi à Matéo Maximoff, le romancier. Jan s'indigne légèrement devant elle qu'un Rom puisse écrire des livres sur les *Rom* à l'usage des *gajé*. Elle le rassure : il ne dit pas tout. Elle partira bientôt aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Jan s'étonne de nouveau : il n'a jamais connu ça. La vieille explique : les *gajé* aiment nous voir là, barbotant dans l'eau. Jan a le plus grand mépris pour cette comédie que les *gajé* prennent pour le plus mystérieux des rites tsiganes. La vieille est attablée avec nous devant une tasse de café. Elle propose de me dire la bonne aventure. Je refuse poliment et elle n'insiste pas. Elle plisse fort les yeux en écoutant Jan parler de l'Amérique, mais elle ne témoigne aucune

surprise ; tout cela est dans l'ordre des *Rom*. Il y a même dans ce visage à la peau blanche, de type occidental, une certaine douceur. Elle insiste pour que Jan vienne saluer le chef de Paris demain. Jan n'est pas très empressé. Ce « chef » de Paris n'est qu'un Kalderash et lui est un Lowari. Il explique : le « chef » d'une région, d'une ville, n'a rien d'un roi, mais il exerce, au nom de son groupe, les droits du premier occupant : on ne peut travailler dans sa région sans son accord ; il perçoit une part des gains. La horde ou *kompania* groupe plusieurs familles voyageant ensemble dans un but économique. Elle peut comprendre des gens appartenant à des *rassa* ou classes différentes, acceptant l'autorité d'un chef (*kapo* ou *rombaro*) qui ne doit son pouvoir qu'à sa seule compétence. Cette autorité n'est ni sacrée, ni héréditaire. Elle est fondée sur le prestige personnel. Je songe à la description du pouvoir dans les tribus de chasseurs nomades du Matto-Grosso (Lévi-Strauss). Ce sont les sédentaires, selon toute vraisemblance qui ont inventé les grandes généalogies, racines de la richesse, du prestige, du sacré. La *kompania* tsigane, la horde de voyage (pour Jan sont seuls vrais tsiganes les gens du voyage), comprend de trois à trente-cinq voitures. La voiture est parfois vendue et remplacée par une tente. Les Tsiganes ne s'attachent à rien, s'adaptent au terrain, mais ne cèdent jamais à la pression des morales extérieures. Plus que toute autre, cette culture est un grand rêve éveillé. La famille étendue elle-même se disloque au gré du voyage, ses membres se retrouvent, se quittent de nouveau. Plusieurs familles conjugales non apparentées peuvent vivre momentanément ensemble. La *kompania* est une association temporaire de *Rom* qui partagent pertes et profits. Une part plus ou moins importante de l'argent gagné doit être dépensée avec les autres. Après un gros gain par exemple, il est bienséant d'offrir au groupe tout entier un cochon pour

resserrer l'amitié. On soulignera la portée du geste devant les nouveaux arrivants, qui ne sont pas encore tout à fait intégrés à la *kompania*. Le donateur dira : « Afin que tu ne sois pas rongé par la jalousie. » Philosophie très archaïque du don, dont on trouve des échos partout où l'Histoire n'a pas prise sur le souci des hommes. *Rom Rom si* (un homme est un homme).

Le prestige du *Rom* est fondé sur la générosité, comme celle des grands chefs africains. Sur ce point au moins, les paysans africains et nos cousins indo-européens en guenilles s'accordent. Quand deux *Rom* importants se rencontrent, on échange nourriture, boissons, chants, danses et formules de politesse. Je cherche à savoir s'il y a dans ces démonstrations d'amitié quelque ambivalence secrète, si l'on cherche à impressionner l'Autre, à l'écraser par cette démonstration même, comme dans le *potlatch* indien. Jan le nie. Lorsque l'étalage des richesses s'accompagne de défi (*trutso*) les liens d'amitié sont en danger. Une telle chose s'est passée à Paris même du temps de la royauté de « Nicolas de Vaugirard ». Nicolas de Vaugirard et le chef d'une autre kompania se défiaient. Chacun prétendait qu'il pouvait rassembler dans sa horde deux cent mille fr. Ainsi firent-ils. On amena les liasses de billets devant un témoin neutre qui se mit à compter. Or l'adversaire de Nicolas de Vaugirard avait glissé dans son tas un deux cent et unième billet. Il y eut une grande bagarre entre les deux hordes. Le frère de Nicolas tua un membre de la bande adverse. La police s'en mêla. C'est à la faveur de cette bataille rangée, très rare chez les Tsiganes, que fut arrêté un certain Matéo Maximoff, que le hasard nous fera rencontrer le lendemain à Montreuil. Normalement donc, la grande fête d'accueil (*patshiv*), ne comporte aucune forfanterie. L'étymologie du mot est claire : *patsha* signifie à la fois paix, apaisement, respect,

cadeau. Il est malséant d'afficher toutes ses richesses au cours d'un *patshiv*.

Jan poursuit son cours élémentaire d'ethnographie tsigane dans le jardin de l'hôtel.

Au cours du voyage, les hommes et les femmes marchent. Les chevaux tirent la roulotte où se tiennent les enfants en bas âge, leurs mères, les vieillards, les malades. En voyage, on ne mange que le soir, très copieusement. Jan a beaucoup souffert au début de ces longues marches, l'estomac creusé. Il regrettait alors la douceur du foyer bourgeois. Le passage des frontières s'effectue parfois avec la complicité de la police, trop heureuse d'expédier dans le pays voisin les Tsiganes. Il arrive aussi que les voyageurs détiennent plusieurs passeports. Les Tsiganes ne connaissent que deux saisons : le long campement d'hiver (deux, trois mois), où l'on souffre du froid et de la stagnation, la roulotte embourbée dans un endroit dit « de paix » parce que les *gajé* ont accepté le voisinage inquiétant de la *kompania ;* et le temps du voyage, qui commence au printemps par le grand nettoyage des roulottes. On brûle les haillons qui colmataient les fenêtres, on dégage joyeusement les roues. Lorsqu'un *Rom* téléphone au loin pour reprendre contact avec une bande amie, il dépose l'appareil et se met à hurler en ponctuant son discours de grands gestes. Il crie d'autant plus fort que le correspondant est loin. Jan téléphonait pour son père illettré. Ce père, Pulika, il en parle avec vénération. A Paris, il se faisait lire l'article de fond du quotidien dans un bistrot où on l'appelait Monsieur le Consul. Verrons-nous Pulika ? Où est-il ? Jan n'en sait rien. Il le cherche.

Chez les Lowara, le commerce de chevaux est la grande affaire des hommes. Ce sont surtout les Tshurara qui volent. Tous les Tsiganes, en revanchent, maquillent les chevaux. Jan

vendait des chevaux. Il était habile à les faire courir au marché pour éblouir les paysans, il excellait à rendre fringantes les vieilles rossinantes. Mais à Bruxelles, le marché aux chevaux de la Place de la Duchesse a disparu. Un café était le quartier-général des Tsiganes. On y buvait à crédit. Le cafetier était l'homme de confiance des *Rom*. Jan y est venu souvent avec son père. Nous nous y sommes rendus, Jan et moi, il y a quelques jours. Mais les Tsiganes ne viennent plus ; le fils du patron, qui n'a pas reconnu Jan, est sans nouvelles depuis longtemps de Pulika et de la grosse Eugénie Vandermeulen, la sœur de Jan. « Une femme extraordinaire », dit Jan laconiquement. Il est triste en sortant du café.

Je songe que le cheval fut l'animal noble des Indo-Européens, que les trois classes associées respectivement à la connaissance des lois, à la fonction guerrière et à la fonction artisanale et productive caractérisent la société indo-européenne protohistorique (travaux de Georges Dumézil). Mais Jan me dit : « too obvious to be true ».

Quelques précautions à prendre : ne jamais avouer que l'on mange de la viande de cheval, ni des cuisses de grenouille, ni des champignons. L'une des raisons pour lesquelles les *Rom* méprisent les *gajé* : ceux-ci se lavent dans un bain (c'est-à-dire barbotent dans leur crasse), se mouchent dans un mouchoir (conservent la morve dans une espèce de petit linge). Ne jamais donner prise : ne pas donner d'aumône, ne pas se laisser prendre au mirage de la bonne aventure. Se méfier du jeu de la coquetterie où les femmes excellent. Un *Rom* authentique ne s'intéresse qu'à sa propre femme. Il sait qu'il ne peut coucher avec la femme ou la fille des autres *Rom*. Regarder une femme avec convoitise sans la posséder, c'est une frustration intolérable, indigne d'un *Rom*. L'ethnographe belge Olbrechts jouis-

sait d'une certaine considération chez les Tsiganes lorsqu'il venait bavarder avec Jan, parce qu'il ne regardait pas les femmes, ne s'exposait pas à ce jeu de dupe. Les femmes tsiganes peuvent pousser le jeu de la séduction jusqu'à montrer le sein, inviter le *gajo* à le palper. Jamais elles n'accorderont leurs faveurs au *gajo* stupide qui paie. Dans le jeu de l'amour, c'est toujours le *gajo* qui est trompé.

Parmi les actes les plus honteux : la miction. L'interdiction de pisser en public — surtout devant les femmes — figure parmi les dix commandements du parfait tsiganologue. Enlever les poux est en revanche une grande marque d'amitié. Jan se moque du prétendu pacte du sang qui unirait quelques *gajé* aux *Rom*. Nous abordons la famille, les termes de parenté, le mariage. Le prestige de l'homme dépend de sa fécondité. On n'est véritablement *Rom* que lorsqu'on est marié (le mariage a lieu très tôt, vers douze, treize ans pour les garçons). Le terme *Rom* désigne l'Homme véritable, c'est-à-dire le mari. Jan a refusé les deux jeunes filles que son père Pulika lui destina successivement. Il savait qu'il aurait été complètement happé par la vie tsigane s'il avait accepté. L'une de ces jeunes filles a épousé l'un de ses amis. Avant le mariage elle fut obligée de passer une nuit avec Jan, premier époux désigné. S'il l'avait possédée cette nuit-là, elle serait devenue sa femme. En s'y refusant, il marquait solennellement son désir de la laisser à l'autre. Chez les Lowara, les femmes sont très pudiques. « Va baiser ta femme » est une injure grave, alors que « va baiser ta mère » est une moquerie acceptable. Malinowski a noté une gradation semblable de l'injure obscène chez les Mélanésiens des îles Trobriand. Tabous de la femme lowara : il lui est interdit d'effleurer de la jupe un *Rom* (elle ramperait au besoin sous la table plutôt que de courir ce risque en passant devant un homme), de s'approcher du cheval, animal de *Rom*. Le sym-

bolisme sexuel de certains objets est très vivement ressenti par les Tsiganes. On ne parlera d'une saucisse de Francfort qu'en s'excusant. Mais on s'excusera aussi d'utiliser dans la conversation les mots prêtre (catholique), hôpital, etc., car la mort est un monde d'interdits au même titre que la sexualité. Le mot cimetière cependant n'appelle pas cette restriction verbale. Sans doute parce que l'interdit ne porte que sur des concepts qui évoquent un danger de mort qu'il importe d'exorciser. Si un *Rom* mentionne dans son discours un prêtre, il ajoutera aussitôt : « qu'il parte avec la nuit » ou « qu'il n'apparaisse pas dans nos rêves ». Plus rarement l'on dira : « qu'il disparaisse avec les menstrues ».

Religion : peuple voltairien, les Tsiganes semblent professer que la superstition est l'opium des *gajé*, la meilleure prise qu'ils possèdent sur eux. Dieu existe (*Del* ou *Deva*). Mais il est traité bien cavalièrement si l'on en juge par cette expression fort anodine (l'équivalent de notre « tiens, tiens ») : « Je baise ton Dieu par la bouche ». Ceci peut être dit sans dommage même en présence des femmes de la famille pour manifester une certaine indignation enjouée.

Dieu apparaît encore (discrètement) dans la formule de souhait « Que Dieu le donne » (Good luck). Les Tsiganes vénèrent la mémoire des ancêtres, mais ils accordent de la valeur à la pompe des offices chrétiens (catholiques ou orthodoxes), une certaine efficacité magique aussi, peut-être : Jan a accompagné un oncle mourant de Liège à Lourdes. Les rites catholiques rehaussent l'enterrement, lui donnent du lustre et du faste. Il y a chez les Tsiganes un goût très vif du drame, du cérémonial. Les fêtes de deuil s'accompagnent de libations prolongées (trois jours). Signes d'affliction : on ne se lave pas, on ne se rase pas. Les morts (*mulo*), les proches parents

défunts, accordent leur protection aux vivants qui les invoquent. On leur adresse des suppliques dans la détresse. On les salue aussi lors des fêtes en répandant au sol quelques gouttes de boisson. Lorsqu'on passe devant la tombe d'un ancêtre, au cours d'un voyage, on l'honorera de la même façon. L'Homme, le *Rom*, n'accède à la virilité pleine, à l'épanouissement de l'être, qu'au moment où il est complété par une femme. Cette idée de plénitude ontologique est exprimée par le concept *bah* (la chance). Lorsque deux *Rom* trinquent, ils disent : *bah sostimo* (plénitude morale et santé).

Beng, c'est quelque chose comme le diable ; plutôt le concept général que recouvre le mot « maléfique » (idée voisine de la sorcellerie bantoue). La grenouille et le champignon appartiennent à la sphère de la sorcellerie. Le sorcier est le *thokhano*. Le magicien aux pouvoirs merveilleux, évoqué dans les récits fantastiques, est le *drabarno*. Plus fréquemment il s'agit d'une femme (*drabarni*). Le mot *drab* désigne l'herbe (Le magicien serait-il associé à la pharmacopée ?). Dans l'esprit des autres *rassa*, les Lowara détiendraient des pouvoirs magiques (ce qui ne cesse de rapprocher la première classe sociale des Brahmanes, régulateurs des lois du monde et de la société). Mais, affirme Jan le Lowari, les Lowara se moquent de cette croyance, moins politiques que les Brahmanes. Le magicien ne survit plus que dans les contes merveilleux énonçant les formules qui rendent invisibles. La littérature lowara comporte trois genres : les *swato* racontent des expériences vécues, en partie irréelles (embryon d'histoire faite d'histoires ?) ; les *hiro* véhiculent les nouvelles et les bobards colportés (gossip); les *paramitsha* semblent constituer l'élément typiquement littéraire de cet art de la parole : contes de fées répétés dans la même forme fixe, ils véhiculent la manie poétique. Jan estime que la plupart des travaux consacrés aux Tsiganes décrivent

les sédentaires, non les vrais *Rom*. A plusieurs reprises, il insiste sur ce point ; la revue éditée par la *Gypsy Lore Society* serait basée sur cette confusion. Jan y a publié quelques articles, mais l'écriture ne le tente pas. Plus Lowari que les Lowara, il prend ses distances avec tous les Manush, demi-Tsiganes et faux Tsiganes du monde. En avouant cela, à plusieurs reprises, il a peur de paraître vaniteux ou ridicule. Il m'a recommandé de ne rien lire et je n'ai rien lu, sauf le petit livre de Bloch qu'il estime. Je lirai plus tard, si tout cela n'est pas un rêve, si je ne me lasse pas de mon état de *gajo*.

Mercredi 2 août, Paris

Jacques Delcorde m'apprend qu'il a vu des Tsiganes dimanche passé à la Porte de Clignancourt. Nous y allons, Jan et moi. Jan ne reconnaît plus les lieux où il a vécu avant guerre. La zone a été rasée ; les *gajé* y ont fait pousser des immeubles. Dans un bistrot, un chauffeur nous dit qu'il a vu un rassemblement tsigane Porte de la Chapelle, il y a une heure. Nous errons Porte de la Chapelle. Ils étaient là, en effet ; mais ils viennent de partir. Nous tombons sur un camp quelques kilomètres plus loin. Jan est ému de nouveau. Il esquisse à chaque nouvelle rencontre un curieux mouvement de recul, à peine perceptible. C'est un camp bigarré ; les hommes que Jan interroge sont des Manush ; mais un peu plus loin, il y a des *Rom*. Une femme s'approche pour dire la bonne aventure. Jan lui parle en romani et, sans s'arrêter, se dirige tout droit vers un homme assis sous un arbre, à côté d'une roulotte. Il est attablé devant une bouteille de vin presque vide. Les boutons de son gilet sont des pièces d'or. Chevelure noire abondante, moustaches tombantes, un air de bandit d'opéra. Jan le salue. Le même rituel se déroule : l'Amérique, la famille,

etc. Notre homme est un Tshurari. Des jeunes gens s'approchent. La femme écoute ; elle s'excuse de nous avoir importunés. Des gosses étonnants, à demi-nus, très basanés s'amusent à faire rouler de vieux pneus. Notre « bandit » offre un verre de vin à Jan, puis à moi. Il ne m'accorde aucun intérêt. Il y a là aussi une roulotte de Yenish [1], des enfants yenish qui jouent avec les enfants tsiganes. Les Yenish ne s'intéressent pas à nous. Le Tshurari nous emmène au bistrot, au bout du terrain. Un jeune homme nous accompagne. Ils reviennent de Nice. Ils font « la Chine » [2].

Après le déjeuner, au « Cormoran », avenue Kléber, une femme kalderash circule de table en table, sans agressivité. Elle est en deuil : jupe bleu foncé, blouse noire. Jan bavarde avec elle ; nous irons cet après-midi à Montreuil, où sa compagne, que nous avons vue lundi, nous a fixé rendez-vous. Les hommes se rassemblent vers treize heures devant la Mairie. Nous sommes en retard, il n'y a personne. Par le plus grand des hasards, nous rencontrons la femme en deuil. Elle nous emmène chez elle. Henri cette fois nous accompagne. Une cour intérieure derrière un petit mur où pend, à l'extérieur, un tapis rouge. Le choc exotique. Un petit morceau d'Orient. Une grande pièce nue. Un grand samovar sur une table. Une jeune femme très belle nous accueille. Surprise : sur trois matelas empilés, notre première diseuse de bonne aventure du « Cormoran », nous salue : elle est alitée, elle a la fièvre. On nous accueille très courtoisement, la jeune femme nous offre le thé fort gentiment puis s'assied à même le sol. Des hommes entrent, parlent avec Jan. Le thé se boit dans des soucoupes (je prends la mienne

[1] Nomades non Tsiganes.

[2] Terme d'argot désignant le commerce ambulant plus ou moins honnête.

pour un cendrier et j'y fous stupidement mon mégot ; charmante, la jeune femme très belle lave la soucoupe et me la rend en souriant). Nous allons de surprise en surprise : voici qu'entre Matéo Maximoff lui-même, l'intellectuel tsigane, en camisole. Sa grosse figure chafouine se cache derrière de lourdes lunettes. Il va chercher ses livres et un album de photos édité en Allemagne. Henri s'extasie sur les images que Jan lui arrache d'un geste noble (priorité au *Rom* chez les *Rom*, expliquera-t-il après à Henri un peu interloqué). Matéo nous vend l'album et nous invite à voir chez lui les tableaux de Mme Maximoff. Chez lui, c'est l'une des baraques misérables qui s'alignent à l'autre bout de la cour. Un taudis, une petite fille malade sur un grabat. Mme Maximoff est une *gajo* française déguisée en tsigane ; son art tsigane est un décalque pur et simple de peintures thibétaines. Dans une autre vie, Mme Maximoff, qui doit être un peu dingue, a vécu au Thibet. Médiocrité navrante, pauvreté désespérante. Nos intellectuels ne sont pas loin sans doute d'être les esclaves des autres. Les droits d'auteurs reviennent probablement au groupe. Ou bien le trésor de Matéo est caché. Je paie l'album (comme par hasard Matéo n'a pas la monnaie) et l'agression commence. Une vieille femme entre et attire Henri au-dehors d'un air mystérieux. Henri tombe dans le traquenard. La vieille l'emmène dans une espèce de temple vide où il n'y a qu'une chaise. Jan et moi l'attendons au-dehors. Il y a beaucoup de monde dans la cour, le courant de sympathie s'est renversé ; une autre femme me harponne lorsque je tente de ramener Henri, prétextant que nous sommes attendus à Paris. La vieille exploite merveilleusement la situation tendue ; elle dit à Henri qu'il doit se méfier de nous, que nous le tromperons, que notre amitié n'est qu'une comédie. Henri réapparaît enfin, légèrement impressionné. Quelle habileté dans tout cela ! Nous sortons

précipitamment. Jan explique. Au cours de la conversation en romani, le mari de la vieille lui a dit : « Apprends-moi quelque chose sur le compte du raï, afin que ma femme puisse lui dire la bonne aventure. » Jan a répondu : « Je ne le connais pas encore, c'est un riche fabriquant. » Matéo, quant à lui, nous a pris pour des journalistes.

Dimanche 6 août

Nous partons enfin de Bruxelles dans la superbe Break Citroën neuve de Tadié-Cinéma. Nous sommes épuisés par les préparatifs. Des Lowara sont signalés en Allemagne, mais nous n'en trouvons ni à Cologne, ni à Munich.

Mercredi 9 août, Munich

Le cinéaste Sielmann nous envoie dans la banlieue Nord, vers l'aérodrome. Schleissheimer Strasse, nous entrons dans un commissariat de police. Un flic balafré et aimable nous indique deux endroits. Les Tsiganes devront s'en aller bientôt. Mais les flics allemands ne sont pas meilleurs tsiganologues que les gens de la Sûreté belge. Les « Zigeuner » qui vivent dans les grands terrains qui bordent le Triebstrasse ne sont en fait que quelques pauvres familles de Yenish ; le grand camp de Gross-Lappen, à cinq cents mètres du déversoir d'immondices, en contre-bas de l'autoroute, abrite aussi une population de faux Tsiganes. Un camp très propre, les roulottes et caravanes soigneusement alignées sur plusieurs rangées, comme un grand village nègre. Jan interpelle en romani un gros homme assis qui baragouine un mauvais manush. Une jeune fille qui parle le français avec l'accent belge nous emmène chez son père : un

Manush aussi. Nous parvenons à obtenir en termes vagues l'adresse de deux familles manush qui vivent à Munich même, près de la Ostbahnof. Nous traversons de nouveau toute la ville. Ce périple nous paraît fantastique. Henri navigue, carte en main, à travers une mer d'automobiles. Toute l'Allemagne est encombrée par le charroi. Après une heure, nous trouvons enfin la Breisacher Strasse. Une véritable opération détective. Le mot Zigeuner éveille le mépris chez les petits-fils du Chancelier Adenauer ; le miracle allemand n'a pas changé les âmes. Un immeuble avec une cour intérieure. Un vieil homme incompréhensible nous fait des confidences sous le portail : il y a ici une femme qui a épousé un Tsigane louche ; la nuit, très tard, des Tsiganes viennent. Tout cela paraît terrifier notre informateur. Peut-être en a-t-il brûlé quelques-uns, ou voulu en brûler, que sais-je ? Il est impossible de savoir au juste pourquoi tous ceux que nous avons interrogés auparavant, dans l'immeuble, se sont défilés. Nous sonnons à la porte d'un rez-de-chaussée très obscur. Plutôt l'entrée d'une cave. Une femme enceinte, à la voix très douce, nous parle. Elle est allemande. Sa sœur a épousé un Tsigane, mais ils ne vivent pas ici. Elle désapprouve ce mariage. Elle ne sait pas où ils sont, mais elle nous donne quelques adresses où nous pourrions en rencontrer, un bar-dancing notamment, tout près d'ici, Rosenheimer Strasse. Henri s'amuse comme le commissaire Maigret. Le dancing est fermé le mercredi. Une grande lassitude à présent.

Jeudi 10 août - Vendredi 11 août

Nous quittons Munich. Henri propose une journée de repos. J'ai hâte de quitter ce pays sinistre. Nous passons devant le bar-dancing : le propriétaire explique avec hauteur que les Tsiganes ne viennent plus chez lui, qu'ils se sont disputés avec

les Allemands. Monique, Siska et moi campons au bord d'un lac. Le *Rom* et son *raï* vont loger au village envahi par les touristes. Ils viennent nous chercher le lendemain matin. Par le plus grand des hasards, Jan aperçoit un Tsigane au volant d'une voiture remorquant une caravane. Effusions, tandis que nous plions la tente. C'est un Manush encore : ils sont nombreux ici, ils jouent le soir pour les *gajé*, au village. Il nous apprend aussi qu'il y avait beaucoup de Lowara à Cologne. Nous filons vers l'Autriche, par une route encombrée de voitures *gajé*. Salzbourg. St-Michaël, un village paisible, une auberge pour la nuit. Style autrichien archaïque. Télévision : les *gajé* autrichiens du terroir regardent la bouche grande ouverte se trémousser deux crétins internationaux (*mass media*). Aux deux crétins succède un professeur noble à cheveux gris, qui manipule une boule, un cube et un cercle ; nous le prenons d'abord pour un prestidigitateur. Il parle dans le vide, tous les *gajé* abandonnent le Herr Professor à son jeu stupide. Jan se met à parler, nous buvons du slibovič. Pendant la guerre, faux agent recruteur de l'organisation Todt, il circulait en train militaire à travers l'Europe. Passeur d'hommes vers l'Espagne. Assurait la liaison entre les Alliés et les Tsiganes-dynamiteurs. Interné six semaines à Miranda. De la nostalgie pour cette époque frénétique, apothéose de sa grande aventure de jeunesse. Ecœuré par les tripotages, les agents doubles que l'on ménage. Je pousse Jan dans ses retranchements : qu'est-ce que cette liberté tsigane, cet enchaînement à une culture rigide ? Il me parle des enfants, de l'éducation de la fierté et du courage. Un père joue avec son fils et dit : insulte cet oncle, ce cousin. Il le fait. L'oncle, le cousin fait semblant de se fâcher. Le gosse répète l'insulte, bravant la menace des coups. Se durcir, ignorer la peur. Education de l'orgueil. Nous en discutions hier avec Henri. N'est-ce pas un film sur l'orgueil

qu'il faudrait faire ? A noter aussi : le mépris (salutaire) de notre paperasserie administrative, l'égalité rigoureuse préservée : un *Rom* est un *Rom*. La finesse de l'observation psychologique qui assouplit la règle rigide. Ainsi en va-t-il du mariage par « achat ». Lorsque le père de Jan, un beau jour, a revêtu son meilleur costume pour rendre visite au propriétaire de la roulotte voisine, père d'une jeune fille en âge de se marier, personne au camp ne connaissait le sens de sa démarche. On feignait d'ignorer que la discussion solennelle qui allait s'engager concernait Jan. Mais lui, le père, savait que Jan et la petite fille auraient pu faire un couple excellent ; il les avait observés lors des rencontres occasionnelles. Aucun flirt cependant n'aurait été toléré. Pulika, donc, frappe de sa canne contre le carreau de la roulotte et le cérémonial oratoire commence. Le sujet est abordé indirectement, avec beaucoup de réticence. L'Autre dit qu'il a froid, que ce n'est pas encore le printemps. Pulika répond que le jeune chêne (Jan) deviendra fort, etc. Joute malicieuse qui se terminera par l'acceptation d'un verre de vin au fond duquel celui qui demande a déposé l'or du mariage. Les parents décident. Mais leur choix n'est jamais arbitraire ; la richesse étant indifférente, propriété collective, les considérations économiques n'entrent guère en ligne de compte, mais seule une subtile appréciation psychologique. L'amour n'est pas un coup de foudre, c'est un fruit qui mûrit lentement. Comment peut-on aimer celle que l'on ne connaît pas encore ? La petite fille a grandi dans le culte de son *Rom* inconnu, le seul homme qu'elle connaîtra. Ce qui est remarquable, c'est que cette confiance absolue dans la sagesse du père n'est pas incompatible avec l'apprentissage précoce (voir plus haut) de l'autonomie de l'enfant. Tous ces enfants ont des gestes fiers.

YOUGOSLAVIE

Samedi 12 août, Zagreb

Nous entrons en Yougoslavie après trois heures d'attente imbécile à la frontière : un seul employé débordé distribue aveuglément des coups de tampon sur d'immenses papiers que personne ne lira. A sept heures du soir nous entrons dans Zagreb ; la route, qui passe par Maribor, appartient aux cyclistes et aux charrettes qui rentrent la moisson, tirées par un seul cheval. Zagreb : Des immeubles gris, tous semblables. Beng, le diable tsigane nous arrête sans préméditation rue de la Révolution socialiste en face du n° 62, où habite le Professeur G. qui nous attend. Il est à l'Université. Mme G. me reçoit dans la salle à manger ; des meubles tristes et cossus, débris de la petite bourgeoisie intellectuelle, ont l'air de naufragés. Un second coup de chance nous amène à l'office du tourisme. Nous logerons chez Mme D., agaçante perruche croate. Le sieur D., musicologue en short, écrit des opérettes au rabais : cinq chanteurs, lui-même au piano. Son « grosser Erfolg » fut, avant-guerre, trois cent vingt-cinq représentations d'une cornichonnerie dont nous ignorerons toujours le nom. Il a promis de nous montrer le livret, dont il est aussi l'auteur. Les D., tyrans du tourisme, sont décidés à nous envoyer *manu militari* admirer le gros pipi d'une chute d'eau dont le vase est un lac (entouré d'arbres).

Dimanche 13 août, Zagreb

Le Professeur G., nous attend à dix heures devant le n° 62 de la rue de la Révolution socialiste. Visite de la vieille ville. A l'église Saint-Marc, le Professeur ploie à moitié le genou,

puis se ravise fièrement. Il traverse ostensiblement la nef devant l'autel au moment où le sang du Christ va couler. Le Musée ethnographique : des croateries, des slavonneries brodées, tissées, empesées, colorées. Une opérette de *gajé*. Nous nous donnons rendez-vous à cinq heures pour une promenade touristique de trois quarts d'heure chez les Tsiganes du coin. Nous ne reviendrons chez le Professeur qu'à dix heures trente. L'aventure tsigane a enfin commencé.

Un jeune tsigane, un Tshurari, dînait avec des *gajé* à la table voisine du restaurant populaire, où nous nous trouvions samedi soir. Jan l'avait interpellé et nous avions appris que des *Rom* vivent dans le quartier de l'aérodrome. Dimanche après-midi, Henri ne quitte plus la carte de Zagreb. Nous roulons désemparés dans le secteur Est sur une route de terre poussiéreuse. Nouveau dialogue avec une femme aux longues jupes, le teint basané. Elle appelle son mari. Nous commençons à risquer quelques photos, de loin, négligemment. Longue palabre, à laquelle nous les *gajé* nous ne nous mêlons pas. Enfin quelques jeunes gens montent dans la voiture et acceptent de nous conduire un peu plus loin aux environs de la Donje Svetice. Une maisonnette propre qui ne doit guère avoir plus de deux pièces ; devant, un petit jardin. Une famille de Tsiganes sédentaires ; la grosse mama pathétique rayonne de bonheur en entendant Jan parler la langue romani qu'elle baragouine seulement. Beaucoup de monde tout à coup dans la pièce exiguë ; seul un homme blond, d'aspect slave, parle à peu près correctement le romani. La grosse mama prépare du café turc, pleine de respect pour Jan. Elle se remémore difficilement, tout en parlant, une culture presque oubliée. Elle avait oublié même le nom des « rassa » et ces mots merveilleux que Jan égrène amènent sur son visage un sourire attendri. Les usages tsiganes remontent du fond de la mémoire. La matrone fait

remarquer à une jeune femme que l'on ne passe pas devant un *Rom*. La main sur le cœur, comme prête à s'excuser de tout, de cette perdition. Elle sert alternativement de la bière et du café. Pour la première fois, nous sortons résolument les appareils de photo. La matrone va revêtir une robe bleue et elle pose sur le pas de la porte. D'autres l'imitent. Nous tenons la bonne piste, bien que tout ceci n'intéresse pas Jan le nomade. Un jeune homme nous servira de guide vers les vrais *Rom*. Ils habitent un autre quartier.

En route, je téléphone à Monique, qui se repose à l'hôtel, et au Professeur qui nous attend depuis une heure. Monique n'a pas l'air contente que nous l'abandonnions ; le Professeur, magnanime, comprend notre retard. Il s'agit de ne pas lâcher le fil. Reprenant la route de Maribor, nous nous engageons dans un chemin de terre bordé de maisonnettes entourées de jardins, misérables, semblables à celles de la banlieue précédente : rue Ljubilska. Un autre chemin encore, puis rue Topolavacka. Arrêt. Nous restons à l'écart, Jan parlemente. Il nous ignore superbement. De partout des cris d'alerte fusent. On entend « Româ » (des *Rom*) ; des femmes jaillissent de partout. Il y a des chevaux sur les prairies : nous sommes enfin chez les Lowara. Notre guide nous a amenés chez Mitsho. Celui-ci s'avance vers moi et me demande en allemand de ne pas faire de photos : « Wir sind arme Leute ». Mitsho, qui deviendra notre premier ami Tsigane, a les cheveux noirs, les yeux verts, le nez très aquilin ; il parle d'abondance, d'une voix forte. Dans la cour d'une maison plus misérable encore, que surplombe en partie une vigne, des chaises ont été alignées pour nous. D'autres hommes arrivent, des femmes, une marmaille en guenilles. Mitsho est le seul avec lequel nous puissions échanger quelques mots allemands. Mara, la femme de Mitsho, est belle, souriante ; les hommes se groupent autour du cousin d'Amérique.

Comme toujours les prolégomènes sont longs. Jan est tout à fait épanoui cette fois. Ça y est, il est chez les siens. Il ne les a jamais vus, mais ils sont Lowara. Il parle de Bashno qui est aussi lowara et que nous avons rencontré Porte de Ninove, à Bruxelles. Tous ces hommes ont incontestablement du style, le style de Jan. Les politesses sont compliquées, la cordialité remarquable. Mitsho nous invite à boire un verre à la guinguette du coin. Le soir tombe et les *gajé* croates dansent sous la tonnelle. Deux flics croates fouinent dans la rue. Nous faisons une entrée très remarquée. Henri n'est pas là, il est allé chercher Monique à l'hôtel. Lorsque la voiture revient, une nuée de jeunes gens et d'enfants se précipitent au-dehors pour indiquer l'endroit où nous nous trouvons. Henri raconte que le jeune guide qui le pilotait et qui était chargé de raccompagner chez eux les guides précédents, fut très effaré de le voir pénétrer en ville. Il ne parlait que le croate et il y eut des échanges de mots incompréhensibles entre un *gajo* et un *Rom*, le second tentant de dérouter le premier pour le ramener chez les siens. Jan avait oublié de lui dire qu'Henri irait chercher Monique à l'hôtel. Le guide aimable, terrorisé par chaque coup de frein en vue des trams bleus de Zagreb qui seuls animent les rues, s'était transformé en une jeune panthère affolée. La nuit est tombée, nous sommes attablés tout au bout du jardin et le vin blanc coule à flots. Ce sont les *Rom* d'abord qui l'offrent, puis Henri, et cela continue : des milliers de dinars coulent. Mitsho tient sur ses genoux un enfant blond, mort de fatigue, un neveu. De temps en temps le gosse se réveille et s'empare d'un verre de vin. Mitsho dit : « Wein ist gut für die Kinder » (le vin est bon pour les enfants). Les verres se remplissent sans cesse et, sans cesse, il faut trinquer avec tout le monde. L'étiquette ici est d'une très grande rigueur. Voici les autres *Rom*. A ma gauche un Tshurari, un homme amer et méfiant

sous un feutre rabattu ; un regard d'aigle triste, silencieux. Nous apprendrons qu'il est malade, qu'il ne peut plus boire, à peine manger, depuis qu'il est revenu du camp de concentration nazi. Jan promettra de lui envoyer d'Amérique le médicament : ulcère à l'estomac. A ma droite, il y a un petit vieillard à moustache grise et casquette de type soviétique, ivre, un peu simplet. Il fraternise avec Henri, l'un parlant allemand, l'autre croate. Mais nous les *gajé*, nous parlons peu, sur la défensive, comme le prescrivent les instructions du tsiganologue en campagne. A la droite de Jan, une espèce de superbe cow-boy ou shérif du Texas porte chemise à carreaux et feutre à large bord. Traits fins, yeux clairs, cheveux gris. Un pur Lowari, lui aussi. L'amitié naîtra de la danse. Valse lente, puis diverses improvisations sur des airs croates. Les Tsiganes entrent dans la ronde : la femme de Mitsho m'invite ; la jeune panthère des trams bleus de Zagreb fait tournoyer Monique avec élégance. Finalement nous dansons une espèce de ballet russe à trois, Monique, la femme de Mitsho et moi. Cette fois, c'est l'amitié délirante. La femme de Mitsho presse Monique sur son sein. Mitsho répète avec diverses variations : Wein ist gut, Tzigeuner Leben ist schön (le vin est bon, la vie tsigane est belle). Le petit vieillard à casquette soviétique n'aime pas ces danses *gajé*. D'autres femmes, une à une, se rapprochent de la table des *Rom*. Les cigarettes s'échangent entre *Rom* et *gajé*. Jan rayonne de plus en plus : on nous invite tous à manger chez Mitsho demain midi. Les paysans croates nous ignorent. Mais il n'y a pas d'hostilité ouverte. Le patron du bistrot vient cordialement discuter le coup avec Mitsho à la fin de la soirée. Les Lowara ont toujours quelque part un *gajo* ami, l'homme de confiance qui fait crédit à l'occasion. Les Croates nous prennent pour des Américains dingues. Nos *Rom* ne se gênent nullement. Ils se sont installés comme des

grands seigneurs, parlant très fort, indifférents à l'existence de la Fédération des Républiques socialistes. Mitsho, la plus forte personnalité de la bande, a une cinquantaine d'années. Il a acheté sa masure il y a longtemps. Il s'est fixé ici provisoirement et s'est aggloméré à d'autres familles parce que les nazis ont tué tous les siens. Mais il rêve, en vrai Lowari, de fiche le camp. En Italie peut-être, où il pourra continuer à vendre des chevaux. Les Républiques socialistes interdisent le maquignonnage. Mitsho a deux beaux chevaux à l'écurie, mais d'autres encore sur le pré. Jan pense qu'il est riche. En notre honneur — en l'honneur de Jan — il distribue généreusement le vin blanc ; à plusieurs reprises il en commande deux litres à la fois ; nous buvons entre hommes ; seules les femmes *gajé* demeurent avec nous. Les femmes des *Rom*, de temps en temps, reçoivent un verre. Les jeunes *Rom* témoignent à l'égard de nos femmes d'une courtoisie viennoise, se penchent pour allumer leurs cigarettes, les invitent cérémonieusement à danser. Ils ne dansent pas avec les autres femmes *gajé*, mais de temps en temps avec une admirable fille aux longs cheveux noirs ; Tsigane en voie d'acculturation, elle porte des jupes courtes. Elle ne parle plus romani, pas plus que sa mère qui souffre d'une crise d'asthme et geint sans cesse. Les *Rom* rabrouent la vieille, pauvre épave costumée en Tsigane, demi-Tsigane, déjà Tsigane d'opérette. Les *Rom* ne quittent jamais la table, pour faire honneur à Jan, qui se prénomme désormais Vania (les *Rom* utilisent souvent plusieurs noms). Ils vont faire une balade ensemble, histoire de pisser dignement. J'ai d'abord cru qu'ils en avaient marre de nous et nous lâchaient. Mais ils reviennent, et l'on reboit. Il est dix heures. Miracle : Mitsho nous invite à dormir chez lui. Nous déclinons l'invitation, mais nous promettons de revenir le lendemain. Les femmes feront la cuisine pour nous. Ils nous attendront vers onze heures ou midi. Henri, tout joyeux, décide

d'honorer d'une visite nocturne le Professeur G. qui, certainement, dort du sommeil paisible de l'honnête travailleur intellectuel croate. Invasion joyeuse du n° 62 de la rue de la Révolution socialiste. Nous commençons à devenir *Rom* et à perdre pied dans la culture Occident-Orient, projet majeur de l'Unesco et autres fariboles. Nous sonnons. La lumière brille encore, mais le Professeur finissait de nous attendre. Il nous introduit courtoisement dans la grande salle à manger : un lit entrouvert, d'où l'on vient probablement d'expulser la grand-mère. Si la grand-mère a été enlevée, le vase de nuit a été oublié. Il trône superbement, insultant les *Rom*. Fou-rire. Mme G. affolée expulse l'objet. Elle nous reçoit très gentiment. Le Professeur est décidément un bon ethnographe : il comprend toutes les folies humaines. Assommé par trois litres de vin blanc, Henri s'endort sur sa chaise, tandis que nous continuons à boire.

Lundi 14 - mardi 15 août, Zagreb

Grand jour faste de l'expédition, jour inoubliable où deux hommes et deux femmes *gajé* mangeront chez les *Rom*, avec les *Rom*, dormiront dans le lit des *Rom*, parmi les puces et les mouches des *Rom*, baignant dans la noblesse des *Rom*. Jan nous oblige à traînailler bien au-delà de onze heures. Il ne faut pas précipiter les choses. Et puis, que signifie onze heures, midi ou minuit pour un *Rom* ? Faut-il prendre cette invitation à déjeuner au sérieux ? Dégrisé, Mitsho ne regrettera-t-il pas un mouvement de sympathie incontestablement sincère ? Ne se souviendra-t-il pas que nous sommes *gajé* gajeables, corvéables à merci ? Par mesure de précaution, Henri conserve les chambres de Mme D. Nous annonçons que nous camperons peut-être.

Il fait beau. Nous allons chez Mitsho comme on va chez un cousin campagnard. Les cris de joie fusent dès que nous arrivons à hauteur du café à tonnelle, désert, triste dans la lumière du jour. Mais pour les *Rom*, la fête va continuer, en l'honneur de Jan dit Vania. En notre honneur aussi, à la très grande surprise de Jan, qui ne cessera de répéter, chaque fois qu'il se tourne vers nous : formidable. Mara, la femme de Mitsho nous accueille. Elle crie Mitshôôô ! Elle nous introduit dans la maison. Les rats des villes chez le rat des champs. Mara est rayonnante. Elle nous pousse littéralement sur les deux lits et le divan troué qui composent tout l'ameublement de la pièce délabrée. Nous nous enfonçons dans les édredons. Mara a peint les murs blancs de motifs bleus. Les mouches volent. Nous croyons rêver. Mitsho apparaît, dégrisé mais tout aussi cordial que la veille. Un nouveau venu entre, méfiant, habillé très proprement. C'est Branko, coiffé d'un chapeau qu'il n'enlèvera jamais. Branko interroge Vania : l'Amérique, la famille, etc. Branko est un Tshurari. Lorsque nous boirons ensemble, lorsque Jan-Vania trinquera à la santé des vivants et des morts, en versant quelques gouttes de vin au sol (ce geste se répétera plusieurs fois), Mitsho lui dira : bois aussi à la liberté, car Branko est sorti de prison hier. Trafic illégal de chevaux. Tous les Lowara sont en prison, nous dira plus tard le Professeur Rude Uhlik, le grand tsiganologue yougoslave : « ce sont des criminels, ils sont merveilleux ! » Mara s'excuse de porter une vilaine robe pour faire la cuisine. Elle ouvre une armoire et nous montre les belles jupes propres qui pendent.

Au mur, des photos de famille, que Mara nous détaille. Les enfants entrent et sortent. Un bébé roule un épi de maïs dans la poussière. On le chasse avec douceur ; il ne faut pas que les enfants ennuient les *Rom*. Le déjeuner était prêt. Un quart

d'heure après notre arrivée, Mara nous emmène sous la tonnelle où une table de rois a été servie ; des plats colorés mijotant dans une belle huile rouge, sous l'arbre où nous avons bu hier. Cinq assiettes seulement, pour Jan-Vania et nous. Délicatesse suprême. Mais Vania refuse de manger, avec de grandes démonstrations d'amitié, si Mitsho ne partage pas son assiette. Mitsho dit qu'il ira chercher le vin pendant que nous mangeons. Jan-Vania insiste, dans le plus pur style oratoire lowara, attrape le bras de Mitsho et le force à se serrer contre lui, sur la même chaise. Ils mangent comme des frères dans la même assiette. Mitsho est ému. Je ne peux pas décemment laisser Branko renifler l'odeur de la bonne huile à côté de nous. Branko acceptera de partager mon assiette. Il me sert, nous sert, avec empressement, veille à ce que la zone de nourriture qui m'est impartie ne soit jamais vide. Ce bon Branko ! Jamais je ne t'oublierai. Si nous ne sommes pas frères de sang, nous sommes commensaux, unis par la belle huile rouge de Mara. Celle-ci ne cesse de courir, amenant des prunes, de nouveaux oignons, du maïs, nous ordonnant en hurlant, en souriant, de manger, manger. Elle ne mange pas. Les femmes ne mangent pas avec les *Rom*, ni les enfants. Quand mangeront-ils ? Les femmes attendent que nous ayons terminé et, après nous avoir forcés à vider les plats, elles mangeront discrètement ce que nous aurons laissé. Nous ne pouvons pas leur laisser trop sans leur faire injure.

C'est Mara, je crois, qui est allée chercher le vin blanc au bistrot à tonnelle. Les premiers échanges de politesse, pour les morts, pour les vivants. Jan est superbe lorsqu'il officie à la mémoire des ancêtres. Depuis qu'il est arrivé ici, il nous a complètement oubliés. De temps en temps il se tourne vers nous, le visage impassible, légèrement méprisant, comme s'il voulait laisser aux autres Rom le devoir exclusif de la gentil-

lesse. Il nous a prévenus d'ailleurs, cela est dans notre accord. Pas de signes extérieurs d'amitié entre lui et nous chez les *Rom*. La stratégie porte puisque Mitsho, hôte merveilleux, se désole souvent de notre abandon et interrompt la conversation romani pour faire un brin de causette en allemand avec Henri, qu'il honore du titre de Papo (grand-père). Branko continue à remplir notre assiette en m'expliquant des tas de choses avec les mains ; les gestes amicaux sont ponctués de grognements serbo-croates germanisés. Je m'étonne plus tard que Mitsho le Lowari accepte à sa table Branko le Tshurari. Jan explique que ces familles déchirées par la guerre vivent dans une très grande solitude, qu'elles se sont rapprochées au gré des circonstances, que la rigueur de l'étiquette a sans doute faibli. Mitsho répète « Tzigeunerleben ist schön » (la vie tsigane est belle). Et le petit soleil doux qui fait briller les verres lui donne raison. Ce qu'il dit en allemand, cependant, il ne le dit jamais en romani, langue de vérité. Le mur du langage nous sépare. Mais aujourd'hui, l'allemand des *gajé* véhicule au moins une part de vérité, l'amitié en tout cas. Je n'ose cesser de manger avant Branko, pour ne pas l'offenser. Mitsho expose à grands cris la philosophie tsigane : « gut essen, gut trinken (bien manger, bien boire) ... Noch ein Schritt... » Ces petits pas sur le chemin du bonheur sont ponctués de rasades à pleins bords ; lui ou Branko vérifient sans cesse la pleine capacité des verres. Rite mystérieux en l'honneur de quelque dieu inconnu de la richesse ; inconnu d'eux-mêmes. Les verres des *gajé* et des *Rom* sont confondus, nous célébrons ensemble dans un seul et même calice une messe dionysiaque.

Jan-Vania et Mitsho échangent de subtiles plaisanteries lowara. Le mot *gajé* revient souvent. Nous encaissons l'injure avec le sourire. Le mot qui stigmatise notre triste condition semble moins blessant à présent. Seul Jan s'évertue à le

prononcer avec un certain mépris ostentatoire. Faux frère, va ! Mitsho est sensible aussi à l'humour allemand des *gajé*. Henri engage un duel oratoire avec notre baron tsigane. Comment diable a-t-il appris l'existence de cette opérette ? Quand il dit (en allemand) : je suis le baron tsigane et le monde est mon royaume, il se moque finement de nous. Mais il sait aussi que nous savons qu'il plaisante. « Ein Schritt mehr » (encore un pas en avant). Il verse à boire. « Ein halber Schritt ! » (un demi-pas), lance Henri, qui tente d'endiguer le flot de vin qui menace la fragilité de ses intestins. Il a magnifiquement supporté hier soir notre première orgie, mais il est résolu à résister courtoisement aujourd'hui. On ne résiste pas à la séduction de Mitsho.

Vania redevient Jan dans un merveilleux éclair de lucidité. Il nous dit négligemment, d'un ton seigneurial : cette table ferait une merveilleuse photo en couleurs. Il ne peut pas prendre lui-même l'initiative de la demande. Hier, Mitsho m'a interdit expressément de photographier « sa misère ». Mais aujourd'hui, c'est la richesse qui s'étale, la prodigalité lowara. Je lui demande la permission d'emporter un souvenir du banquet. Sans hésiter une seconde, il accepte, tout réjoui. Je braque ostensiblement l'appareil sur les plats, négligeant les visages qui se rapprochent, posent déjà. Ça y est, le grand tournant est franchi sans palabre. Je recule et vise Mitsho. Tous les autres ensuite se bousculent devant l'objectif. Nous pouvons opérer en toute liberté. Mara entraîne Monique et Siska dans la maison. Jan brûle du désir de photographier à son tour. Il dit : ce que les *gajé* savent faire, je le ferai mieux qu'eux. Il le fait. Monique et Siska réapparaissent, déguisées en Tsiganes par Mara elle-même. Nous allons de prodige en prodige. Nos femmes et Mara vont cueillir le raisin ensemble. Monique a dû échanger un collier de graines qu'elle aimait

beaucoup contre une vilaine verroterie verte qu'elle arbore avec un large sourire. Elle est parfaite, ma Tsigane ! Une jeune fille blonde, toute frêle, la prend par la taille, par la main. Misère du langage, tout ce qu'elles peuvent échanger c'est un collier et un sourire, des tas de sourires. Elle est la fille de Mara, née d'un premier mariage. Mara n'a pas d'enfants de Mitsho. Siska est émerveillée, Monique s'ennuie déjà un peu en grignotant du maïs cuit.

Jan-Vania devient plus audacieux. Il dit à Mitsho que les *gajé* ont aussi des appareils d'enregistrement, qu'il voudrait bien enregistrer la voix de Mitsho. Mitsho hésite : il est dangereux de laisser la langue romani aux mains des *gajé*. Jan, super-baron tsigane, rétorque, montrant la voiture de Tadié-Cinéma : cette voiture m'appartient. Tout ce qu'il y a dedans m'appartient. Mitsho est d'accord. Je vais chercher le Nagra. Misère, j'ai oublié le fil du micro ! Henri ne se démonte pas ; il ira le chercher à l'hôtel. Jan insiste pour que je reste auprès de lui afin de ne pas donner à Mitsho l'impression que nous fuyons, que nous en avons marre. T'en fais pas, Mitsho, jamais nous n'avons eu moins envie de te quitter. En attendant Henri, je vais chercher du vin au bistrot.

L'appareil attire un nuage d'enfants, de jeunes gens. Mitsho, très digne, ne quitte pas la table, ni Vania son hôte. Un *Rom* ne quitte jamais son hôte. La mécanique du *gajo* a des ratés au départ. Les jeunes gens se pressent pour chanter, seuls, à deux ou à trois. Mais Mitsho leur a dit : ne chantez pas en romani. Ils chantent des chants croates et turcs. Mitsho sombre dans un rêve, couché dans notre fauteuil de camping, sous son arbre, en face de Jan. Il attend aimablement que je sois prêt. Il lance un cri déchirant, improvise en romani une complainte qui arrache des larmes à Jan. Le chant religieux de

l'amitié lowara. Ils se connaissent depuis quelques heures à peine, Vania et lui. Mais ils se sont reconnus, à la langue, aux gestes, au style. Ils sont du même sang de l'esprit. Il chante : j'ai perdu toute ma famille dans les camps, ma première femme, tous mes enfants ont été assassinés. J'ai souffert. Mais aujourd'hui je retrouve mon frère perdu, toi, ô Vania. Voilà ce qu'il crie, à peu près, d'une voix rauque, qui nous coupe le souffle, impose le silence.

En pleine mélopée il se rue sur Vania et l'embrasse goulûment sur la bouche ; il embrasse aussi Henri. Ce mélodrame n'a rien de ridicule. Les jeunes gens chanteront après, en romani cette fois, puis Vania encore ; j'enregistre quatre bobines. Les enfants sont de plus en plus nombreux autour de l'appareil ; ils écoutent émerveillés. Ils jacassent, bousculent la chaise où se trouve l'appareil. Mara entre dans une grande colère et les chasse tous. L'appareil continue à tourner pendant l'incident, sur un signe de Jan-Vania qui nous expliquera le sens caché des cris. Les mères s'en prennent à présent à Mara qui vocifère. Explosion de colère tsigane. En chassant les enfants, Mara entendait en fait se débarrasser aussi des femmes tshurara. Il est indécent pour Vania le Lowari que des étrangers se mêlent à cette fête de famille. Mara retrouve devant Jan l'orgueil intransigeant des Lowara, elle réaffirme l'archaïque séparation des classes : les Lowara chez eux, les Tshurara chez eux. Je me demande où se tenait à ce moment le pauvre Branko, qui a mangé avec nous, Branko le Tshurari. Les femmes Tshurara s'en vont en criant : tu veux bien nous fréquenter en semaine, mais pas lorsque tu festoies. Le calme se rétablit. Mitsho interdit aux gosses de toucher aux appareils des *gajé*. Il nous a implorés auparavant de fermer soigneusement la voiture à clé : « Alles muss in Ordnung sein ! » (Il faut que l'ordre règne). Il dit cela d'un air touchant, la main

Henri convertit des milliers de dinars en vin blanc, sans remords. Jan-Vania n'est plus que Vania, le Lowari qui s'enivre pour son frère retrouvé.

A Zagreb, chez Mitsho. A sa droite, Jan Yoors.

sur le cœur, car il mourrait de honte si ses hôtes étaient volés chez lui. Il dit qu'il faut se méfier des voisins. S'il met tant d'insistance à nous protéger, c'est qu'il est dans l'ordre des choses que les enfants des *Rom* pillent les *gajé*. Mais cette trêve de l'amitié, c'est un nouvel ordre, inusuel, étrange. Il répètera à plusieurs reprises encore, lorsque nous trinquerons : « Leben ist schön, alles ist in Ordnung, alles anständig », comme s'il importait de rappeler sans cesse le pacte qu'il nous a offert spontanément.

Il n'y a plus aucune méfiance entre nous. Henri convertit des milliers de dinars en vin blanc, sans remords. Jan-Vania n'est plus que Vania, le Lowari qui s'enivre pour son frère retrouvé. La nuit tombe. Mitsho nous invite à abriter la voiture dans la cour, il nous offre ses trois lits. Il dormira par terre avec sa femme et la fille de Mara. Nous tenons un court conciliabule. Nous ne pouvons pas reculer sans insulter Mitsho. Il y a des puces sans doute sous les édredons. Ce que nous pouvons être *gajé*, ridiculement *gajé* ! Pas question de tirer les matelas pneumatiques de la voiture. Il faudra boire jusqu'à la lie le vin blanc de Mitsho. Les femmes acceptent l'épreuve. Nous acceptons. Mitsho embrasse Henri, lorsque la voiture est parquée devant l'écurie. Mara est radieuse. Elle prépare le dîner, entraînant avec autorité Monique et Siska vers le feu ouvert qui se rallume dans la cour. Monique est devenue la *bori*, la belle-fille de Mara, qui lui sourit de ses yeux les plus doux ; elle l'a déjà entraînée trois ou quatre fois au cours de l'après-midi au bistrot à tonnelle, car les femmes des *Rom* ne circulent jamais seules chez les *gajé*. Monique a bravement affronté les regards moqueurs des *gajé* croates, superbe dans son costume de diseuse de bonne aventure. Lorsqu'elle a voulu enlever son foulard, la fille de Mara lui a fait comprendre qu'une femme mariée ne pouvait se montrer aux *Rom* la tête

nue. Elle s'exerce au fier esclavage des femmes tsiganes. Son côté suffragette se rebiffe secrètement, mais la révolte n'éclatera que plus tard, lorsqu'elle livrera un terrible combat contre les puces de Mitsho, sur la couche que Mitsho nous a offerte. Mara, Monique et Siska cuisinent pour leurs *Rom* qui boivent toujours. Elles coupent la viande de mouton, les oignons, dressent la table des *Rom*, à l'intérieur cette fois, dans la première des deux chambres. Là aussi il y a un lit, celui qui est destiné à l'hôte d'honneur, Vania. Le foulard de ma Tsigane a encore glissé et elle le renoue sous le menton. Jan l'aperçoit dans cette tenue indécente et la rappelle à l'ordre. Seules les putains se coiffent ainsi. Jan fait de plus en plus oncle Vania. C'est qu'il ne plaisante pas du tout, du tout.

Le repas est prêt. Par faveur spéciale, nos femmes pourront dîner avec les hommes, bien qu'elles soient déjà enlisées dans le féminisme tsigane. Du côté des *Rom*, Branko le Tshurari est encore de la fête. Vania et Mitsho sont allés se promener (spazieren) ; je comprends qu'ils sont en train de pisser les hectolitres de vin blanc qu'ils ont bus sans se dérober jamais au devoir de la prodigalité. Mitsho s'est pris pour Jan-Vania d'une tendresse extraordinaire. Mitsho veut retenir ce frère qui lui tombe des gratte-ciel d'Amérique (j'ai vu Jan expliquer avec de grands gestes à Branko la hauteur démentielle des maisons de New York, en la comparant à celle des immeubles tito-socialistes de Zagreb). Jan nous expliquera plus tard les demi-confidences de Mitsho le solitaire (on n'aborde jamais les problèmes de front en romani, on louvoie négligemment, par pudeur — ou par orgueil) : Mitsho n'a plus de famille, ne peut sans doute plus en fonder une. Il est anormal qu'il vive depuis tant d'années avec la belle Mara sans avoir d'enfants. Peut-être a-t-il été stérilisé dans les camps nazis. Il rêve de fonder avec Vania une *kompania* puissante. Il rêve de trouver

Les femmes tshurara s'en vont en criant à Mara : tu veux bien nous fréquenter en semaine, mais pas lorsque tu festoies.

A Zagreb, chez Mitsho.

une épouse pour Vania. Il ne le dit pas encore, il reviendra sur ce sujet au moment où ils se coucheront ensemble, Vania seul dans le lit conjugal, lui, Mitsho, étendu à côté de sa femme, par terre, sur un édredon. En ce moment, Mitsho se contente de tâter le terrain : es-tu marié ? — Oui, avec une femme *gajo*. — Ah ! Combien d'enfants as-tu ? Jan n'a pas d'enfants ; il dit : quatre. Mitsho n'insiste pas. Le repas donc est servi, mais Jan et Mitsho se promènent toujours ensemble. Branko est assis à côté de nous. Papo-Henri a eu droit à la place d'honneur. La table est coincée entre le mur et le lit conjugal. Branko, très digne, dirige le cérémonial en l'absence du maître de maison. Il nous fait comprendre par gestes que nous devons attendre Vania et Mitsho, mais que le Papo peut commencer à manger. Henri mange avec la fierté des patriarches antiques. Nous réapprenons tous à vivre ; nous vivons à la frange du comique et du sérieux dans un univers merveilleux. Oncle Vania et Mitsho reviennent enfin. Il manque une assiette pour Branko qui mange dans les plats, le chapeau sur la tête. Les paprikas, le mouton, les tomates, les oignons nagent dans une huile épaisse, comme ce midi. Branko et Mitsho trempent de grosses miches de pain dans la sauce. Les femmes, les enfants, groupés près de la porte qui s'ouvre sur la chambre voisine, nous regardent manger. Notre noblesse nous oblige à manger sous les yeux de ces affamés. La sauce nous écœure, et le sentiment d'une immense injustice pour les enfants, les femmes, que nous devons refréner. Je sens que ma Tsigane est indignée secrètement. Son boulot de femme-tsigane reprend. Mitsho me dit : ta femme et la mienne vont aller chercher du vin ensemble. C'est la cinquième corvée au bistrot à tonnelle des *gajé* croates, le ridicule qu'il faut braver une fois encore. Monique part avec Mara. J'ai oublié de dire qu'une ampoule électrique, produit de l'effort socialiste, brille sur cette scène

des premiers âges indo-européens. Le repas était excellent. Mitsho a dû se ruiner pour nous l'offrir.

Les femmes et les enfants mangent enfin ce que nous n'avons pu manger. La radio de Zagreb hurle : jazz, communiqués, personne n'écoute ce vacarme. Tandis que nous attendons le vin, Mitsho montre à Vania ses chevilles gonflées, ses pouces brisés : quatre ans à Dachau, torturé, pendu par les pouces. Branko aussi montre les traces de la torture ignoble. Vania soulève sa chemise : la marque des coups de fouet. Théâtre fantastique, comme si les damnés de la terre paraissaient devant saint Thomas-*gajo*. Nous nous souvenons du chant de Mitsho. Le gouvernement fasciste de Croatie a massacré presque toute la population tsigane. Mitsho a enterré les morts, et survécu. Sa vitalité est incroyable. Demain matin, nous le verrons grimper dans les branches d'un poirier pour nous offrir des fruits au petit déjeuner. Mais lui ne donnera plus de fruits, sa race est morte.

Mara et Monique-Tsigane apportent le vin. Il faut que les *Rom* restent entre *Rom* : Mara entraîne Monique et Siska dans la chambre voisine. Les femmes vident nos assiettes. Quelques jeunes gens font danser nos fausses Tsiganes : valses viennoises, jazz américain de Radio-Zagreb. La musique s'interrompt pour laisser chanter Mitsho, dans la chambre où les hommes se tiennent. J'enregistre encore. Dwitsi, la jeune panthère portant chemise à carreaux, chante aussi, tantôt seul, tantôt avec Mitsho. Mitsho embrasse les mains, les joues d'oncle Vania, qui se souvient de chants lowara à demi-oubliés. Il est splendide Poutsi-Jan-Vania. Il a définitivement basculé dans l'autre monde. Il est soûl. Mitsho gueule un manifeste qui énumère en allemand les divers aspects de la philosophie tsigane : « gut essen, gut trinken », etc. Le frère

Mitsho a enterré les morts et survécu. Il rêve de fonder avec Vania une *kompania* puissante. Il rêve de trouver une femme pour Vania.

Mitsho, Mara et la fille de celle-ci.

de Mara entre, un joli gars basané, acteur de cinéma. Il joue les cow-boys dans les super-productions italo-yougoslaves et baragouine quelques mots d'italien. Il est jockey (geste) et a gagné plusieurs trophées. Déchéance ridicule du seigneur-maquignon (seuls les enfants lowara chevauchent). Jan n'a que mépris pour ce pauvre hère qui dit « moteur ! » chaque fois que je mets mon appareil d'enregistrement en marche. Il figurait dans Austerlitz. Un *gajo* croate, un voisin, entre timidement ; il s'assied près de la porte ; Mitsho l'accueille courtoisement (alles muss in Ordnung sein). Il est complètement rond le Mitsho, il vacille, fait danser Monique, revient auprès de nous, chante encore. Henri en a marre. Il me confie : je n'aime pas les ivrognes. Nos femmes croulent de sommeil. Comment interrompre la fête, comment chasser de notre chambre à coucher notre propre hôte ? L'un des jeunes danseurs comprend notre désarroi et entraîne les autres, nous abandonnant la salle de bal. Vania entreprend une nouvelle promenade avec Mitsho. Nous sommes assis sur les lits, tout penauds, ne sachant exactement où nous dormirons, ni comment. Un jeune homme vient à notre secours, il m'entraîne avec Henri au-dehors, pour permettre aux femmes de se déshabiller. Henri est de mauvais poil. Il veut absolument prendre des couvertures dans la voiture. Je lui fais remarquer que Mara risque de se vexer, que les couvertures sont réservées aux chevaux. Il répond qu'il s'en fout, que « alles muss in Ordnung sein », qu'il lui dira ce qu'il pense à ce Mitsho, s'il ne lui fiche pas la paix. Il n'en pense pas un mot, mais il a besoin de secouer l'étiquette tsigane. Il a terriblement envie de rentrer chez Mme D. Il fulmine contre Jan qui nous abandonne. Le frère de Mara nous dit que nous dormirions mieux chez lui, mais nous ne pouvons faire cet affront à Mitsho. Dans la chambre, Monique, en culotte, s'est glissée courageusement sous l'édredon pouilleux.

Mara entre, amenant un second édredon. Légèrement courroucée, elle arrache Monique du lit ; même le sommeil obéit à des règles strictes au royaume de la liberté : il faut dormir entre deux édredons. Monique se trouve les cuisses nues au centre de la chambre. Il y a un moment de panique car Mara a laissé la porte entrouverte, livrant imprudemment aux regards de Mitsho et de Dwitsi la femme *gajo*. Mara, brusquement, tient de la Mère Supérieure. « Ordnung » (l'ordre) commence par le puritanisme. C'est la loi essentielle qui maintient la cohésion de la horde ; rigoureuse séparation des sexes, pudeur extrême : les femmes et les hommes apparemment ne se rejoignent jamais, ne se touchent jamais. L'épouse ne se couche, ni ne se lève en même temps que le mari. Les *gajé* mâles sont enfin admis dans la chambre. Second moment de désarroi : Mitsho avait secrètement espéré que les deux femmes dormiraient sur le même lit et qu'Henri et moi partagerions l'autre. Mais ces questions sont trop intimes pour qu'un *Rom* les aborde de front. Henri cette fois est très ferme : je suis le père, crie-t-il, il est dans l'« Ordnung » qu'un père dorme avec sa fille à l'hôtel, ja, ja ! Mitsho n'insiste pas. Je jette négligemment les couvertures dans un coin de la chambre, comme si nous n'avions nullement l'intention de nous en servir. Mara me lance un regard noir. Elle va chercher un nouvel édredon. Fou-rire lorsque la porte se referme sur nos hôtes. Monique seule subit l'assaut effroyable des puces.

Une heure plus tard, nous entendons Mitsho et Vania se coucher à côté. Mitsho a laissé le troisième lit à son frère d'Amérique. Ils parlent haut. Mitsho plaisante : « Tu vas t'embêter tout seul dans ce lit. Pourquoi n'épouses-tu pas une femme de chez nous ? Tu resteras avec nous, je m'occuperai de rassembler l'argent pour toi. » Il ne peut plus se séparer d'oncle Vania. Vania répond : « Je suis soûl, nous en par-

lerons demain ». Mitsho se couche sur un édredon étendu par terre, au pied du lit de Vania ; sa femme le rejoindra discrètement. Dans la nuit, Mara entrera chez nous à quatre pattes pour reprendre l'édredon supplémentaire. Comment a-t-elle deviné que nous ne l'utiliserions pas et que nous nous entourerions de nos couvertures, comme des chevaux ?

Pénible réveil à l'aube. Monique a gémi toute la nuit. J'ai dû l'empêcher de sauter par la fenêtre. Henri et Siska n'ont pas souffert des puces. Henri plaisante. Mitsho est déjà debout. Il entre nous saluer. Il s'étonne de voir tant de mouches. Il les chasse d'un geste vain, murmurant : « Woher kommen alle diese Fliegen ? » (D'où viennent toutes ces mouches ?) Superbe, Henri répond : « von Gott » (de Dieu). Mitsho rit. A côté, oncle Vania roupille toujours. Nous sommes tous de fort méchante humeur, décidés à rentrer au plus vite chez Mme D. Nous attendons dans la cour. Bientôt Branko, toujours aussi chic, nous rejoint ; puis le grand cow-boy, Djula. Nous attendons quoi ? Mara nous a promis du café. Du café et puis nous fichons le camp, nous allons dormir dans les draps de lit propres de Mme D. Une sourde colère de *gajé* hygiéniques nous dévore, une révolte contre cet ordre aristocratique absurde qui abandonne les enfants à la crasse, aux puces, aux mouches de Dieu... Mara se lave le visage dans une boîte à conserve. Mitsho prend Henri à part et lui demande de l'argent pour acheter une bouteille d'alcool. « Noch ein Schritt mehr... » Henri a refusé, il revient vers nous la mine renfrognée. Il se sent *gajo* stupide ce matin. Alors Mara demande de l'argent pour acheter le café. Jan apparaît et comprend tout de suite qu'il y a de l'eau dans le gaz. Il prend ses distances avec nous. Il dit : c'est toujours comme ça le matin, les hommes attendent... Henri a eu tort de refuser la bouteille d'alcool. Nous aurions dû l'offrir spontanément ; contre-don

pour le don de la nuit. Mais l'idée de renifler du slibovič à six heures du matin soulève le cœur de notre raï. Dix mille dinars de vin la veille ; où cela finira-t-il ? Jan ne nous a-t-il pas prévenus : c'est au moment où vous croirez avoir été acceptés par eux qu'il faudra vous méfier le plus. Je suis persuadé comme Henri que l'opération exploitation a commencé. Jan pense que nous nous sommes trompés. Quoi qu'il en soit, Mitsho nous entraîne au café à tonnelle où Henri est obligé d'offrir d'innombrables tournées d'une liqueur turque écœurante, que Mitsho appelle « café-liqueur ». Le vrai café ne viendra qu'une heure après. Mitsho, sublime, est prêt à continuer la fête ; son frère viendra lui rendre visite aujourd'hui. Que Mara prépare à manger dès maintenant. Mara maugrée, peut-être parce que nous avons refusé l'alcool. Jan concède que la nuit n'a rien ajouté à notre amitié. Papo se sent grugé ce matin. Ce sont les autres qui commandent et c'est lui qui paie. Jan ne s'en étonne pas. Ce n'est pas nécessairement celui qui offre qui paie. Henri est un grand raï ; après l'accueil magnifique de la veille, c'est de lui que l'on attend le grand geste. Lorsqu'un *Rom* quitte son hôte, il lui appartient de prendre l'initiative d'une dernière invitation à boire. La veille, Mitsho avait dit à Henri qu'il se laisserait couper la tête si quelqu'un touchait à notre voiture pendant la nuit.

Nous les *gajé* nous n'accéderons jamais, hélas, à la noblesse de l'ivresse tsigane ; un proverbe dit : « Les *Rom* boivent pour se rappeler, les *gajé* boivent pour oublier ».

Grands adieux enfin ; nous promettons de revenir en octobre, d'écrire. Nous sommes fatigués, mais lentement, en roulant vers Zagreb, nous prenons conscience de la chance extraordinaire qui nous a jetés dans les bras de Mitsho. Oui oncle Vania, tout cela était for-mi-dable. Henri a cessé de regretter

les dix mille dinars de vin blanc. Les six cafés-liqueurs qu'il vient d'absorber le rendent tout joyeux. Mitsho n'a-t-il pas raison : que nous arrivera-t-il demain, à quoi sert l'argent que l'on garde le cœur froid ?

La horde fait irruption chez Mme D. scandalisée, vers neuf heures du matin. La perruche croate croasse. Tout cela finira au commissariat de police, murmure Henri que la situation tendue et le café-liqueur rendent de plus en plus gai. Il s'explique seul avec la dame : nous avons campé dans un merveilleux paysage. Naturellement Mitsho n'a pas apposé de cachet sur nos passeports. Cela est fâcheux, paraît-il, car la police croate tient à savoir où dorment les touristes. Impossible d'avouer notre escapade. Mme D. dira que nous avons dormi chez elle cette nuit encore. Elle est dévorée de curiosité. Nous nous lavons énergiquement sans piper mot. Les puces de Mitsho sautent de la jupe de Monique et émigrent sous le lit de Mme D.

Nous quittons Zagreb vers midi. Nous sommes aujourd'hui mardi. Nous avons perdu le sens du temps. Quelque chose de la sagesse ou de la folie de Mitsho a passé en nous, malgré l'irritation de cette nuit. Les visages de Mitsho, de Mara ne nous quittent plus, leurs voix nous obsèdent. Adieu Mitshôô. J'ai connu des centaines de Mitsho, rêve Vania, qui a repris définitivement le masque rassurant de Jan le New Yorkais. Nous pouvons enfin reprendre avec lui le fil de la conversation. Nous avons bien cru, à voir son air sombre ce matin, qu'il resterait de l'autre côté du mur. Sacré Jan. Par l'autoroute magnifique de Belgrade, nous arrivons à la fin de l'après-midi aux frontières de la civilisation orientale : Banïaluka, en Bosnie. Nous logeons à l'hôtel Bosnia où le fonctionnaire socialiste préposé aux chiottes accomplit fort mal son boulot de

réviseur. Dans le parc somptueux, de jolis enfants bosniaques vendent des fleurs. Une petite fille blonde habillée en page et à la démarche de princesse discute ferme avec un Allemand stupide qui veut bien lui donner de l'argent, mais refuse la fleur. Elle est outrée. A Paris, on se l'arracherait dans le monde du cinéma et toutes ses fleurs se faneraient dans son panier.

Avant le dîner, nous errons pendant une heure à travers la ville, Henri et moi, à la recherche du grand tsiganologue Rade Uhlik, qui passe ici ses vacances. Ville indifférente ; les premières mosquées pointent leur minaret dans le quartier qui borde la rivière Vrbas. Personne n'entend l'allemand et nous sommes perdus sur l'océan d'une langue qui paraît hostile. Un camarade-citoyen attaché au Musée de la guerre, où l'on voit de jolies locomotives du siècle dernier, nous a cependant aimablement accompagnés pendant une heure dans les nouveaux immeubles que l'on construit à la hâte tout au bout de la ville, vers la montagne. L'électricité ne fonctionne pas. En grattant une allumette devant toutes les portes d'une maison à cinq étages, nous finissons par dénicher l'appartement du camarade-directeur du Musée des arts populaires. Il est parti pour Belgrade.

Mercredi 16 août, Banïaluka

Un aimable musicologue du Musée des arts populaires nous conduit chez Rade Uhlik. Il sort de chez lui à grandes enjambées, pas encore rasé, petit, extraordinairement remuant, terriblement bavard ; il connaît toutes les langues du monde, même le romani. Il est très agité, se méfie de moi parce qu'il n'a pas vu mon nom dans la liste des membres de « notre

société », la Gypsy Lore Society d'Angleterre. Je le rassure : le tsiganologue belge, c'est Poutsi le Hongrois, dit Jan Yoors. Il lève les bras au ciel, pousse des gloussements de bonheur, se met à parler le romani avec oncle Vania. Bien, paraît-il. Comment, diable, l'a-t-il appris ? Nous l'emmenons discuter le coup à l'hôtel Bosnia. Nous déplions la carte et il se lance dans un grand discours peu compréhensible sur les hauts-lieux de la tsiganologie yougoslave. Il craint d'abord que nous ne complotions de l'arracher à ses vacances banïalukesques. Cette façon de tomber du ciel sans crier gare ! Il est rassuré lorsque nous lui apprenons que nous organisons simplement une expédition de reconnaissance. Il a été le conseiller scientifique d'un grand machin tourné à Skoplje, mais il s'est retiré de l'affaire. Visiblement, il ne comprend pas très bien le but de notre entreprise ; il faut tout lui répéter quatre fois. Même les ethnologues ne trouvent pas grâce à ses yeux. Que vient faire un africaniste là-dedans ? Le Professeur aime surtout les langues et par voie de conséquence les linguistes. Il semble aimer sincèrement ses Tsiganes mais se comporte chez eux comme un instituteur au royaume de l'ignorance ou un missionnaire en Afrique. Il nous emmène visiter un village de sédentaires non loin de la ville. Un vrai village nègre qui entrouvre sa misère pittoresque de chaque côté d'un chemin de terre, grimpant vers la montagne. Une nuée de gosses nous accompagne. Nous photographions librement. Le Professeur tient en romani des propos très « éducation de base » qui font rougir les femmes ou épouvantent les enfants : « As-tu la diarrhée ? », « Je vous enverrai tous à l'école ». Les gens, très accueillants, envahissants même, parlent ici un jargon tsigane truffé de mots indigènes. La passion du Professeur, ce sont les Lowara, mais il n'a jamais réussi à en domestiquer. Il connaît bien les sédentaires, qui pullulent notamment à Skoplje :

douze mille, nous dit-il. Les poux jouent au saute-puce sur les cheveux des enfants. Petites cases blanches, alignées sur deux ou trois rangées. Sur le chemin du retour, nous comprenons pourquoi le Professeur prétextait de sa barbe non rasée pour ne pas se laisser photographier sur le terrain de ses recherches. Un salaud de journaliste suisse a publié des photos de masures tsiganes avec la mention : type d'habitation populaire au pays du socialisme. Nous protestons de notre bonne foi. Mais le Professeur tient à donner une preuve publique de son civisme. Il veut nous montrer, à Banïaluka, le monument érigé à la mémoire des héros de la Résistance. Nous ne sommes pas très chauds et, comme il est trois heures et qu'il n'a pas encore dîné, il n'insiste pas. Au revoir, Professeur.

Le Professeur ne manque ni de cœur, ni de courage. La République socialiste a voulu dompter ses sauvages. Il a évoqué l'un des articles de la Constitution qui garantit à tout citoyen yougoslave, s'il se soumet aux lois, la liberté de circulation. Les juristes ont brandi un autre article de la Constitution qui rend obligatoire l'instruction primaire. Ils ont discuté et admis que le second article s'effaçait devant le premier. Vive le Professeur ! Le Professeur tient cependant à nous signaler — pour décharger tout à fait sa conscience — une expérience de sédentarisation des Tsiganes en Slovénie. Nous marquons cela quelque part dans nos notes.

Nous quittons cet avant-poste de la civilisation turque vers quatre heures. Etape courte, à travers une route de montagne horrible, dans un paysage grandiose, envahi par le brouillard. Des petits pâtres farouches ; des femmes en costume national filent la laine en gardant des cochons noirs. Elles sont plus timides que des vierges du Rwanda. Nous arrivons au bord d'un lac touristique, peu avant Jajce, à la nuit tombante. De

Un vrai village nègre qui entrouvre sa misère pittoresque de chaque côté d'un chemin de terre, grimpant vers la montagne.

Les Tsiganes sédentaires de Banïaluka, Yougoslavie.

toute part les autos entrent au port, comme un essaim d'abeilles après la grande danse du miel sauvage. Hôtel de grand luxe, salle de bain commune délabrée. Où sont donc les camarades-réviseurs-de-plomberie ?

Jeudi 17 août

Nous ne parvenons pas à nous lever tôt. Mitsho, ami lointain, nous perdons grâce à toi notre rythme occidental. Jacje, d'autre part, c'est l'Orient même ; le centre névralgique aussi de la résistance aux Nazis, le point de départ du titisme. Qui est ce monsieur, demande Siska, dont on voit le portrait partout ? Les mystères tsiganes l'attirent plus que les ficelles embrouillées de la politique internationale. Sur la route de Travnik, des centaines de charrettes où s'entasse toute la paysannerie bosniaque : le retour du marché. Nous nous ravitaillons à Turbe, en pleine turquerie. Les femmes, d'abord méfiantes, sourient bientôt devant l'objectif. Beaucoup de gentillesse, sauf chez ce fonctionnaire (?) qui surgit furieux dieu sait d'où, injuriant oncle Vania. Nous nous consolons en nous disant que l'art photographique ne tourmente que les mauvaises consciences et les sots. Il y a peut-être aussi dans cette démarche tumultueuse quelque rapport secret avec cette pudeur nouvelle des élites africaines qui ne peuvent plus voir un sein nu. Mais diable, Commissaire, ces femmes que nous photographions, ne portent-elles pas le même costume bariolé que celui des mannequins voués à l'admiration du peuple au Musée ethnographique de Zagreb ? Le camarade-commissaire ferait mieux de s'occuper de plomberie.

Peu avant Travnik, dans une vallée, une tente grise solitaire. Un Kalderash paisible, indifférent à notre agression pho-

tographique, merveilleux d'indifférence royale, entretient un feu de bois. Il veille sur une petite fille qui dort au fond de l'abri, près de la charrette dissimulée ; une charrette semblable à celle des paysans. La roulotte est interdite, mais pas la charrette, ni le camping. Notre Tsigane répond en souriant à Jan. Deux chevaux broutent. Cet homme solitaire est sans doute frappé d'un interdit. On voit fréquemment le mari vivre à l'écart, en quarantaine, pendant les premières semaines qui suivent l'accouchement de sa femme. Un train ahanne au pied de la montagne. Une voiture française, une ID comme la nôtre, s'arrête. Le conducteur nous signale qu'il vient de voir un grand campement tsigane que la police lui a interdit de photographier. Forts de nos succès précédents, nous rions sous cape. A la sortie de Travnik, en effet, une dizaine de charrettes groupées à mi-chemin de la route et de la montagne. Nous avons perdu toute prudence et nous nous approchons, Jan et moi, le viseur à l'œil. Un homme s'avance, vociférant, d'un pas ferme. Il court même vers nous et nous lance des pierres. Oncle Vania est devenu tout blanc. Il dit : partons. Nous embarquons dans la panique le matériel de camping que nous avions déjà sorti pour le déjeuner. On devine, au loin, des mouvements inquiétants ; si tout le camp nous attaquait dans ce lieu sauvage... Brrr. Mitsho, mon ami, comme ton amitié est loin. Jan pense : ce ne sont que des Kalderash. Il a tenté de les amadouer en criant la formule magique : je suis un *Rom*, mais la brute déchaînée a répondu en quelque jargon serbo-croate. Inutile d'insister. On ne discute pas avec le *Rom* en colère.

Nous nous installons devant une rassurante ferme bosniaque, à côté d'un pont dynamité. Au loin, une caserne à étoile rouge (il y a des militaires partout) et, entre la caserne et nous, au bord de la route, un autre camp tsigane. Quelques chevaux

paissent de l'autre côté de la rivière. Nous observons ces redoutables sauvages à distance. Nous ne pourrons nous en approcher car les charrettes de la première *kompania* rejoignent celle-ci, nous dénonçant probablement. L'homme qui nous poursuivait tout à l'heure a crié à plusieurs reprises le mot Polizei, ou son équivalent serbo-croate. Sans doute les militaires, sous la protection desquels ils vivent ostensiblement, leur ont-ils interdit de donner leur misère en spectacle aux touristes capitalistes, sous peine de représailles. Je ralentis en roulant à proximité du camp et Jan capture quelques instantanés : les uns sourient, les autres font grise mine. J'accélère. Nous arrivons vers six heures à Sarajevo, où nous nous reposons deux jours. Il n'y a plus de chambres libres qu'à l'hôtel Serbia, dans un parc enchanteur, à dix kilomètres de la ville. Une grisaille dorée de deuxième classe. Le vieux quartier turc, son bazar, le martèlement des chaudronniers qui travaillent pour les touristes. Henri tient absolument à photographier le pont où un Empire s'écroula, plongeant nos grands-pères dans la plus grande perplexité. Soixante-dix mosquées. Des hommes y prient encore, malgré l'invasion des touristes, malgré le matérialisme historique.

Les rues de Sarajevo sont vides très tôt le soir. Le *Guide Bleu* indique deux boîtes de nuit fantômes. Fort aimablement, dans un français très pur, un jeune homme sarcastique nous explique : Sarajevo n'est pas Paris. Vendredi matin, au Musée d'archéologie, un Professeur en tablier noir nous remet le courrier transmis de Zagreb. Dans le jardin intérieur du Musée, une collection impressionnante de tombeaux bogomiles. Le Professeur nous donne l'autorisation de photographier ces signes indéchiffrables de la grande hérésie manichéenne, qui nourrira aussi la ferveur des Albigeois et la poésie française. Le Professeur, transformé en pion de collège, nous surveille

du haut de l'escalier : il est interdit de s'approcher d'une incroyable statue à la Giacometti qu'un savant vient de découvrir : « les droits sont réservés ! » glapit le Professeur, dont l'œil devient mauvais. Il va nous coller trois heures de retenue au Ministère de la culture réservée ; il faut s'incliner, remercier, abandonner à la science obscure la sculpture délirante qui pousse des éclats de rires sous le soleil de midi.

L'après-midi, nous cherchons en vain à atteindre la Citadelle, à travers les ruelles, les cimetières musulmans (menhirs blancs, bourgeonnants, secoués par le hoquet). Nous débouchons par erreur sur un camp militaire haut perché. La sentinelle ne sait pas lire, n'a jamais entendu parler du Château. Kafka, c'est les langues. Epuisés par ces fausses conversations stériles de sourds-muets grognants, nous abandonnons. A l'hôtel Serbia, Henri administre bravement le vaccin anti-typhique aux femmes. Siska s'évanouit pendant quarante-cinq secondes, le temps de faire un rêve extraordinairement long, dit-elle. La main de Henri tremble longuement, après. Congé de maladie samedi.

Dimanche 20 août

Nous quittons très tôt notre parc royal. C'est le premier jour de grande chaleur. La poussière, tout de suite, nous envahit. Une barrière de montagnes nous sépare de la Serbie. Monique fait des aquarelles devant un paysage sublime, où Siska voudrait vivre un an. Discussion sur la beauté comparée des plaines labourées et des versants incultes. Henri a acheté un petit vin rouge poétique. Déjeuner sur l'herbe au bord d'une rivière. Monique sauvageonne se sent revivre. Les villes, toutes les villes du monde la plongent dans la neurasthénie. Comme

On voit fréquemment le mari vivre à l'écart, en quarantaine, pendant les premières semaines qui suivent l'accouchement de sa femme.

Un Tshurari solitaire sur une route de Yougoslavie.

Un vrai village nègre qui entrouvre sa misère pittoresque de chaque côté d'un chemin de terre, grimpant vers la montagne.

Les Tsiganes sédentaires de Banïaluka, Yougoslavie.

Un vrai village nègre qui entrouvre sa misère pittoresque de chaque côté d'un chemin de terre, grimpant vers la montagne.

Les Tsiganes sédentaires de Banïaluka, Yougoslavie.

On voit fréquemment le mari vivre à l'écart, en quarantaine, pendant les premières semaines qui suivent l'accouchement de sa femme.

Un Tshurari solitaire sur une route de Yougoslavie.

Un vrai village nègre qui entrouvre sa misère pittoresque de chaque côté d'un chemin de terre, grimpant vers la montagne.

Les Tsiganes sédentaires de Banïaluka, Yougoslavie.

On voit fréquemment le mari vivre à l'écart, en quarantaine, pendant les premières semaines qui suivent l'accouchement de sa femme.

Un Tshurari solitaire sur une route de Yougoslavie.

notre voyage alterne implacablement villes et campagnes, son humeur varie avec la même régularité de l'euphorie la plus joyeuse au désespoir agressif. Siska ne se plaint jamais, mange et boit du miel. La constance de son admiration est admirable. Henri attentif à tout, au confort de chacun, à la santé de la voiture, est en pleine forme. Il oppose aux emmerdements de tout ordre la stratégie de l'humour ostendais. Chez les Slaves du Sud, il est plus ostendais que jamais. Notre Jan est mystérieusement silencieux aujourd'hui ; sa discrétion, sa délicatesse sont si grandes que nous n'osons le questionner. Est-ce le Babylonien sédentaire qui rêve de sa femme, de son atelier, du vacarme de New York, ou le Lowari nomade qui s'impatiente de notre lenteur, de nos haltes sans *Rom*, sans nouveaux Mitsho ?

Nous sommes coupés du monde depuis quinze jours. À Sarajevo, le camarade directeur de l'hôtel nous a fort obligemment fait entendre quelques bribes confuses de La Voix de l'Amérique, qu'il a prise pour Radio-Moscou. Ici, sous notre arbre pacifique, nous n'en saurons pas beaucoup plus : Radio-Varsovie brosse à l'intention de l'Afrique française un tableau fort incolore de la semaine en Pologne.

Nous entrons en Serbie ; les vallées sont moins sauvages, les citoyens et citoyennes ne se caparaçonnent plus dans les costumes archaïques. Ils sont délicieux. Vers six heures, peu avant Cacacz, nous nous arrêtons devant une foule en liesse : de grandes tables dressées dans un pré, une fanfare, une ronde. On vient d'achever le gros œuvre d'une ferme : trois chemises d'hommes, un drapeau et un bouquet de fleurs saluent l'heureux événement au sommet de la charpente. Le propriétaire offre généreusement à boire. Un homme s'avance vers nous, une bouteille d'alcool à la main. Il distribue des verres, nous buvons énormément. Chaque fois, il rince les verres avec de

l'alcool, d'un geste noble, digne de Mitsho. Mitsho est devenu notre mesure-étalon des gestes fous. Quelques hommes âgés parlent allemand ; fraternité des camps de prisonniers. Ils ont connu des Belges, des Français. Une amitié fidèle depuis qu'un patriote serbe se jeta sur un archiduc qui traversait un pont, à une centaine de kilomètres d'ici. Ici, c'est le délire de la paix éternelle, de l'alcool de prune, les confidences. Un vieux qui se penche à l'oreille de Henri : Ruski, nicht gut. Und de Gaulle ? — Nicht sehr gut, répond Henri, au grand étonnement de cet ami de la France. Un jeune homme à chemise blanche voudrait acheter par notre entremise une Citroën d'occasion. Il nous enverra l'argent à Paris. Monique est complètement ivre. Nous emportons une bouteille de cet alcool doux et chaud, que l'on prépare dans une grande bassine. Nous partons dans un hurlement de joie. Monique, les bras au cou de Henri, retrouve enfin son père. Cacacz : dans un palace lugubre, tous les petits-bourgeois de la ville dînent tristement au son d'un orchestre sirupeux qui joue très, très faux. Pas un rire, pas un sourire, comme si les loisirs ici se dégustaient gravement, dignement. Atmosphère de sous-préfecture. Nouvelle bourgeoisie. Eternelle bourgeoisie ?

Lundi 21 août

Terrible réveil pour Monique qui découvre, avec horreur, qu'elle est prisonnière d'une ville. Elle boudera toute la journée, se plaindra même du petit-déjeuner-camping dans un village peuplé de Serbes charmants qui nous offrent des prunes et des raisins. Un village comme doivent être les villages slaves dans toute l'étendue de la grande plaine : un chemin de terre, une interminable palissade basse qui serpente nonchalamment de chaque côté du chemin, marquant la limite des jardinets.

Un homme souriant au regard très bleu nous parle amicalement en allemand de la France. Les camps, lui aussi ; l'amitié née d'une guerre ratée ensemble. Son père a gagné la première guerre avec les Français, en France même. Le vieux nous sourit avec confiance, nous le photographions dans sa belle veste brodée, une fleur à la main, devant sa ferme. Cris de joie lorsque nous partons vers Niš, où le Professeur Uhlik nous a signalé une colonie tsigane. Mais cette ville industrielle est si laide, Monique est de si méchante humeur que Henri fort paternellement décide d'enfiler encore cent kilomètres de routes poussiéreuses.

Vranje. Cette petite cité est la proie, le soir, d'un phénomène démographique singulier. La circulation automobile est interdite de 18 h à 22 h dans la rue principale qui est livrée à la lente ronde nuptiale des jeunes citoyens mâles et femelles. Les jeunes gens montent sur une file, tandis que les jeunes filles descendent. Et réciproquement. Lorsque les premiers sont arrivés au sommet de la rue, dans une zone de pénombre où ne semble plus fonctionner le tropisme, ils tournent et se mettent à descendre, jusqu'au bas de la rue, d'où ils remontent à nouveau, changeant de file. Ce jeu est d'une très grande pudeur socialiste. Les deux sexes séparés ne devraient en principe jamais se rejoindre dans ce carrousel, puisque l'un précède toujours l'autre, qui le suit. Un subtil mécanisme de régulation, que nous n'avons pu étudier en détail, permet cependant parfois aux jeunes gens de se glisser dans la file des jeunes filles. C'est ainsi que les mariages se font à Vranje. Cette même grande rue est l'équivalent, toutes proportions gardées, des Champs-Elysées. Les portes de toutes les boutiques sont ouvertes ; on peut y acheter cierges d'église, chapeaux bourgeois, casquettes soviétiques, costumes, friandises, légumes : toute l'économie nationale s'y étale fièrement, richement éclai-

rée. Cela tient à la fois de la foire commerciale et du souk. Au-delà de la grande rue, là où elle se transforme en chemin zigzaguant vers la montagne, vivent les Tsiganes sédentaires. Dans la soirée, oncle Vania a noué des contacts avec les enfants qui se sont rassemblés autour de la voiture.

Mardi 22 août

Dans la matinée, opération photo dans la banlieue tsigane de Vranje. Le pur langage lowara d'oncle Vania étonne les enfants qui se jettent en grappes sur nous, rendant notre progression fort difficile. Merveilleux enfants dégoûtants, ivres de photographie. Modèles de Picasso. Cent yeux profonds nous dévorent ; les gosses crient, s'accrochent à nous, se bousculent devant l'objectif. Les hommes travaillent en ville, les femmes sont rares. Deux femmes se disputent sauvagement. L'une d'elles hurle des imprécations terribles, lance les bras au ciel, dénoue son bonnet et en balaie rageusement le sol. Malédiction abominable : « comme je balaie le sol, qu'ainsi la misère te balaie aussi ».

Des femmes et des petites filles descendent de la montagne, écrasées sous le poids des fagots. Nous quittons Vranje vers dix heures. A midi nous sommes à Skoplje, capitale de la République fédérée de Macédoine, sur le cours du Vardar. Ici règne notre ami Djem. Djem, Tsigane de bonne souche nomade, gangster mondain sur les bords. Djem, après Mitsho le joyeux, inscrit son visage triste dans notre album de famille. Djem le Tshurari et sa garde de corps turque. Djem qui aime Jacques Charrier, Marilyn Monroë, et qui semble contrôler tous les Tsiganes de Macédoine. Nous sommes épuisés par la chaleur et Henri a commandé des chambres avec salle de

bain à l'hôtel des Invalides. L'eau demeurera pratiquement invisible pendant trois jours et nous nous lavons au moyen de carafes. Du point de vue de la sociologie de la défécation, la Macédoine appartient à une grande région stylistique qui englobe aussi, nous dit Henri, l'U.R.S.S. : le papier souillé se jette délicatement dans une corbeille *ad hoc* posée à côté de l'orifice destiné à l'évacuation des seuls excréments. Nous avions déjà observé cette intéressante coutume à Vranje, qui doit donc être englobé, de ce point de vue, dans la civilisation proto-macédonienne. L'hôtel des Invalides est un palace touristique. Simplement, Skoplje manque d'eau. La chaleur sèche nous alanguit. Le soir, dans l'avenue Maréchal Tito, je note le même phénomène déambulatoire qu'à Vranje.

Mercredi 23 août, Skoplje

La ville est pleine de visages tsiganes. Le cireur de chaussures à l'entrée de l'hôtel joue un rôle important dans notre aventure. Le matin, de bonne heure, Henri s'est engueulé vigoureusement avec lui : il a lavé la voiture de sa propre initiative, alors qu'elle avait déjà subi avec succès le même traitement la veille. Notre homme réclame six cents dinars. Le camarade-gérant de notre Palace est choisi comme arbitre. Cela n'est pas socialiste, déclare Henri. Cela est vrai, reconnaît le camarade-gérant. On transige à deux cents dinars. Pris de remords, Henri se fait ensuite cirer les chaussures et donne un pourboire fabuleux. Or cet homme est l'indicateur de Djem, qui nous observe dans l'ombre. Il ne surgira qu'à la fin de la journée. Oncle Vania aperçoit immédiatement que notre cireur-laveur de voitures est tsigane. Bouche bée, intimidé, il écoute la plaidoirie en romani d'oncle Vania en faveur du *gajo* colérique.

La banlieue de Skoplje abrite dix ou douze mille Tsiganes sédentaires. La plus grosse colonie de Yougoslavie. Jan n'était pas très chaud au début, lorsque nous parlions de cette ville. Skoplje, pour lui, c'était l'avilissement de la culture tsigane, la langue qui devient un jargon slave, les robes des femmes qui rétrécissent, les foulards qu'on noue à la va-te-faire-fiche, bref, le monde mythique de son enfance qui s'écroule. Jamais d'ailleurs, les nomades ne fréquentent cette racaille. Or la racaille réserva à oncle Vania le superbe accueil délirant que les Nègres n'accordent plus qu'à leurs derniers rois sacrés. Et aujourd'hui, oncle Vania ne prononce plus avec dédain le nom de Skoplje, où sa légende mûrit.

Mais, avant de visiter les Tsiganes, nous rendons visite à Mme K., qui a fort joliment aménagé son musée d'ethnographie régionale au deuxième étage d'un immeuble dont l'ascenseur, naturellement, ne fonctionne pas. Nous nous extasions devant les vitrines mais elle nous désapprouve secrètement de préférer le misérable sous-prolétariat tsigane (qui n'est représenté dans aucune vitrine) aux broderies colorées de la paysannerie macédonienne. On sent bien que, pour cette femme intelligente et affable, les Tsiganes se situent bien en deçà de toute culture populaire, de toute ethnographie. Tout Skoplje bientôt sait qu'un homme mystérieux, venu d'Amérique dans une extraordinaire voiture qui respire (la suspension hydraulique), accoste dans leur langue les sous-prolétaires tsiganes, trinque avec eux dans les bistrots de la ville. On les rencontre à chaque coin de rue. Ils sont cireurs, balayeurs, porteurs, au service des *gajé*. Nous allons les voir chez eux après la visite du Musée. Ils habitent un gros bourg coloré en pente — tons ocres et bleus très doux — en face du cimetière militaire français. Cette fois, nous laissons les appareils photographiques dans la voiture ; déjà pendant la manœuvre, une nuée de gosses se préci-

pite sur nous, mendiant des cigarettes. La nuée grossit ; quelques femmes s'y mêlent, étonnées. Un bourdonnement nous emporte dans les ruelles escarpées. Peu d'hommes ; de nouveau, comme chez les sédentaires de Vranje, un monde d'enfants et de femmes. Jan encerclé par la foule, comme le centre prisonnier de sa circonférence, pérore. Nous restons prudemment tangents à cette position culturelle privilégiée, celle des grands Initiés, trônant dans l'axe du monde. La dame propriétaire de la masure devant laquelle la poussée de la foule nous a fait dériver, sort aimablement des chaises, pour Oncle Vania d'abord (spontanément, tous les gosses l'appellent « oncle »), pour nous ensuite. L'hospitalité après l'agression, le renversement de vapeur. Nous nous asseyons gravement dans la rue, comme des statues grecques, alignés devant les gosses debout qui tentent de déchiffrer le mystérieux regard que cachent nos lunettes de soleil. Ou bien nous sommes sublimes, ou bien complètement idiots, muets, silencieux, symétriques, *gajé* tombés du ciel en compagnie du Tsigane américain qui, une fois de plus, décrit les gratte-ciel de New York, la splendeur des frères *Rom* qui roulent en Cadillac, habillés en guenilles. Quelle propagande pour l'Amérique ! La police yougoslave nous épie elle aussi dans une moitié de l'ombre, Djem dans l'autre.

Le désarroi, le respect des sédentaires pour le frère nomade capitaliste est visible, pathétique. Les ponts entre ces deux mondes ont été coupés depuis longtemps, et voici qu'Oncle Vania abolit l'Ancien Testament tsigane et établit le Nouveaux ; on nous entraîne chez une femme qui fut nomade jadis, dans une maison très propre, fraîchement peinte. Je note la double fenêtre qui donne sur la rue. Une famille de musiciens, riches sans doute : les hommes sont partis à Belgrade, on nous montre les photos. Elle, la maîtresse de maison, pourrait être

la sœur aînée de Jan : teint blanc-rose, nordique. Sourde, édentée, charmante. Elle porte encore le foulard et les longues jupes des femmes dignes. D'autres femmes, pressées autour d'elle, assises ou debout, regardent intensément oncle Vania, superbe comme d'habitude. Par la fenêtre, cent autres regards de braise, cent bouches bées nous dévorent. Toute la foule a voulu nous suivre et l'on a dû refermer violemment la porte sur nous pour que nous ne périssions pas étouffés. Il y a vingt personnes au moins dans la chambrette, autour de Jan. Les femmes hurlent dans l'oreille de notre hôtesse ; malgré cet effort, elle comprend mal et le dialogue du Nomade et du Sédentaire s'avère véritablement être un dialogue de sourds. Jan cependant, est touché des marques de respect. Mais la conversation est banale, sans humour. Nous, les *gajé*, demeurons muets autour de la table. Après vingt minutes, nous partons ; un voisin nous invite à écouter des chants chez lui ce soir. Entourés de notre essaim d'enfants, nous regagnons lentement la voiture. Henri visite le cimetière militaire français, pour se tailler un alibi éventuel : le village est au bord de la grande route et notre visite insolite n'est certainement pas passée inaperçue.

Visite de la ville turque l'après-midi. Une petite fille tsigane fait un brin de causette avec Oncle Vania. A la nuit tombante, nous retournons au bourg. Une foule énorme cette fois se rassemble autour de Jan, l'engloutit. Nous suivons à une dizaine de mètres. La rumeur s'amplifie. Le triomphe, le délire, la perplexité. Que faire d'un tel hôte de marque ? Oncle Vania reçoit dix propositions contradictoires, dont nous ne percevons que le remous confus. Des hommes sans cesse plus importants l'abordent. Finalement la vague qui nous entraîne dans son écume, traverse la chaussée, au mépris des phares et des klaxons, nous entraînant vers un bistrot que nous n'atteindrons

jamais. Nouvelle halte, nouvelles palabres. Oncle Vania au loin, paraît submergé. Cette agitation ressemble à un complot. La police va nous embarquer tous, c'est certain. Un homme émerge de la foule, poussant Jan vers la voiture. Nous suivons. Une certaine impatience, des courants d'énervement agitent la nuée. Il nous est absolument impossible de deviner ce qui se trame autour de Jan. L'homme qui nous guide tente péniblement de prendre la situation en main, sans arriver à dominer l'anarchie. Une femme nous fait comprendre par gestes que nous devons partir. Que se passe-t-il, grands dieux ? Notre guide nous fraie un passage ; nous réussissons à nous engouffrer dans la voiture, à laquelle s'accrochent mille mains. Une immense clameur accompagne notre départ. Notre guide est assis devant, à côté de Jan et d'Henri qui tient le volant. Il nous fait emprunter un itinéraire à jamais mystérieux pendant quelques kilomètres. Quelque part dans la plaine, trois silhouettes attendent. Le guide fait arrêter. Vania seul sort. Il discute pendant un quart d'heure avec les trois silhouettes inquiétantes, moustachues : trois Tshurara nomades, éclairés par la lune. Quelle est cette conspiration ? Le rendez-vous était arrangé. Mais la conversation tourne court. Sans doute, était-ce Djem déjà qui tâtait le terrain.

La police yougoslave elle aussi est en état d'alerte. Roulant vers Skoplje, à quelque distance de cet étrange rendez-vous, deux policiers nous arrêtent : kontrolla. Henri murmure : zut, les papiers sont à l'hôtel. Notre guide tsigane se tasse, à côté de Jan. Il est silencieux tout à coup et tente visiblement de ne pas se faire remarquer. Mais la torche électrique qui balaie l'intérieur de la voiture s'arrête sur nos femmes rassurantes. Nous pouvons partir. Le guide explique à Jan qu'il vaut mieux que nous rentrions directement à l'hôtel, nous pourrions avoir des ennuis. Lui-même nous quitte à l'entrée du village. Et là

encore, une patrouille de flics. Nous nageons dans le roman d'espionnage.

Nous sommes assis au restaurant de l'hôtel des Invalides, Jan et moi, lorsque notre cireur-laveur d'autos apparaît dans le hall, nous faisant de grands signes. J'accompagne Jan. Le petit cireur qui est tout à fait détendu à présent nous dit que des *Rom* nous attendent en bas. Ce n'est qu'une feinte. Un seul homme nous attend, mais d'importance : Djem. Il s'avance, souriant de manière énigmatique ; il écoute Jan parler romani. Un jeune homme au regard froid l'accompagne et se penche aussi pour écouter la conversation. Djem dit très calmement, en anglais : *I am the Chief here.* Jan ne se déconcerte pas. Il s'incline cérémonieusement. Ils parlent en romani. Jan l'invite à notre table, abandonnant le petit cireur réjoui. Il me glisse dans l'oreille : cet homme est très important. Djem a une trentaine d'années : seul son teint cuivré, ses cheveux noirs abondants, trahissent son origine tsigane ; il est habillé élégamment. Il insiste pour nous inviter. Il paie l'apéritif. Il a déjà dîné mais il prendra le dessert avec nous. Le jeune homme au regard de serpent s'assied à une table voisine, où se tiennent d'autres *Rom*. Nous comprendrons plus tard que Djem ne se déplace jamais sans sa garde du corps. Le jeune homme est turc et s'appelle Achmed. Il obéit comme un chien à Djem, dont il est le messager. Une face d'ange perverti, fascinante, sans cesse aux aguets. Il nous donne le frisson, Achmed. Djem s'empresse ; il allume nos cigarettes, nous parle en anglais, en italien. Il nous explique qu'il a appris l'anglais dans un dictionnaire serbo-croate. Il paie à boire, joue au grand seigneur, commande des airs tsiganes à l'orchestre par l'intermédiaire d'Achmed qui ne nous quitte pas des yeux. Djem a un tic : il fait craquer ses phalanges en regardant tristement le sol. Ténébreux Djem ! Son beau-frère s'ennuie tout seul, à la table

qu'Achmed vient de quitter. Il déguste une anisette. Il porte pull-over et chemise blanche. Il a une gueule rassurante, le beau-frère ; nous l'invitons à notre table ; il ne parle aucun jargon occidental, mais nous sourit sans cesse avec tendresse. Djem par contre est d'un sinistre ! Il rivalise avec Jan de politesses oratoires ; regard fuyant, craquement de phalanges. Jan me fait comprendre qu'il est, pour les *gajé* de la République fédérée de Macédoine, le camarade-roi tsigane, le responsable politique. Les garçons s'inclinent respectueusement devant lui. Il s'occupe sans doute d'affaires louches, trafique dieu sait quoi. C'est lui probablement qui a posté au clair de lune nos trois Tshurara à moustaches ; il s'est méfié d'abord, le Djem. Il a voulu défier oncle Vania, le Tsigane riche venu de l'Amérique fabuleuse. Mais oncle Vania ne brigue pas la royauté tsigane internationale. Il s'est incliné devant lui et nos deux compères fraternisent à présent. Djem nous invite à finir la soirée au dancing de la Citadelle ; lorsque nous nous levons, plusieurs tables se dépeuplent : la garde prétorienne suit le Maître. A noter : ces hommes à gages ne sont pas tsiganes. Nous escaladons la citadelle. Une énorme salle de danse de style moderne, dominant la ville. Ici Djem est chez lui : l'orchestre est à lui (tsiganes, tous les musiciens, comme la petite chanteuse grassouillette à robe courte dont le ventre pointe vers le micro). Achmed est assis derrière nous. L'orchestre joue d'abord l'air préféré de Djem : Limelight (Djem chantonne douloureusement), puis, pour nous, « Que sera, sera... ». Enfin, de la musique tsigane. Les camarades socialistes embourgeoisés qui festoient ici protestent bientôt : ils veulent de la musique américanoïde. Djem nous fait quelques confidences : il aime l'aventure. Malheureusement il ne peut sortir de Yougoslavie. Pour Jan, en romani : « ces sédentaires sont si bêtes que je m'occupe des affaires des *gajé*. Ce flic

là-bas, qui fait sa ronde, tu le vois ? Je l'ai acheté. » En effet, le flic disparaît et nous laissera festoyer jusqu'à trois heures du matin, à la stupéfaction du camarade-gérant de l'hôtel des Invalides qui n'a jamais vu rentrer si tard ses clients. Pour Jan, Djem n'est pas une figure neuve du monde tsigane : il est l'équivalent rigoureux de Nicolas de Vaugirard, l'ex « roi de Paris », ou de cet autre leader que le maréchal Pilsudski couronna roi tsigane en Pologne avant la guerre : l'homme du double jeu, plus Tsigane que gangster, un peu gangster le cas échéant. Djem, comme tous les ambitieux de la sorte, est mal à l'aise dans sa peau. De style, de culture nomade, il s'est laissé prendre au piège de la richesse, de la puissance *gajo*. Il a épousé une femme yougoslave, se trouve douloureusement coincé à la charnière de deux mondes. Mais ce soir, il se veut et n'est que Tsigane magnifique, baron Tsigane comme dirait notre ami Mitsho. Il nous invite à revenir demain soir ; il rassemblera les meilleures chanteuses tsiganes de Skoplje ; il nous invite à rester ici. Dans cinq jours, un mariage a lieu. Nous abandonnons Djem au pied de la Citadelle.

Jendi 24 août, Skoplje

Nous nous réveillons tard, trop tard pour pouvoir nous laver. Nous nous perdons en conjectures. Pour Jan, Djem est avant tout un *Rom* de pure souche. Tshurari sans doute, donc moins rigolo et moins fin que le Mitsho de Zagreb ou le Bashno entrevu à Bruxelles. Il reçoit chez lui, dans la ville des *gajé*, à l'écart des sédentaires (hélas, son domicile nous demeurera inconnu) les nomades de passage ; ami de la police *gajo*, indicateur de police peut-être, il protège les *Rom*. Il est leur représentant officiel. Il navigue dans les eaux troubles des *gajé*, pour l'honneur des *Rom*. Il nous a reçus en *Rom*, royalement,

et non en flic, sordidement. Il ne nous a posé aucune question sur notre richesse, le but de notre voyage (pudeur, respect des *Rom*), ne nous a proposé aucune affaire louche. Il a rêvé tout haut devant nous. Comme Mitsho immobilisé depuis quelques années à Zagreb, il a la nostalgie du voyage. En dépit de ses fonctions semi officielles, il ne peut voyager à l'étranger. La nostalgie des chants tsiganes, des grandes fêtes tsiganes : il veut en organiser une pour nous. Il ne nous demande rien. Il donne à profusion.

Il nous attend au restaurant de l'hôtel des Invalides à dix-neuf heures précises. Nous arrivons en retard et il est légèrement impatienté, nerveux. Sa femme *gajo* l'accompagne, superbe créature bâillant d'ennui : la barrière de Babel nous sépare. Le beau-frère n'est pas là. Cela est bizarre. A demi-mots, Djem fait comprendre que le beau-frère a eu des ennuis, que leurs chemins ne se sont pas croisés aujourd'hui. Est-il en tôle, le pauvre ? S'est-il fait descendre par une bande rivale ? Nous dînons tristement. Tous nos efforts de communication échouent. Djem est plus lugubre encore que hier. Ses phalanges craquent. Achmed est absent aussi. Nous parlons cinéma. Djem aime les films américains, B.B., Charrier. Au nom de Tony Perkins, Madame Djem sort de sa torpeur.

Après ce morne repas, nous conduisons les Djem au dancing de la Citadelle. Que se passe-t-il ? Les chanteuses promises ne sont pas là ; rien que des *gajé* ivres et Achmed, entouré de deux petites crapules encore plus inquiétantes que lui : assassins sans masque d'ange. Les musiciens dans leur costume bleu de Pierrot triste nous saluent gentiment. La petite chanteuse grassouillette s'est fait belle. Il ne se passe rien de neuf et nous nous embêtons ferme. Madame Djem bâille. Nous faisons bande à part, oubliant les *Rom*. Je suis soûl et ma mémoire

se brouille. Cela dure jusqu'à minuit. Djem, qui meurt de sommeil, chante une dernière fois Limelight, mais ne proteste pas lorsque Jan lui propose de rentrer. Achmed accompagne courtoisement Jan qui va uriner. Djem, qui veut créer un lien d'amitié sûr entre Jan et lui, lui propose de coucher avec la sœur de sa femme. Jan a un geste évasif, très lowara. Nous nous levons : d'une série de tables disposées en échiquiers, des gardes de corps se lèvent. Au cours de la soirée, Djem s'est absenté sans explication pendant un quart d'heure. Le mystère Djem reste entier.

GRECE

Vendredi 25 août

Pendant le petit déjeuner, un émissaire de Djem nous observe. Nous effectuons un raid photographique sur le quartier tsigane, sans quitter l'auto. La frontière grecque est à cent cinquante km. La route suit le Vardar, dans une vallée aride dont la beauté nous coupe le souffle. La Grèce commence, aux portes de Skoplje, par ce dépouillement des collines jaunes. A Gevgelija, un douanier yougoslave analphabète, chargé de convertir en drachmes nos dinars, s'embrouille dans une multiplication élémentaire. Henri entre dans une grande fureur et profère les pires injures lorsque la barrière s'entrouvre enfin. Tout paraît gai en Grèce, les bergers, la publicité, signe trompeur de richesse, la langue vive, le trafic intense, les villageois sous la tonnelle des bistrots, la mer retrouvée à Thessalonique, où nous couchons dans le vacarme incessant de la ville.

Le *Guide Bleu* cette fois, le prend de haut avec le peuple : Suggestions pour la conversation courante : « Hola, berger,

rappelle ton chien ! Garçon, ces draps sont sales, enlevez-les ! Muletier, combien pour me mener à travers la montagne ? 300 drachmes, c'est trop, je t'en donne 100 ; etc. »

Nous nous appliquons à apprendre : je n'aime pas le vin résiné, je voudrais du vin blanc non résiné. L'expérience nous ayant appris que cette proposition entraîne la livraison d'un sirop rougeâtre, Henri a détaché l'étiquette d'un délicieux vin de marque « bottled in Greece » par les soins de la firme (centenaire) Strauss, que je brandis à toute occasion. Holà, berger !

Samedi 26 août, dimanche 27

En quittant Thessalonique, nous rencontrons nos premiers Tsiganes grecs. Une caravane en mouvement se dirige vers le port. Six charrettes bâchées, tirées par un mulet, avancent lentement au bord de la route dans un ordre militaire, à une vingtaine de mètres l'une de l'autre. Le conducteur de la première est un garçon au sourire paisible ; il arrête le convoi, saute de son chariot et se laisse complaisamment photographier. Les autres aussi. Dans la charrette, une femme et un bébé qui dort. Toute la caravane sourit. Mais un flic coupe court à notre amitié naissante. Il surgit brusquement d'un camion et marche vers nous d'un pas lent et menaçant. Il interroge le *Rom* qui répond fort civilement : « Non, je n'ai pas arrêté les voyageurs, c'est cet homme qui m'a interpellé. Il parle notre langue ». Méfiant, le flic : « est-ce un Tsigane comme toi ? » Sublime, le *Rom* (après une seconde d'hésitation) : « oh, non, il a appris notre langue ». Penaud, le flic oblige la caravane à reprendre la route. Il rôde autour de notre voiture, relève le numéro minéralogique. Adieu, policier stupide, adieu, gentils

Rom ! Plus loin encore, sur la route, d'autres caravanes ; puis un montreur d'ours cheminant avec son ours, qu'il fait danser pour nous au son du tambourin.

Nous contournons l'Olympe, la vallée du Tempe, où Apollon se reposa après avoir tué le dragon Python. Nous campons au-delà de Larissa, au pied d'une montagne que nous croyons déserte ; toute la nuit un berger et un chien hurlant promèneront leurs moutons à clochettes autour de notre camp. Holà, berger ! Les moustiques, de leur côté, descendent du séjour des dieux se nourrir de notre sang nectar. Un voile protecteur de citronnelle flotte sur le camp qu'illumine la lune enfin pleine. Nous dormons en plein air comme les dieux des premiers âges, luttant héroïquement contre les Titans-moustiques, sous le regard moqueur du berger Pan, à qui nous offrons le lendemain matin une tasse de café. Il la déguste noblement, sans mot dire, ainsi qu'une rasade de slibovič. Chaîne liquide du bonheur : l'alcool de nos amis paysans de Serbie réchauffe le cœur de Tityre.

Le camping, dont il affronte pour la seconde fois les périls, excite curieusement l'humour ostendais d'Henri. Au petit matin, nous le trouvons assis dans un fauteuil, contemplant majestueusement le soleil qui se lève. On jurerait Zeus en casquette, ou un général spartiate devant sa tente, avant la bataille, dominant les corps de ses guerriers endormis. Un paysan grec, qui est venu contempler tôt matin son champ, a salué gravement ce héros inconnu rêvant devant son temple de toile.

Sur la route de Larissa à Lania, plusieurs fois nous longeons des tentes grises dressées auprès de charrettes colorées. Des gosses, des femmes foncent vers nous comme des moustiques (encore) : agression souriante destinée à décourager notre

brève halte. Jan cette fois joue au parfait *gajo ;* sa bouche ne prend plus la peine de distiller le miel romani et les moustiques piquent, nous tirent la manche, réclament sauvagement drachmes et cigarettes. Jan photographie imperturbablement. Après avoir été traités en souverains étrangers par Mitsho le superbe et Djem le gangster, nous sommes choqués de ce manque d'égards. Rage stupide de se sentir, pour une fois, de l'autre côté du mur. Les dieux ne nous quittent plus : nous dormons au pied du mont Parnasse.

Lundi 28 août

Une espèce d'acteur lyrique antique à chapeau de paille nous guide pour cent cinquante drachmes à travers Delphes. Son numéro historico-mythologique est captivant : de la ferveur, du comique, un jeu sobre, qui tout à coup se déchaîne en hexamètres eschyliens, au centre du théâtre qui domine la tortueuse Voie sacrée. Il évoque admirablement les statues fantômes, qui se sont envolées de leur socle. De socle vide en socle vide, il nous promène à travers les guerres, les bousculades, les maquignonnages, les héroïsmes. L'après-midi, sur la route d'Athènes, nous sommes à Eleusis, pèlerins de Déméter. Une vieille anglaise dont la robe flotte impudiquement dans le vent qui se déchaîne, communie photographiquement avec le passé. Dominant le temple initiatique rasé, une exposition surréaliste de statues antiques sur fond d'usines et de bateaux fumants. Monique et Siska escaladent les rochers pour cueillir des figues de barbarie. Le soir, à Athènes, notre hôte Roussos Condouros, organisateur du Festival, nous envoie loger dans l'Olympe des milliardaires américains. Palace démentiel, nid d'aigle à mille mètres d'altitude, que nous atteignons épuisés, pris de vertige, les oreilles bourdonnantes, grelottants. Le vent fait

rage sur cet Acropole de la Richesse. Ce château insensé est coupé du reste du monde, à trente kilomètres d'Athènes qui brille à nos pieds — lumières blanches et vertes dans la plaine attique. On se croirait dans un dirigeable de luxe, dont la tempête fait craquer la carlingue d'aluminium. Tout s'envole lorsque notre auto-hélicoptère atterrit devant le grand escalier-passerelle d'honneur, trois fois tapissé de rouge. Cela pourrait être le début d'un nouveau Tati : Hulot milliardaire. Nous faisons une entrée très remarquée, dégueulasses, frissonnants. Le Palace est pratiquement désert.

Mardi 29 août

Une vie de chien dans un Palace.

Mercredi 30 août, Athènes

L'aventure recommence sur un mode pathétique : oncle Vania est tombé dans les bras de sa tante quelque part dans la banlieue du Pirée ! Un très gentil chauffeur de taxi au regard bleu très doux fut notre Caron. Roussos nous a dit : Des Tsiganes (Tsigani) habitent au-delà de l'Acropole. Roussos avait raison. Henri met le chauffeur dans la confidence : notre ami américain est Tsigane, il recherche sa famille. Fort ému, Caron fut magnifique de dévouement ; il navigua dans les rues les plus mal pavées pour que le miracle s'accomplisse. On est habitué ici à la tragédie familiale. Qu'importe la race des héros.

Une place éblouissante de lumière blanche, en contrebas du métro Athènes-Pirée, traversée par un fossé d'ordures. Notre premier port. Le taxi se range dans une ruelle et nous marchons dans le cruel soleil de la sieste à l'ombre courte. Jan s'avance vers une femme ; d'autres femmes s'agglomèrent,

lancent des cris. Un jeune homme traverse en courant le fossé et les rejoint. Une jeune femme au murmure d'oiseau sourit tendrement, chastement, à notre Ulysse. Nous entrons au royaume de la douceur. Le royaume des Kalderash que domine la stature monumentale des Matrones. En cinq minutes, l'affaire est réglée : la jeune femme (Fifi) nous mènera elle-même chez sa mère. On lui fourre en hâte un bébé dans les bras et Caron amène sa barque. Fifi s'est assise à côté d'Ulysse-Vania et lui fait mille grâces pleines de fraîcheur. Ils bavardent comme un frère et une sœur qui se retrouvent. Nous filons le long de la mer vers le Pirée. Caron suit très docilement les indications topographiques. La banlieue du port, sur la colline. Le joli bébé tend les bras à Vania et se choisit ingénument un destin royal. Fifi dit : « Tu vois, le sang des *Rom* ne ment pas, ce n'est pas aux *gajé* qu'il sourit ». Et ce sourire noue notre aventure athénienne avec la rapidité de la foudre : « Veux-tu être son parrain ? Il portera ton nom ». Et voilà. Joli bébé, nous te devons une fière chandelle (Nous allumerons d'ailleurs des tas de chandelles à ton honneur dimanche, devant Messire le Pope).

La course est longue dans la zone piréenne, aux chemins effondrés. Caron s'amuse beaucoup. Nous jetons l'ancre devant une maisonnette très propre, chez la maman de Fifi. Douce Kalderash à la voix feutrée, qui s'incline respectueusement devant Ulysse le Lowari.

Nous dérangeons la sieste. Courtoisie exquise. La maman de Fifi, basanée comme elle, nez busqué, défait les coussins empilés le long du mur, les dispose en cercle sur le tapis rouge. Oncle Vania s'assied d'abord, puis les *gajé*. La famille se compose de cinq filles ; seule Fifi, apparemment, est mariée. Le père (?) roupille, soûl peut-être, dans la cour. Il émettra

un grognement amical, lorsque nous partirons. Les hommes sont si effacés chez les Kalderash qu'à la réflexion je ne m'étonne plus de cette troublante absence. Les jeunes filles sont belles, l'une d'elles surtout, qui regarde oncle Vania avec des yeux prometteurs ; blouse jaune, foulard jaune. (Comment Vania ne frémit-il pas devant ce foulard scandaleusement noué sous le menton, à la façon des filles de mauvaises mœurs.) Mais oncle Vania est extraordinairement tolérant aujourd'hui. Il explique : ces choses n'ont pas la même importance chez les sédentaires. Les filles sont mal réveillées. Celle qui ne porte qu'une combinaison indémaillable et une petite blouse entrouverte se recoiffe. La propreté de l'intérieur est frappante, neuve pour nous. Comme partout, des gosses ébahis regardent par la fenêtre. La maman chasse un enfant *gajo* qui entre : « N'as-tu jamais vu des étrangers ? ». Elle tente à plusieurs reprises d'allumer le brûleur à pétrole pour le café. Le vent souffle, agite la tenture qui danse dans l'ouverture de la porte. La flamme du brûleur caresse dangereusement un rideau tendu devant une armoire. Nous frisons l'incendie. Notre Caron aux yeux bleus, qui s'ennuie dans sa barque échouée en plein soleil, fait une entrée timide. Il s'assied auprès de nous. Maman-Fifi fait du café turc. La fille en jaune nous sert. Vania d'abord, naturellement. La maman lui rappelle qu'elle ne peut passer devant le *Rom*. Elle obéit, servante docile de la morale des Hommes. Les jeunes filles dévorent oncle Vania des yeux. Fifi, digne et modeste, donne le sein au bébé. Le bébé bientôt erre sur le tapis, joue avec la boîte de cigarettes. Henri découpe des petits bouts de papier et les insère entre les doigts de pieds du bébé. Le bébé explore ensuite oncle Vania, qui le prend dans ses bras, fait des guiliguili. Fifi est en extase. La maman dit à Vania : ta sœur habite près d'ici, ta sœur lowari, nous allons t'y conduire. Jan est très inquiet. Il est à peu près cer-

tain que la rencontre sera une triste déconvenue, mais il ne peut décliner l'invitation. Nous partons. La barque de Caron s'alourdit : la jeune fille en jaune, suspendue aux lèvres d'oncle Vania, s'assied à côté de lui et de Fifi. Nous embarquons aussi une femme plus âgée, en robe verte courte. Une demi-heure de voyage dans la banlieue du Pirée.

Deuxième décor, plus inattendu encore : un immeuble neuf, très décent, pour petits bourgeois. Le troisième étage ; de petits appartements donnent sur une cour intérieure. Notre horde attire les regards des locataires *gajé*. Mais le troisième étage semble colonisé par les Matrones tsiganes. Nous entrons dans un coquet trois-pièces. Un divan dans la petite cuisine. Sur le divan une petite fille parfaitement indifférente lit (ou regarde ?) le magazine *Look*, à côté d'une femme âgée aux yeux charbonneux, gesticulant : la Magnani en personne. Type lowara superbe, voix perçante ; rien de la douceur résignée des femmes kalderash qui nous accompagnent. Trois minutes de présentation. Vania est assis à côté de la matrone. Brusquement, la voix profonde gronde, gémit. La matrone éclate en sanglots et embrasse violemment la main de Vania décontenancé. Fifi n'avait pas tout à fait tort : Jan découvre — ou redécouvre — le visage oublié de Putsha, la sœur de sa propre mère. Les noms aimés, les noms des grands Lowara de la famille de Pulika fusent, sonores. La petite fille continue à lire calmement le magazine *Look ;* les femmes kalderash se taisent, impressionnées comme nous. Dans la chambre à coucher voisine, le fils discret (dix-huit ans environ, célibataire, un enfant donc) ne cesse le lacer ses chaussures avec application. Il viendra s'asseoir timidement sur le divan, à côté de sa mère un quart d'heure plus tard ; il entre très gêné, un peu bougon, à la façon des jeunes enfants. Il ne salue pas Jan, qui l'ignore superbement (c'est un enfant, n'est-ce pas ?). Il

cherche quelque chose sous le divan. Les cris ont attiré beaucoup de monde à présent, d'autres femmes kalderash, une vieille notamment, qui se tient devant Jan, lui caressant le revers du veston pour enlever dieu sait quelle poussière. Une vaporeuse américaine blonde entre et sort, comme si elle faisait partie de la famille. Elle explique (en français) à Henri qu'elle est canadienne, de père (ou de mère) tsigane : elle baratine. Jan commente d'un seul mot : « c'est une dingue ». Putsha, la tante de mon oncle *Rom*, se remémore le passé. Grandes effusions caressantes et tonitruantes, les yeux secs à présent. Notre Jan est ému, apparemment à l'aise ; mais il confessera : avec les femmes je ne sais jamais très bien comment me comporter ; le fils adoptif de Pulika n'a vécu qu'avec les *Rom*, les mâles. A vrai dire il a peu connu cette tante maternelle quand il était gosse. Les femmes mariées sont dispersées dans des *kompania* différentes. D'abord, elle ne l'a pas reconnu, ni lui elle. Mais tout se passe très bien. Ils regardent ensemble les photos des parents communs et Vania s'exclame plusieurs fois, en pinçant les lèvres et hochant la tête. Notre horde provisoire prend congé de la dame Putsha, qui nous invite à revenir le lendemain. Demain, malheureusement, les préparatifs du baptême de Vania-Junior absorberont toute notre énergie. Notre Caron, qui nous avait suivis de son petit air modeste et charmant chez Putsha, reconduit patiemment toute la *kompania*, aussi galant pour les dames tsiganes que pour les *gajé*. Les rapports entre les deux groupes semblent meilleurs en Grèce qu'ailleurs. Gentillesse grecque. Demain, en nous rendant chez Fifi, nous observerons la même harmonie : un menuisier grec, un voisin, prend le café avec les *Rom*.

Avant de rentrer chez elle, Fifi tient à nous présenter, chemin faisant, d'autres amis, une famille tshurara. Echange de sourires et de politesses à travers la vitre du taxi. Caron

regarde tout cela avec un attendrissement grandissant. Dans le taxi, oncle Vania prend de plus en plus au sérieux son rôle de parrain. Chez Fifi, présentation du parrain à la famille. Une maison spacieuse et charmante ; l'une des pièces s'ouvre d'un côté sur la grande cour. Trois chambres séparées, toutes tenues avec un soin parfaitement grec. Le père du bébé est toujours invisible. Nous le verrons demain : un homme très effacé, insipide. Quatre générations sont rassemblées. L'arrière-grand-père et l'arrière-grand-mère de Vania-junior, vieux comme l'Inde, presque statufiés. Lui, couché sur une couverture, dans la cour, accablé par une crise de rhumatisme, égrène un chapelet de cauris. (Mais il n'est sans doute pas plus musulman, dit Jan, que mon filleul ne sera chrétien orthodoxe.) Elle, pliée en deux, accroupie à côté de son *Rom*, cheveux gris à tresses, souriante dans sa blouse d'un bleu très clair. Le grand-père de Vania-junior, un Kalderash doux au visage plat et au nez très enfoncé, nous reçoit. Un calme digne, apaisant, un certain effacement qui tranche avec l'agitation des femmes, bien que ce soit lui le maître de maison. Sa femme ressemble étonnamment à notre amie Mara de Zagreb, la femme de Mitsho. Type lowara, moins d'exubérance cependant. D'autres femmes encore, des voisines, tout attendries. Vania-senior embrasse une dernière fois Vania-junior et nous partons.

Jeudi 31 août, Athènes

Fifi nous a invités à déjeuner. Nous avons récupéré la voiture au garage. Le taxi de Caron nous accompagne une dernière fois, pour nous montrer le chemin difficile. Nous avons déjeuné, fort heureusement, car Fifi n'a pas préparé à manger. Ils sont tous très aimables : l'arrière-grand-père qui a toujours

mal au dos, l'arrière-grand-mère toute cassée, le grand-père qui nous reçoit dignement, en *Rom ;* nous nous asseyons à table avec lui, dans la pièce qui semble prolonger la cour. Fifi sert de la bière (la bière coûte très cher en Grèce). Les femmes se tiennent à l'écart, comme il se doit (sauf les nôtres), en demi-cercle. De temps en temps l'une d'entre elles entre en scène, parle abondamment, puis se retire. Celle-ci dit en montrant sa longue jupe : « certaines de nos femmes portent des jupes plus courtes, mais ne crains rien, nous respectons les règles, ta nourriture dimanche sera préparée conformément à nos interdictions ». C'est une manière détournée de vanter les qualités des femmes, des jeunes filles. Car la famille de Fifi tient absolument à marier Jan. Questions indirectes à ce sujet. Nous somnolons. Il fait très chaud. Henri cache ses paupières closes derrière ses lunettes de soleil. Jan et Henri s'absentent avec la mère, suivie d'une cohorte de matrones : ils vont voir le Pope. Hier, en revenant de chez la tante Putsha, Fifi aperçut le Pope, sortant de son Eglise. Elle fit arrêter la voiture et entraîna Henri et oncle Vania pour discuter le coup. Le Pope éberlué a accepté de baptiser Vania-junior dimanche. Mais Vania-senior est-il orthodoxe ? Oui, oui, naturellement, nous reviendrons demain pour tout arranger. Aujourd'hui donc, ils sont là pour tout arranger, tandis que nous bavardons par gestes avec nos hôtes, Siska, Monique et moi. La grand-mère s'inquiète d'apprendre que Vania prendra l'avion pour survoler la mer. Le grand-père vient d'Istanbul. Le bébé a neuf mois. Vania est-il marié ? La plus jeune des filles, douze ans, va à l'école. Elle nous écoute en riant. Pendant ce temps, le Pope se fait rouler dans les grandes largeurs. Il reçoit ses étranges clients dans un bureau orné d'un téléphone et d'une série de tampons. Comment se fait-il que Vania l'orthodoxe n'entende pas le grec ? Deux Matrones traduisent en romani, pour Jan, puis

répondent en grec au pope : il a quitté la Grèce il y a très longtemps, il a oublié le grec. Le Pope est entouré de deux assistants. Ils exigent un certificat de baptême du parrain. Ils compulsent sans rien comprendre le passeport de Jan, ne perviennent pas à déchiffrer les prénoms : Jan, cela se lit Djan et Djan n'est pas un nom grec, un nom orthodoxe. Jan dit en romani : il me fait chier, ce pope. Les deux matrones gesticulent, s'acharnent à présent à faire baisser le prix : il y a le baptême à trois cents drachmes et celui à cinq cents drachmes, qui est plus beau. Toujours superbe, oncle Vania déclare (en romani, aux femmes) : je veux le plus beau. Le pope dit (en grec, aux femmes) : c'est un Américain, il est riche, il peut payer mille drachmes. Les matrones protestent, surtout celle qui mène le jeu, une femme belle et autoritaire. Elle porte une robe très coquette. Elle a le teint clair, le visage rond et réjoui. Vania est d'abord Tsigane et il ne paiera pas plus que ce que paient les Tsiganes. Il paiera trois cents drachmes pour le beau service de cinq cents drachmes. Fifi assiste à tout cela un peu angoissée : si les pourparlers tournaient court, ses grandes espérances s'écrouleraient. Tandis que les femmes s'agitent, le Pope, qui commence à s'amuser, imite en riant leurs gesticulations à l'intention d'Henri.

Ils reviennent enfin chez Fifi, rayonnants. Le baptême aura lieu dimanche à cinq heures. La grand-mère prépare le café turc. Au moment de nous quitter, Fifi aborde discrètement la question du trousseau. Oncle Vania l'offrira. Mais ce n'est pas l'affaire des *Rom* de s'occuper de ces choses : Fifi et les deux Matrones qui ont roulé le Pope montent dans la voiture avec nous. Elles nous conduisent au cœur de la ville, dans le quartier des magasins de confection. Tout pour Bébé rose. Les *gajé* grecs se marrent en nous voyant entassés dans l'auto. Ces dames emmènent Monique et oncle Vania. Elles traînent

devant les boutiques, disparaissent pendant près d'une heure. Monique raconte. Dans un grand magasin noces-baptêmes, l'une des dames monte avec Jan au premier étage, abandonnant Fifi et l'autre dame au rez-de-chaussée. La première dame mène le jeu, virevolte, exige qu'on lui montre tout. Le parrain est consulté. Le trousseau vaut mille drachmes. Elle marchande. La vendeuse accorde dix pour cent. Ce n'est pas assez. Menace de lever le siège. Jan est prêt à céder. La vendeuse va consulter le patron. C'est d'accord, vingt pour cent. On fait monter l'autre dame qui donne son avis, ajoute une paire de souliers, un cierge, des médailles. On emballe. La mère est enfin admise ; on redéballe tout. Fifi s'extasie. La *kompania* réapparaît à l'horizon, nous l'embarquons. La vendeuse était effondrée.

Nous sommes chez Fifi. Les grands-parents et les voisines admirent. Jan a même acheté un manteau d'hiver. Attendrissement général. Oncle Vania embrasse son filleul. Les portes de la richesse viennent de s'ouvrir toutes larges. Vania a acheté aussi une croix en or, avec le nom gravé, le nom qu'on ne peut pas encore prononcer : Vania-junior n'a pas cessé d'être le serviteur d'Allah. Il s'appelle Achmed. Demain il entrera dans la sainte église orthodoxe. L'arrière-grand-père regarde tout cela en égrenant son chapelet musulman.

Dimanche 3 septembre, Athènes

Nous arrivons vers seize heures chez Fifi. Une petite fille agite une bombe de DTT pour chasser les mouches. Honneur aux *gajé* ! Le grand-père nous reçoit, dans la chambre ouverte sur la cour. Son frère arrive (son sosie) ; très digne dans son veston propre, sous son chapeau. Il nous observe silencieusement. Puis arrive une vieille sorcière qui fait beaucoup de raf-

fut. Elle est manifestement hostile à ce mélange racial. Les autres, nos habitués, ne se fâchent pas, répondent calmement, isolant sa méfiance. Jan se drape dans sa dignité lowara. La grand-mère se met en frais. Elle dit à Henri : « pourquoi croises-tu les bras ? Ouvre-les, ouvre-nous ton cœur. » Fifi et les autres dames nous offrent du cointreau et des gâteaux au chocolat. Le frère du grand-père en a marre du chapeau, il le tend silencieusement à son neveu, le mari de Fifi. Le grand-père envoie celui-ci chez le pope. C'est la première fois que je vois un *Rom* s'inquiéter de l'heure. Le parrain, de son côté, regarde sa montre. On ne rigole pas avec le *gajo*-pope. Embarquement : Vania-senior s'assied derrière, son filleul sur les genoux ; plusieurs femmes s'entassent à côté de lui, autour de lui. Nos femmes vont à pied. Ni le père, ni la mère ne nous accompagnent. Comme si cette affaire ne les concernait pas. L'ami Roussos (un vrai grec), qui a fait cent baptêmes depuis l'âge de douze ans, a promis d'assister Jan. S'il ne venait pas, il y aurait un fameux micmac : nos amis tsiganes ne sont pas plus ferrés que nous sur la question de l'expulsion du diable. Roussos nous attend devant l'église. Jan se détend. L'enfant ne porte pas encore son bel attirail de petit lord. Les dames le déshabillent dans un coin de l'église. Dans le bureau du pope, Jan règle la note. Devant l'autel, une cuve. Parrain Vania, assisté de Roussos parfaitement à l'aise, dialogue avec le pope. Ils se dirigent vers la cuve ; on amène le bébé tout nu et on le plonge dans l'eau. Voir reportage photographique intégral. Rituel grandiose. Vania-junior hurle, nos amies tsiganes vont et viennent. Tiens, le père est là, toujours effacé. Affaire de femmes et de pope. Bébé-Achmed métamorphosé en Vania sort triomphalement.

Chez Fifi, nous nous embêtons ferme à la table de banquet. Ce qu'ils sont ennuyeux et ternes, nos gentils amis Kalderash.

Nous attendons en vain des chants, des danses *rom*. Les jeunes filles s'agitent beaucoup dans l'espoir de séduire Jan. Elles sont trois au moins à lui lancer des yeux doux, au mépris de toute pudeur. Jan, magnanime, leur pardonne aujourd'hui : les Kalderash ne sont pas des Lowara. Il ne leur laisse rien espérer d'ailleurs. Il jette de temps en temps, négligemment, un regard vers la fenêtre ouverte sur la chambre à coucher où une superbe fille de quinze ans, belle à damner tous les grands chefs lowara, ondule, serpente au rythme d'une musique grecque ou turque ; les garçons ont amené un enregistreur à bandes magnétiques. Cette chambre à coucher pourrait être grecque, cette fille en robe courte aussi, que trahit seul l'éclat du regard. Monique et Siska dansent avec elle. Le père de Vania-junior se manifeste enfin ; il danse un bouzoukia dans la cour où les femmes se sont groupées, accroupies le long du mur, comme les nomades de la steppe devant leur tente. Image d'Orient, dix fois observée, ici au pied de l'Acropole, à Paris porte de Montreuil, partout. Quelques femmes plus âgées danseront aussi, mais toujours des danses *gajé*. Je quitte la *kompania* vers vingt heures avec Roussos, pour présenter un film en ville. Je les retrouve tous accablés de sommeil, toujours assis, vers minuit. La fête est finie pour nous. Leur silence nous chasse. Ils retiennent Jan, qui dormira chez eux, assistera seul aux chants, aux danses *rom*. C'était plus drôle chez Mitsho. Nous étions sans doute trop nombreux cette fois. Jan racontera qu'il a été gâté.

Mardi 5 septembre, mercredi 6

Je fais un saut en avion à Bruxelles. Mercredi vers dix-sept heures les Tsiganes téléphonent à Jan à l'hôtel. Le frère du grand-père, le grand-oncle du filleul, l'invite à de nouvelles

festivités. Rouch enfin débarque, mais il ne pourra rester avec nous. Jan, Henri et lui assistent au nouveau banquet. Il y régnait, dit Henri, le même ennui profond que chez Fifi ; la même gentillesse, la même absence de communication avec les *gajé*. Ceci mérite réflexion. Les Kalderash, artisans, semi-sédentaires, sont habitués à recevoir les *gajé*, à traiter avec eux. Ils vivent parmi eux, souriants, détendus, tout en ne cessant d'être sur leurs gardes. Les Lowara ne reçoivent jamais les *gajé*. Mitsho, ce fut un miracle, et la ferveur du miracle. Ce ne fut pas un accueil, mais une adoption. Un phénomène nouveau, auquel Jan lui-même n'avait jamais assisté. La mollesse souriante des Kalderash, c'est tout un système de protection, un *modus vivendi*. (Il y avait des Grecs à la fête du grand-oncle.) Jan a promis d'écrire à ses hôtes, en anglais. Ils se feront traduire la lettre.

Jeudi 7 septembre, Athènes

Je rentre de Bruxelles, où l'automne déjà, le froid, les habitudes falotes des *gajé* d'Occident... Je suis dérouté par un nouvel espace-temps : survoler deux fois en cinq heures un mois d'aventures lentes, retrouver la douceur du soleil grec. Henri va conduire Josse et Siska à l'Orient-Occident express. Siska, la pauvre est toute triste de nous quitter, de nous laisser à d'autres merveilleux Tsiganes. Mais elle sourit vaillamment.

Vendredi 8 septembre

Nous quittons Athènes vers midi, sans avoir eu le temps de visiter l'Acropole. Nous reprenons la route du Nord. Le soir nous traversons un village en fête ; des haut-parleurs grinçants déforment scandaleusement les bouzoukias. Tous les cafés,

toutes les tonnelles envahies par une foule qui dévore du pain sec et le maigre bouilli que l'on achète au poids à l'épicerie, dans du papier-journal. Sortant de notre Palace, la Grèce nous rappelle qu'elle est pauvre. Vers minuit, nous sommes à Lamia. Nous logeons dans un hôtel neuf, trop neuf, où nous dormons trop tard. Pour la première fois, Henri s'impatiente vraiment.

Samedi 9, dimanche 10 septembre

Il fait très chaud. Halte idyllique au bord de la Mer Egée, à soixante km. de Thessalonique. A la nuit tombante, nous nous trompons de route ; nous filons vers le cœur sauvage de la Chalcidique. Par un chemin périlleux, nous coupons la montagne pour rejoindre la route de Turquie. Nous dormons à Kavala, un joli port cossu. Les quais, où se promènent des marins blancs, sont entourés de restaurants à tonnelles. Douceur de la Grèce. Marchandages d'Orient déjà : le portier d'un semi-palace offre les chambres à six dollars, après avoir jeté un regard fourbe à son client. Le client dit non. Quatre dollars. Pour atteindre Istanboul, il faut remonter vers le Nord, près de la frontière turquo-bulgaro-hellénique. La frontière bulgaro-hellénique est fermée depuis quelques mois. Il faut entrer en Turquie. Rêvons : tandis que Latins et Byzantins s'empoignent, les premières hordes tsiganes venues d'Asie se glissent silencieusement en Europe. Le poste frontière est à quelques kilomètres d'Edirne. Fonctionnaires affables et tristement scrupuleux, paperasserie internationale. Le douanier turc tient absolument à voir nos deux appareils d'enregistrement.

TURQUIE

Edirne à la tombée de la nuit, ville surréaliste, cité fabuleuse abandonnée. Première capitale de l'empire ottoman, les sultans s'y installèrent pendant près d'un siècle avant de prendre Constantinople. L'architecte Sinan y éleva la plus belle mosquée du Moyen-Orient. Comme si Notre-Dame de Paris ne régnait plus que sur un bourg très animé, mystérieusement rendu au moyen âge par Victor Hugo. D'autres mosquées gigantesques écrasent les maisons de bois, les taudis, les ruines. A chaque carrefour, un militaire mongoloïde au casque blanc strié de rouge, siffle lorsqu'une voiture apparaît, pour avertir les passants indifférents. Charrettes, calèches d'il y a cinquante ans. Ci-devant Andrinople romaine, vingt fois ravagée, cette ville est étrangement située dans l'espace-temps, comme désaxée. Les Croisés comme les Avars guerroyèrent dans cette plaine morne, plate-forme de l'Islam. Ici naquit le micmac balkanique, la Question d'Orient, la grande menace de la chrétienté. Que la religion de ce peuple misérable, est belle ! La grande mosquée conçue par Sinan emprisonne un énorme bloc de silence et de paix ; des tapis colorés pour la gymnastique de l'esprit ; six mille chômeurs peuvent être accueillis ici en grands seigneurs. Opium du peuple, opium de grand luxe.

Par un concours de circonstances inexplicable, cette Cité de sultans abandonnée à un sous-préfet, est prise d'assaut ce soir par une armée de touristes italiens. Le seul hôtel décent est comble, les trois ou quatre hôtels de troisième catégorie aussi ; seul l'Edirne-Palace au nom fallacieux veut bien nous accueillir. Les lits (il y en a généralement quatre par chambre) sont à la portée de tous : vingt francs belges. Henri loue six lits, quatre pour Jan et lui, deux pour nous. Soit deux chambres. Il y a même des lits dans le couloir. Un client turc qui habite

Marseille et voyage vers la Bulgarie (moi aussi, Monsieur, je suis français), nous avertit : il faut s'attendre à tout. Mais « tout », ne vient pas : il n'y a ni puces, ni punaises à l'Edirne-Palace. Et le matin, un vieillard à barbe blanche et une femme vêtue de la robe noire de l'Islam, balaient consciencieusement la cour, tout autour de la fontaine. Le propriétaire du Palace va chercher dans un plat de cuivre suspendu des cafés turcs dans un café-bouge voisin. Edirne-Palace, tu mérites ton nom, tu es Palace dans la misère d'Orient.

Lundi 11 septembre, d'Edirne à Istanbul

Nous quittons tôt notre bouge-palace et l'antique capitale des sultans. La route d'Istanboul est zone militaire d'après le *Guide Bleu*, édition 1958. Il est interdit de s'arrêter sinon pour une visite brève des monuments et les repas. La Révolution de 1960 a-t-elle balayé cette sultanesque prescription ? Nous rencontrons beaucoup de convois militaires dans cette plaine inhabitée, que hante le fantôme de tant d'autres armées, au carrefour de l'Orient et de l'Occident. Ce paysage morne, dès lors, semble, lui aussi, un fabuleux décor abandonné. Nous croisons même une fusée de campagne de l'O.T.A.N. Et enfin, des campements tsiganes, que nous photographions de loin. Des tentes grises, entourées de charrettes, du même type que celles que nous avons vues en Yougoslavie, des charrettes paysannes, remplaçant la roulotte. Nous trempons du pain sec dans du yaourt à Babaeski (un café-bouge pour chômeurs tristes). Cette misère encore ! Une mosquée de Monsieur Sinan encore... Seuls les militaires de tout grade ont des airs de gentlemen anglo-japonais. A la sortie de la ville, des forains montent baraques et moulins. Jolis chevaux de bois archaïques. Henri et Jan découvrent dans la foule des Tsiganes qui ne

comprennent plus le beau langage lowara d'oncle Vania. Avant Istanbul, d'autres camps tsiganes, que nous n'abordons pas. Nous déjeunons dans un petit port sur la mer de Marmara : Silivri. Henri est tout réjoui de retrouver une estacade comme à Ostende. Au bout de l'estacade, un bateau jaune et bleu embarque des bottes de paille. Le restaurant, cette fois, n'a rien d'un bouge. Le vin blanc est délicieux, le poisson de la Marmara vaut bien les soles d'Ostende. Monique s'apitoie sur le sort d'un petit chat famélique, victime de cinq matous conquérants. Il faut le nourrir ou le tuer, proclame-t-elle. Nous le nourrissons en écartant les matous. La mer est grise, comme à Ostende.

Il pleut lorsque Istanboul émerge de la plaine ottomane. Il est cinq heures, nous entrons par la porte d'Edirne, cinq siècles après Mahomet II, qui fit tomber la dernière Rome. Nous avons d'abord longé pendant quelques kilomètres la grande muraille double qui défia l'Islam. Elle s'étend de la Corne d'Or à la mer de Marmara ; ses tours en ruines, tous les cent mètres, tiennent encore le coup, vieilles dames provocantes, émouvantes. Il pleut sur Byzance. C'est plus beau que le Château des Comtes à Gand (Baudouin de Flandre se tailla ici un petit Empire). L'histoire nous assaille (douze pages du *Guide Bleu* que nous lisons avec ferveur). Nous entrons dans Byzance par une ruelle tortueuse, maisons de bois à loggia, souks, ruines, agitation, misère grandiose, alternant avec demeures bourgeoises. Tout cela est sans âge et sans raison, une véritable stratigraphie historique. Palais de la mille et unième nuit, la mosquée bleue, parfaitement équilibrée, avec ses six minarets posés juste au bon endroit, ni trop près, ni trop loin des coupoles étagées en gradins, écrase la triste Sainte-Sophie, jaune et chrétienne, alourdie par les mauvaises herbes de l'Islam.

Nous ne visiterons pas plus Sainte-Sophie, « chef-d'œuvre de l'art byzantin », que le Parthénon. Nous nous glisserons ce soir dans l'espèce de termitière que les Tsiganes sédentaires ont adossée au pied de la grande muraille de Byzance. Grâce à notre ami E., fils de général en retraite, que nous rencontrons dans un restaurant pour petits-bourgeois turcs, le soir même de notre arrivée, non loin d'un bazar richement illuminé. Le fils du général, seigneur mongol en pull-over jaune, dînait au même restaurant que nous, en compagnie de quelques amis, étudiants comme lui. Lorsqu'il nous entend parler français, il s'approche. Il nous invite à nous joindre à sa bande. Nous interprétons mal son offre. Nous croyons comprendre qu'il est prêt à nous céder sa table, mieux située que la nôtre, sous la tonnelle. Il s'en va tout penaud. En fait, il voulait éprouver son français, maladroitement appris à l'université. A la fin du repas, Jan me dit : si tu te renseignais auprès du « copain » ? J'aborde le copain, très ivre à présent. Je lui dis : nous sommes journalistes, nous voudrions voir les Tsiganes. E. explique aux autres copains. Remous en sens divers. Quelques-uns rient, d'autres froncent le sourcil : on ne montre pas ces choses-là aux étrangers. E., très aimable, dit : revenez ici demain, nous bavarderons. Quelques minutes plus tard, il dépose sur notre table une bouteille de raki et dit : attendez dix minutes. Il discute le coup avec les copains, puis revient : allons. Nous allons, répartis en deux taxis. E. se voile la face lorsque je lui dis que je suis professeur à l'université. Il répète plusieurs fois qu'il a honte (parce qu'il n'a pas l'argent pour payer le taxi, parce que les Tsiganes déshonorent la Turquie, parce qu'il y a autour de nous, dans les ruelles, toute cette misère turque qu'il voudrait effacer). Il a étudié les sciences économiques et il veut faire de la politique. Parti du peuple. Gauche modérée. E. nous conduit

près de la grande muraille byzantine qui arrêta ses aïeux ; en plein quartier tsigane, dans une rue mal pavée, où se dressent d'extraordinaires masures en bois. Quelques fenêtres illuminées révèlent la présence des *Rom*. Une image bouleversante : une femme évente un enfant qui dort. Je m'inquiète (il est plus de dix heures) : n'est-il pas trop tard pour déranger ces gens ? E. sourit de toutes ses dents férocement belles : ici l'on peut voir danser toute la nuit. Spectacle pour touristes. Mais il faut payer. E. est tourmenté par l'idée que nous devrons payer. S'il était ministre, ce qui ne tardera pas, il nous offrirait ce spectacle. Il emmène avec lui une bande de six copains au moins. Nous paierons le prix, cent vingt-cinq livres. J'explique à E. qu'il doit laisser faire notre ami américain qui connaît la langue de ces gens, qu'il faut être très gentil et que tout s'arrangera. Remue-ménage dans la rue, déserte à notre arrivée. E. accoste un homme triste. Lorsque Jan s'approche, et lui parle en romani, son visage s'éclaire. Il nous entraîne dans une rue voisine. Les chauffeurs de taxi attendent patiemment. Nous entrons dans une cabane peinte en bleu, nichée au pied de la grande muraille. Nous nous asseyons, le dos appuyé contre l'antique enceinte de Byzance, dans une salle de danse minuscule et nous regardons deux putains (Jan affirme qu'il s'agit de *gajé* turques) onduler du popotin et du ventre, accompagnées par un magnifique orchestre : deux enfants au visage blasé ; l'un joue de la cithare, l'autre du tambourin. Un jeune homme en chemise blanche tient le violon. Jan est assis sur un tabouret à la place d'honneur ; le maître de cette maison louche est, comme notre guide, vaguement honteux d'afficher cette déchéance en présence d'un Lowari. Il parle un romani abâtardi et s'émerveille du style de Jan-Vania. Les femmes, dont l'une porte le pantalon turc, semblent être tsiganes ; mais elles n'entendent rien à ce que dit notre *Rom*. Les Tsiganes-

maquereaux rient. Ils vivent de la déchéance des femmes qui se trémoussent sur la planche flexible aménagée pour ce spectacle sans grâce. La culture *rom* sombre dans une pitoyable turquerie. Les danseuses cependant suent au boulot. E., se penchant vers moi me fait de la main un geste international éloquent pour me signifier que je pourrais coucher avec la fille si je le voulais. La tradition est ancienne puisqu'au XVIIe siècle déjà, un voyageur français décrivait ces « Tchingueniennes, qui sont des danseuses publiques, et, en dansant jouent des cliquettes ou d'autres instruments, et font pour quelques aspres, mille tours de reins assez déshonnêtes »[3]. Deux autres femmes prennent le relais sur la planche à danser. Les amis d'E. sont accroupis au sol, autour de nous. Ils rient et chantent. En face de nous, qui avons le privilège de nous asseoir sur des tabourets, l'orchestre est juché sur une petite estrade. L'enfant à la cithare tire des effets merveilleux de son instrument. Demain, Henri rêvera de l'arracher à ce byzantinisme sans éclat, d'en faire un grand musicien riche, comme Django Reinhardt. Jan est désespéré du sort de ces cousins pervertis, touché des marques de respect que le maquereau à chemise blanche lui témoigne, recherchant à tâtons le langage, les manières oubliés. Comment distinguer à coup sûr les *gajé* turques des femmes tsiganes dans ce show ? Celle qui porte des pantalons bouffants participera à une courte ronde organisée par le fils du général. Il est tout à son affaire, E. L'étudiant noble est métamorphosé en caïd, chef de bande, conquérant ; c'est lui, à présent, qui lance le premier cri des chants, guide les premiers pas des danses obscènes. Notre guide, Tsigane en pardessus, regarde tout cela avec une mélancolie intense, de même qu'un vieillard hébété,

[3] THÉVENOT, *Voyage au Levant*, 1664, cité par BLOCH, *Les Tsiganes*, 1953, pp. 62-63.

attiré par le vacarme. La porte est restée ouverte et des enfants mal réveillés contemplent sans étonnement le spectacle. Le petit tambourineur n'a pas un regard pour les gonzesses. Il s'applique sagement à frapper son tambour, possédé par le dieu de la musique. Nous tombons de sommeil avant la fin de l'heure. E. et ses copains resteront avec les putains. Il a fait venir du raki et du saucisson. Nous lui laissons l'un des taxis, dont nous payons la course. Nous l'invitons à déjeuner demain à treize heures.

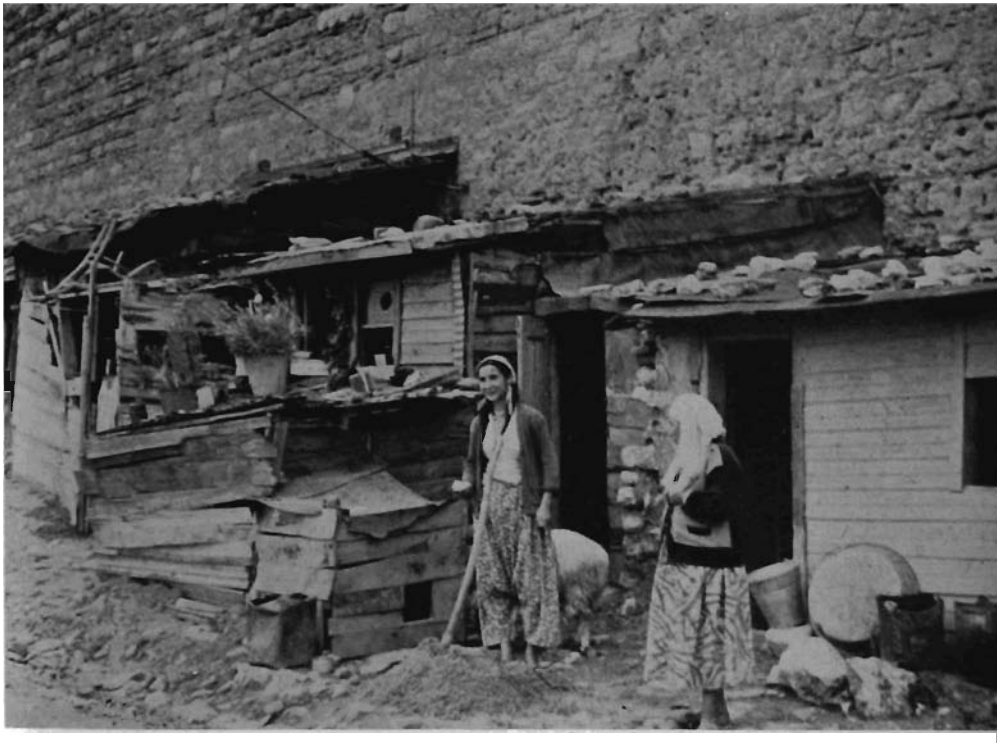
Mardi 12 septembre

Nous visitons la grande mosquée du sultan Achmed. Quatre énormes colonnes soutiennent une très haute voûte, isolant du monde une salle de gymnastique métaphysique, décorée de mosaïques bleues. Une cinquantaine d'hommes accroupis sur l'immense tapis prient, derrière un prêtre collé au mur. Dieu est un mur. Un homme lance un chant ; un enfant l'accompagne. Nous nous accroupissons aussi, à l'écart, et nous subissons le charme. La nudité de cet appel nous renvoie au cœur du désert. Nous sommes dans un palais merveilleusement inutile, sur un tapis volant, sans désir brusquement. L'Islam, entre le Christ et Bouddha, fait virer Dieu dans le néant. Il lui a arraché tout visage. Religion de la sérénité, déjà. Le sacristain en quête de quelques dollars nous montre la balustrade du premier étage réservée aux « madames ». Au fait, il n'y a pas de femmes dans les restaurants, les cafés. E. a grimacé lorsque je lui ai demandé si la polygamie était légale en Turquie. Non, la femme qui persiste à vivre polygamiquement est envoyée dans un établissement public, un bordel, quoi. Henri pose des questions sur le mode d'organisation, le tarif de ces maisons. Et le soir, avant de nous quitter, E. le prend

à part et lui offre une femme. Henri remercie poliment, déclinant l'offre.

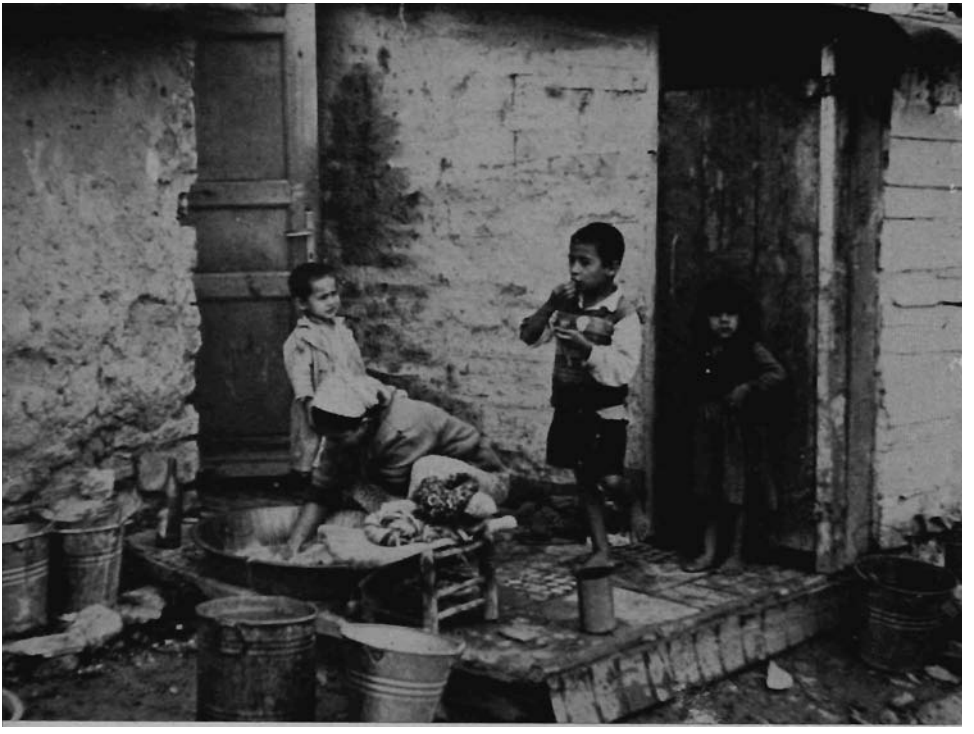
Mercredi 13 septembre, d'Istanbul à Plovdiv

La route qui nous ramène à Edirne amorce le retour par les pays de l'Est. Vers midi, nous nous arrêtons auprès d'un camp tsigane : six charrettes, prêtes au départ. Des Tshurara typiques (grandes moustaches, l'air féroce, en guenilles) autour de Jan réconforté par la vue de vrais *Rom*. Ils empêchent les enfants de mendier, sourient gentiment. Le plus inquiétant de tous est un homme qui n'a plus que deux dents de tigre. Ils pensent qu'il y a des Lowara à Ketshan, trop à l'écart de notre route malheureusement. Jan-Vania bavarde un quart d'heure avec eux ; les femmes sont au village. Les hommes portent les enfants lourds. Un paysan turc s'approche goguenard et écoute. Il nous lance un regard de complicité *gajo*, car nous nous tenons aussi à l'écart. Photos de famille avant le départ. Grand style oratoire ; l'un des hommes dit à oncle Vania qu'il est prêt à l'accompagner, pour l'aider à retrouver son père. Ils en parleront à d'autres *Rom* et peut-être un jour Pulika apprendra-t-il que son fils le recherche à travers toute l'Europe. Seules les montagnes ne se rencontrent pas. Jan est rassuré ; tous les *Rom* de Turquie ne sont pas maquereaux. Nos tristes sédentaires, nous les avons revus ce matin, avant de quitter Byzance. La grande muraille sous le ciel désespérément gris avait perdu son côté mille et une nuits. Les enfants nous assaillent, un gosse cherche à m'entraîner avec des gestes mystérieux. Le propriétaire du bouge semble honteux de ce qui s'est passé hier. Les femmes nous offrent des chaises et nous nous asseyons dans la ruelle, face aux cabanes. L'une des putains apparaît, détendue, un bébé à la main, puis une petite



« Tchingueniennes, qui sont des danseuses publiques, et, en dansant, jouent des cliquettes ou d'autres instruments, et font pour quelques aspres, mille tours de reins assez déshonnêtes » (Thévenot, 1664).

Les Tsiganes sédentaires de la grande muraille, Istanbul.



Demain Henri rêvera d'arracher le petit cithariste à ce byzantinisme sans éclat, d'en faire un grand musicien comme Django Reinhardt.

Les Tsiganes sédentaires de la grande muraille, Istanbul.

fille de douze ans, blonde, enceinte. La femme tsigane aux pantalons turcs découvre avec émerveillement deux œufs de poule. Le petit joueur de cithare nous donne une aubade. Il accepte avec réticence l'argent qu'Henri lui donne en partant. Deux vieilles chouettes aimables parlent un romani très pur. Le Tsigane-maquereau se souvient avec joie des paroles d'adieu que deux *Rom* s'échangent lorsqu'ils se quittent. Il essaie la formule, comme s'il avait peur de se tromper. Il dit à Jan : je vais dire ceci, puis tu me répondras cela. Ils nous laissent photographier librement leur misère.

Jan raconte : Dieu créa trois hommes, un homme trop cuit (un Noir), un homme pas assez cuit (un Blanc) et un homme cuit à point (un Tsigane). Dieu offrit diverses choses à ses trois créatures. Le blanc choisit la charrue, le noir l'arc et la flèche. Le *Rom* but la grande cuve à alcool et s'enivra. L'ancêtre avait choisi la liberté.

A Babaeski, peu avant Edirne la mirifique, la foire que nous avons vu monter il y a quelques jours bat son plein. Une foule de paysans turcs endimanchés ; les femmes drapées des pieds à la tête dans la même robe noire : semblables à des nonettes égarées dans un lieu de plaisir. De jolis moulins sans chrome ; un cirque africain où l'on peut voir des gorilles, à côté de la grande tente réservée aux danses du ventre exécutées par des artistes émérites d'Istanboul ; une baraque mystérieuse où un Docteur ès sciences occultes envoûte une femme blonde que l'on peut admirer sur le calicot ; des marchands d'antiquailles. Nous nous ravitaillons chez le marchand de cacahuètes et de piments qui nous offre une cigarette et nous serre la main, le marché conclu. Une armée de charrettes abandonnées dans le pré ; la foire rassemble une foule de gens joyeux, habillés avec dignité, surgis de cette plaine qui nous paraissait déserte et

livrée aux convois militaires. A Babaeski, Henri change des dollars dans une banque somptueuse ; sa façade de marbre blanc défie scandaleusement la misère des Babaeskiens. Des messieurs-prêtres en col et cravate s'affairent devant des machines à écrire Remington et Olivetti, comme à Paris, Londres et New York. Ces Messieurs cependant regardent avec méfiance nos dollars qui ne se convertissent en livres turques qu'au terme d'une série compliquée d'épreuves administratives. Une vieille paysanne en haillons monte lentement les marches du temple de l'argent, s'appuyant sur une canne. Elle entre terrifiée. Sur les canapés confortables du sanctuaire quelques koulaks impressionnés attendent que les messieurs-prêtres daignent recevoir leur obole.

Nous arrivons devant le rideau de fer vers cinq heures, en même temps qu'une expédition française qui revient de l'Inde. Aucun déploiement militaire. Une route barrée des deux côtés, comme partout ailleurs dans le monde. Mais un soldat juché sur un mirador turc observe à la jumelle son congénère bulgare qui fait de même, du haut de son propre mirador, à vingt mètres, comme si ces messieurs souffraient de myopie.

BULGARIE

Bienvenue en Bulgarie, lit-on en français. Il n'y a pas de contrôle douanier, mais nous nous confessons pendant une heure devant un fonctionnaire réservé, plutôt affable. Un militaire soupçonneux emporte nos passeports. Il réapparaît au moment du départ et nous dévisage tous lentement pour voir si nos bobines correspondent bien à la photo. C'est là l'essentiel de sa délicate mission. Le rideau de fer serait-il une montagne de papiers ? Nous pouvons photographier ce que nous voulons,

L'un des hommes dit à oncle Vania qu'il est prêt à l'accompagner pour l'aider à retrouver son père. Seules les montagnes ne se rencontrent jamais.

Une horde tshurara en Turquie.

sauf dans un rayon de vingt-cinq km. (zone militaire, si peu militaire). Villages bulgares prospères, sans grand caractère, dans une plaine riche et morne. Nous logeons à Plovdiv, dans un palace de style stalinien. A la réception, des ouvriers attendent patiemment. On nous loge tout de suite. Dans l'ascenseur l'un des membres de l'expédition Paris-Bombay me dit, navré : la clientèle est très mélangée ici. Un doux espoir me chatouille le cœur : les palaces appartiendraient-ils vraiment au peuple ? Le restaurant à ciel ouvert est une espèce de cuve énorme entourée de colonnades, comme si nous étions au fond d'une piscine. Restaurant-dancing, musique fracassante. A une table d'officiers joyeux répond, de l'autre côté de la piste de danse, une table de popes gras et nobles, accompagnés de leur popesses, décalquées sur le modèle de Mme Krouchtchev. Les popes ici font partie de la révolution nationale. Ce mystère du matérialisme historique ne sera jamais éclairci. Nous le retrouverons en Roumanie. La première impression est plutôt favorable. Tout le monde, militaires, ouvriers, curés, paraît content de vivre. Les femmes sont belles, les hommes costauds, les enfants solides.

Jeudi 14 septembre, vers Sophia

Sur la route de Sophia, nous croisons un enterrement religieux. Un homme en tête du cortège porte une croix ; le char funéraire est argenté. Nous nous précipitons pour photographier. Une femme accourt vers moi et me fait part en allemand, avec émotion, de son indignation : pourquoi photographiez-vous ces pauvres gens ? Ceci est notre premier contact avec le grand tabou photographique des pays de l'Est. Tout ce qui n'est pas encore socialiste, tout ce qui n'atteste pas clairement le socialisme en actes, est frappé d'interdit, prolonge

la zone militaire. Cette fois je ne m'en inquiète pas trop ; cette digne militante avait l'air si gentille, si triste de mon égarement. Elle ne voulait que me convaincre de mon erreur. D'autres seront plus agressifs. Nous déjeunons au bord d'un lac artificiel, le barrage Staline, où des étudiants font du canotage.

Sophia est une ville horrible ; architecture typiquement stalinienne. Les hôtels sont pleins. Le camarade Simeonof, de l'Office du tourisme, se démène beaucoup pour nous loger. Il nous envoie finalement au barrage Staline, dans une espèce de chalet qui pourrait être suisse, si ce n'était cette absence étrange de vie sur la rive. Ainsi sera colonisée la lune. Il commence à faire froid.

Vendredi 15 septembre

Monique et moi jouissons du paysage socialiste tandis que Henri et Jan retournent à Sophia. Ils rendent visite au camarade Tshudumir Petrov, vice-président du Comité d'amitié et des relations culturelles avec l'étranger, très agressif : le socialisme réussit toujours, a toujours réussi, réussira avec les Tsiganes. Il n'y a donc plus de problème tsigane. Il compare le goût exotique pervers des Occidentaux pour les Tsiganes à la contemplation stérile des éléphants en Inde. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a, officiellement, 200.000 de ces éléphants-là en Bulgarie. Ces animaux indomptables se seraient-ils métamorphosés en moutons de kolkhoze ? Nous verrons bien. Le camarade Petrov nous confie à un jeune interprète fanatique, répondant au prénom de Lubin, avec ordre de nous mettre en rapport avec le Dr Marinov, de l'Institut d'ethnologie. Le Dr Marinov est intéressé : il prépare une histoire des Tsiganes bulgares. Lubin s'amuse. Marinov emmène Henri et Jan visiter la maison de la culture tsigane, dans un quartier

misérable, où ils passent très vite. Le socialisme ici, c'est avant tout l'école, une grande école qui abrite 1.180 élèves. Le Directeur ne parle pas romani et la langue romani ne figure pas au programme des cours. Il y a trois journaux pour les Tsiganes, édités en bulgare. Il y a un grand poète tsigane qui a chanté — en bulgare — sa mère nomade : Oussim Kerim.

Le camarade Semionov a réussi au prix d'efforts surhumains à nous loger à Sophia, au palace Bulgaria.

Samedi 16 septembre, Sophia

A huit heures, le camarade Lubin est à son poste, sûr de lui, légèrement dédaigneux. Il a vingt-sept ans, étudie le turc et l'arabe. Son père est conducteur d'autobus, gagne 1.200 leva par mois ; Lubin nous décrit avec ferveur les avantages matériels complémentaires : soins médicaux gratuits, vacances gratuites. Lubin est fier d'être socialiste, fier d'être bulgare. D'un geste des biceps il souligne la vaillance de ses ancêtres qui luttèrent contre les Turcs. Joli garçon aux yeux froids, à la tête froide. Nous continuons la série des visites protocolaires, en compagnie du Dr Marinov, avec qui nous conversons en allemand. Au Studio des films scientifiques, le Directeur Bachiedanov et l'ingénieur en chef Ignatov nous reçoivent courtoisement : pralines et liqueurs à neuf heures du matin. Notre projet leur paraît séduisant, mais il est plutôt de la compétence du Studio des films documentaires. Nous y allons. Le camarade-directeur Panchev est très, très réservé. Il faut lui écrire, de Bruxelles. A croire qu'il est sourd. Façon polie, socialiste, de nous renvoyer. Pralines, liqueur, de nouveau. Distrait, le camarade-directeur prend le Dr Marinov pour un membre de notre expédition. Lubin, assis à l'écart, ne se départit pas de son sourire ironique.

L'après-midi, visite du village-modèle de Filipovtsi, à sept km. de Sophia. Ici le gouvernement bulgare tente d'intégrer à la communauté nationale deux cents familles tsiganes, bientôt deux mille. L'expérience est toute récente : des maisons blanches, coquettes, soigneusement alignées, une maison de la culture et une brosserie en construction. L'école primaire fonctionne déjà. L'institutrice *gajo* est touchante, mais elle ne parle pas le romani. Une trentaine de gosses ; la plupart portent un foulard rouge. Nous nous asseyons comme des mages sur l'estrade, tournant le dos au tableau noir. Les gosses assis deux par deux à leur petit banc croisent sagement les bras. Deux camarades-tsiganes nous accompagnent. L'un d'eux est le vice-président du conseil municipal. Mais il se marre avec Jan : les *Rom* sont des *Rom* et les *gajé* des *gajé* (Camarade Petrov, le problème n'est pas exactement résolu). Tâtant le terrain, Jan lui dit : excuse-moi auprès de l'institutrice si je ne parle pas le bulgare. Le vice-président répond : elle n'a qu'à apprendre le romani ! Cependant le spectacle de ces trente mômes dans cette classe ne laisse d'émouvoir. Les gosses chantent des chants révolutionnaires bulgares. Dans l'un d'eux il est question de la bombe atomique. Un garçon accompagne à l'accordéon une petite fille qui danse de jolies figures bulgares, avec, de temps en temps, des accents tsiganes surprenants. Les autres mômes l'applaudissent longuement. A la demande du vice-président les gosses chantent pour Jan, en romani : « Car je meurs, car je meurs et je pleure des flots d'eau. »

Nous apprenons qu'il y a déjà plusieurs universitaires tsiganes, dont une femme oculiste. Lorsque nous nous dirigeons vers le bain public (en construction), un jeune énergumène furieux accourt et m'empêche de photographier. Le cheveu très noir, le teint jaune, une allure d'adjudant-chef, c'est le secrétaire du parti. Il arbore l'insigne. Le Dr Marinov est embêté.

Nous avons déjà beaucoup photographié. Il tente de nous expliquer : tout ceci n'est pas encore assez aménagé, orné, fleuri. Les gosses, les femmes n'ont pas été habillés pour la parade.

Jan continue à plaisanter nonchalamment avec le vice-président, ignorant l'énergumène. Marinov est de plus en plus inquiet. On nous emmène visiter trois maisonnettes propres, particulièrement insipides : la fin du voyage, la halte dans l'usine. Au demeurant, ces femmes qui nous accueillent ont l'air heureuses de leur petit ménage : deux chambres, une cuisine et une chambre à coucher. Plus de puces, évidemment. Plus de longues jupes, quelques foulards noués encore. Ce matin on nous a montré au Studio des films documentaires un court-métrage du camarade Alurkov : *Les tentes qui brûlent*. On y voit comment de jeunes Tsiganes mettent joyeusement le feu à l'abri ancestral et s'installent dans une cité ouvrière. Le nomadisme n'était qu'une des formes de la misère capitaliste, comme la mendicité. Il n'y a plus de problème tsigane. Dans la troisième maison, envahie par l'éternelle foule tsigane curieuse, un petit garçon nous donne un récital d'accordéon. (Il suit des cours.) Il s'embrouille seulement dans l'air tsigane que le vice-président lui demande de jouer pour oncle Vania. La mère, assise au bord du lit, explique avec confusion qu'il ne l'a pas encore appris. Pour se rendre sympathique, le Dr Marinov se met à danser un pas bulgare endiablé. Le secrétaire du parti est maintenant tout à fait conquis par oncle Vania. Précédemment déjà. il s'était mêlé à la conversation romani. mais en le prenant de haut. Il avait ordonné à Jan de photographier la belle chambre à coucher socialo-bourgeoise. Jan, très Lowari, le remit en place, rétablissant clairement la grande coupure qui, partout dans le monde, l'Occident comme l'Orient, doit séparer les *Rom* des *gajé*. Il

dit : ordonne cela aux *gajé*, je suis un *Rom*. Sourires. En bon *gajo*, je m'exécutai. Lorsque je revins dans la cuisine ces messieurs *Rom*, redevenus *Rom*, se marraient encore plus : Jan venait de dire : ne le tuez pas, le *gajo*, il vient de faire son travail pour moi. Depuis cet incident, le secrétaire du parti a viré dans le camp des *Rom*. Lorsque nous nous quittons, il dit à Jan : tu pourras dire aux autres *Rom* que si nous habitons à présent dans des maisons, ce n'est pas nous qui les avons construites ni payées, nous les avons reçues des *gajé*.

C'est le secrétaire du parti lui-même qui insiste à présent pour être photographié en compagnie de Jan, dans un touchant tableau de famille. Mais, dans la voiture, Marinov n'est pas à l'aise. Il nous supplie de ne plus photographier. Ce discours incompréhensible, dans une langue secrète, entre le *Rom* d'Occident et les habitants du village-modèle visiblement l'inquiète. Afin de rehausser le niveau culturel de notre promenade, il nous emmène à Boyana : dans une chapelle « féodale » d'admirables fresques du XIIIe siècle, byzantino-bulgares, commentées d'une voix tonitruante par une très savante archéologue. Elle souligne la liberté de l'artiste (bulgare) par rapport au canon (byzantin). Lubin nous guide fort gentiment (ce fanatique sait aussi être prévenant) aux galeries Lafayette de Sophia. Abondance relative. Il faut rendre cette justice au socialisme bulgare.

Dimanche 17 septembre

Nous quittons Sophia lorsque les cloches sonnent. Les popes ont des airs d'aristocrates. Ils marchent la tête haute, la barbe bien droite. Nous filons vers la frontière roumaine :

Roussé sur le Danube. Sur la route, Ternovo, l'ancienne capitale, une jolie ville dans une vallée charmante. Une tour où l'empereur des Bulgares tint captif Baudouin de Flandre, notre Byzantin national. A Roussé, la grande foule oisive et pacifique des dimanches socialistes est agitée par des remous ; des haut-parleurs commentent la situation internationale. On fait la queue devant la boutique d'un marchand de journaux. Dans notre chambre un poste de radio nous met enfin en communication avec l'agresseur impérialiste. L'Allemagne de l'Est réclame deux aviateurs de Bonn qui ont atterri à Berlin. La guerre mondiale va-t-elle éclater pour ces deux idiots ? Dans le restaurant en plein air de notre nouveau Palace, nous ne sommes pas très rassurés ce soir. Derrière nous un jeune pope triomphant entouré d'une cour de jeunes gens déploie des grâces de cocotte.

ROUMANIE

Lundi 18 septembre, Bucarest

Nous franchissons le « pont de l'amitié » sur le Danube. L'opération change est croquignolesque : une dame consulte l'album des monnaies étrangères et affirme que le billet de dix dollars d'Henri n'est pas conforme au modèle légal. En revanche, elle accepterait le billet de vingt dollars, bien qu'il présente aussi une légère différence par rapport au « spécimen ». Quelques kilomètres après le poste frontière, deux femmes tsiganes aux longues jupes ramassent du foin pour les chevaux. Elles parlent, nous dit Jan, un romani impeccable. Nous ne pouvons nous arrêter malheureusement : nous croisons une patrouille

militaire. Mais un peu plus loin, sur la route de Bucarest, nous dépassons une charrette bâchée, conduite par un *Rom* de belle allure. Une femme dort profondément à l'intérieur du véhicule. Nous feignons une panne, soulevons le capot et attendons que le Tshurari nous rejoigne. Il a fort bien compris le jeu. La femme ne se réveille pas, tandis que Jan et lui échangent quelques mots. Il sourit devant l'objectif. Il nous invite à venir ce soir au camp : au km 48 il faut tourner à droite. Sa mère est lowari. En partant, il montre à Monique une bague en or.

Bucarest. De grandes artères accueillantes. L'office du tourisme est débordé par le Festival Enesco. C'est très mauvais d'arriver après la date convenue, dit le camarade accroché à son téléphone. Un Suisse hurle : non je ne quitterai pas ma chambre, expulsez-moi de force si vous voulez. On nous loge à l'hôtel Ambassadeur. Visite de courtoisie au Chargé d'affaire de la légation de Belgique. Histoire de voitures filées, de micros dissimulés. Il est vrai qu'à notre arrivée, le militaire préposé à la « garde » de la légation, s'enferme dans sa cabine et décroche un téléphone.

Mardi 19 septembre, Bucarest

Notre chargé d'affaires a promis de nous obtenir un rendez-vous avec le Directeur des relations culturelles au Ministère des Affaires étrangères. Henri attend la communication téléphonique à l'hôtel et nous visitons avec Lucie, une jeune interprète discrète, effondrée de sommeil, la cathédrale blanche, puis une chapelle du XVe siècle. Bucarest est à peine plus vieille que ces églises.

L'après-midi nous laissons dormir la pauvre Lucie et nous partons à la recherche des *Rom*. Au Marché aux fleurs, nous

ne tardons pas à rencontrer quatre joyeux Tshurara. L'un d'eux est ivre, les autres l'empêchent de se joindre à nous. Ils parlent haut, fièrement. Jan leur dit que je m'inquiète pour eux de la police. Ils répondent qu'ils se foutent de la police. Les *gajé* roumains écoutent, interloqués, soupçonneux, cette conversation étrangement cordiale entre un gentleman blond et ces pouilleux, devant une voiture de grand luxe. Nous embarquons le plus jeune des *Rom*. Le long de la rivière, au cinquième pont, nous tournons à gauche dans un quartier décent mais pauvre. Nous nous arrêtons à l'entrée d'une impasse où vivent côte à côte *Rom* et *gajé* pauvres. Notre guide habite une chambrette meublée de deux lits. Sur l'un des lits, une femme à moitié dévêtue dort profondément. Notre conversation ne la réveillera pas. Son sommeil est agité et de temps en temps ses cuisses se dénudent. Une autre jeune femme, assise sur le lit à côté d'elle, la recouvre chaque fois avec un naturel parfait, veillant à sauvegarder sans ostentation la pudeur devant le *Rom* étranger. Elle bavarde avec Jan, de même qu'une vieille femme ravie de cette rencontre, qui répète à plusieurs reprises : bravo, bravo ! L'homme se plaint amèrement de son sort. L'Etat interdit le commerce de chevaux, envoie les enfants à l'école. Les *Rom* ne peuvent plus se rassembler, ni voyager. Il voudrait fuir vers l'Allemagne. Il craint que la situation ne devienne plus difficile encore pour les nomades. Ils en sont réduits à vendre au marché les peignes que confectionnent les *Rom* sédentaires. Notre Tshurari nous entraîne encore chez un parent âgé, qui nous reçoit dans la cour de sa maison ; des *Rom*, des *gajé* se rassemblent. De crainte de provoquer des complications, nous ne restons que quelques minutes, promettant vaguement de revenir ce soir. Le vieux a trois doigts cassés : les camps nazis. Nostalgie du voyage impossible.

Mercredi 20 septembre, Bucarest

Dès huit heures, Henri et Jan font le siège impromptu du bureau de Madame Joja (Comité des relations avec l'étranger). Prudemment, ils parlent de films folkloriques. Mme Joja est suffoquée que des étrangers se présentent devant elle sans avoir été annoncés par le Ministère des Affaires étrangères. Néanmoins, elle prend rendez-vous pour nous avec le Professeur Pop, directeur du Musée national du folklore. M. Pop est un très aimable savant aux cheveux gris, intelligent, ouvert ; il parle lentement mais couramment le français. Il est très intéressé par le film ethnographique. Notre curiosité pour les Tsiganes ne le surprend pas. Il explique la situation : dans beaucoup de villages roumains il y a des musiciens tsiganes. Les Rudari des Carpathes sont sédentarisés depuis fort longtemps, ils ne parlent plus le romani, travaillent le bois. Parmi les nomades, une fraction curieuse, venue de Turquie et parlant le turc, voyage dans des habitations montées sur chariot. L'équipe de folkloristes attachés à l'Institut compte une cinquantaine de chercheurs. Le Professeur Pop nous montre la salle d'enregistrement ; l'Institut a rassemblé de très importantes archives sonores. Un chercheur indien est en correspondance avec l'Institut à propos des Tsiganes.

Le camarade Floresco, Directeur des relations culturelles au Ministère des Affaires étrangères, que nous allons saluer à treize heures, accompagnés de notre diplomate belge, est beaucoup plus méfiant. Pour le camarade-directeur, il n'y a pas de problème tsigane. Les Tsiganes ne se distinguent plus des autres citoyens roumains. Il connaît bien ce goût (morbide) des pays capitalistes pour l'exotisme tsigane. Je lui explique que l'ethnographie débouche sur le monde contemporain et que, s'il n'y a plus de problème tsigane en Roumanie, nous

montrerons volontiers cette intégration à la société socialiste. Nous n'avons pas l'intention de chanter les louanges du baron tsigane (Il sourit). Henri tente d'initier notre homme à la culture des *Rom*. L'autre l'interrompt brusquement : une culture se manifeste par des *œuvres*. Cet argument me laisse rêveur pendant trois jours. Il y a du vrai là-dedans, camarade-directeur. Certes, le Professeur Pop nous a vanté la qualité du travail des artisans tsiganes, spécialisés dans la fabrication de foreuses. (L'Administration des chemins de fer a passé avec eux un gros contrat portant sur plusieurs centaines de milliers de lei.) Mais Jan pense qu'il s'agit d'une bonne plaisanterie jouée aux *gajé*. Il a connu des *Rom* qui prétendaient fabriquer des scies inusables ; la démonstration de la résistance des matériaux se réduisait à un tour de prestidigitation. Epineux problème : cet art-là relève bien, en droit strict, si l'on ose dire, de la définition de la culture, proposée par nos manuels d'ethnographie depuis cent ans. Mais il vaut mieux n'en rien dire au camarade-directeur, qui reste sur ses positions.

Jeudi 21 septembre, Bucarest

La femme de notre diplomate et l'une de ses amies ont offert de nous guider vers le marché aux puces. Leur voiture nous précède. Le marché aux puces, dans la banlieue de Bucarest, est une vaste plaine délimitée par une clôture de fil de fer barbelé. Il faut payer un lei pour y entrer. Nos amis *Rom* pullulent dans cette cour des miracles. Jan les aborde le plus discrètement possible, rapidement. Ils offrent en vente des hardes, comme les *gajé*. Des hardes étalées à même le sol. L'animation est beaucoup plus intense le dimanche. Il y a foule cependant. Cette pouillerie se vend fort cher. Des gens bizarres se promènent, un sac à la main ; ils harpon-

nent le client à la sauvette. Une jeune femme offre aussi son corps. Un monsieur nous demande en allemand : êtes-vous à l'hôtel Berlin (il n'y a pas d'hôtel Berlin à Bucarest). C'est probablement un mot de passe, car aussitôt il nous offre de l'or. Brusquement, un policier, entouré par cinq ou six camarades-commissaires menaçants se précipitent sur moi. Le flic veut confisquer mon film, tandis que l'un de ces messieurs me dit d'un ton inquiétant, en allemand : pourquoi photographiez-vous ici ? Je résiste, appelle Henri à mon secours. Nous protestons, on ne nous a pas interdit de photographier. Le flic finit par céder, je promets de ne plus recommencer. Nous partons fiévreusement à la recherche de Jan pour lui communiquer l'oukase.

Les dames, très excitées, ordonnent à leur chauffeur de nous conduire dans le quartier tsigane. Attroupement autour des deux voitures, sur une petite place. Jan fait une démonstration de conversation romani, du meilleur effet. Ces sédentaires, qui ont conservé le langage des *Rom*, ne semblent plus avoir de liens avec le monde nomade. Ils se disent Vajeshtshi, du nom d'un ancêtre. Je demande à Jan s'ils ne craignent pas que cet attroupement autour de deux voitures étrangères n'attire la police. Un vieux répond qu'ils n'ont pas peur de la police, comme hier le Tshurari du marché aux fleurs.

Après le déjeuner, la route du Nord, vers les Carpathes.

Sinaya, sinistre ville d'eau dont les villas bourgeoises ont été transformées en cliniques. Au restaurant une cinquantaine de citoyens soviétiques réunis autour d'une grande table fraternisent avec une cinquantaine de citoyens de la République socialiste allemande, répartis en petites tables. Echange de toasts, de discours. On nous a isolés tout au bout

de la salle ; entre les Russes et nous, un no man's land. Les Russes chantent de beaux chants nostalgiques. Puis ils se mettent à jouer des jeux petits bourgeois. Le jeu du mouchoir : un monsieur noue le mouchoir autour du cou d'une dame et la contraint à danser trois pas de valse, à s'agenouiller, puis à l'embrasser. Ils s'amusent bien. Les camarades soviétiques vont chercher les femmes des camarades allemands, et réciproquement. Un camarade ensuite disparaît dans les profondeurs de la cuisine avec une jolie serveuse. Quelqu'un ira les chercher dix minutes plus tard. Tous ces braves gens sont bien touchants. Ce qui est gênant, c'est cette manie de prononcer d'un air lugubre d'interminables discours sur l'amitié des peuples, la beauté du travail.

Vendredi 22 septembre, Sibiu

A Sibiu, ancienne résidence des gouverneurs austro-hongrois, découverte du folklore roumain grâce à l'amabilité du Dr Cornel Irimie, chef de la section des arts populaires au musée Bruckenthal. Dès notre arrivée au début de l'après-midi, cet homme vif et infatigable nous entraîne dans la montagne. Nous sommes au pied des Carpathes, en Transylvanie, le pays des vampires. Nous ne rencontrerons que de joyeux paysans et des paysannes dans de jolis costumes bariolés, dont Cornel ne nous laisse ignorer aucun détail technologique. Maisons en pain de sucre coloré : bleues, roses, ocre. Poianna, à mille mètres d'altitude est un village étonnant qui serpente sur plusieurs kilomètres. Plus haut encore, au sommet d'une montagne dominant les pâturages, nous rencontrons les Rudari, les plus vieux sédentaires tsiganes. Jina Rudari, leur village, est caligaresque à la tombée de la nuit, alors que la pleine lune se lève. Terre sans pain et sans eau, sans âge. Le film de Bunuel

nous hante. Des maisons de bois misérables, des enfants malades, mal nourris. Un homme descend de la montagne et se dirige vers la source qui se trouve à un kilomètre. Un cavalier juché sur un cheval blanc dérisoire surgit dieu sait d'où et pose pour nous devant une masure. Des nuages d'enfants qui oublient de mendier s'agglutinent devant nos appareils. Mort terrible de la culture *rom*, tandis que le soleil rose descend de plus en plus bas, accentuant le caractère hallucinant de cette géographie inhumaine. Jan tente de parler romani avec un vieillard qui se révolte, comme s'il comprenait et refusait de comprendre. Il dit en roumain : je ne parle pas romani, je suis roumain et parle roumain. Comment savait-il que Jan parlait romani ? Quels sont ces fantômes de mots qui hantent sa mémoire ? Maisons de ghetto sous la lumière rose qui baisse si vite, débris de Rom cachés sous les haillons roumains. La paix bucolique qui baigne cet admirable paysage à perte de vue (la sensation d'être au sommet du monde) rend cette détresse fascinante. Nous sommes sur une espèce de caricature d'Olympe, comme si la misère des hommes avait réussi à détrôner la richesse des dieux. Toujours à l'écart des *gajé*, même si l'on parle la langue des *gajé*. Malédiction des *Rom* morts à la culture des *Rom*. Si loin du village-modèle de Sophia, si loin de tout ! C'est presque la nuit à présent et les enfants nous poursuivent encore, sans mendier, vers l'auto. Ils courent dans la poussière, joyeusement ; ils s'arrêtent à quelques mètres de la voiture comme des âmes condamnées à ne jamais franchir l'Achéron, résignées à l'abandon total. Il y a pourtant à l'entrée du village une école misérable que Cornel Irimie nous indique rapidement, sans insister, vaguement honteux. Les cours sont donnés par l'institutrice du village voisin. Nous descendons. Nous nous arrêtons près de la cabane d'un berger roumain si riche dans son dénuement.

Nous avons l'impression d'avoir franchi une distance énorme. Deux chiens gambadent joyeusement autour de Monique qui se prend d'un amour immodéré pour eux. Le berger prépare du fromage. Il nous offre un lait caillé délicieux, dans une seule écuelle, en frottant soigneusement les trois cuillers qu'il possède. Terrien déjà, ce nomade, paysan à mille lieues de ces faux sédentaires rudari nichés au sommet de la solitude, sans moutons ni champs ni richesse. Nous redescendons vers Poianna. Une charrette de paysan traverse la lune. Nous dînons d'une mamaliga (farine de maïs) chez le photographe du village, un vieil ami de Cornel Irimie. Sa fille est médecin ici même. Accueil royal. Il photographie (plutôt mal) les paysages transylvains pour Cornel, et les mariages candides. Photo-Splendid, Poianna, cercle de Sibiu, Roumanie.

En repassant par Saliste, Cornel nous entraîne visiter la coopérative de tissage : une commande urgente pour l'exportation réunit ce soir devant les métiers verticaux une vingtaine de jeunes femmes qui chantent pour la délégation folklorique belge. Nous nous arrêtons encore dans une ferme où des paysannes rieuses nous montrent des peaux de mouton brodées. Jan aimerait en acheter une pour sa femme. Cornel marchande le prix, en plaisantant. Après les Rudari, ces femmes au regard vif ont la majesté des reines.

Samedi 23 septembre

Nous sommes pris en charge au Musée Bruckenthal par l'assistante de Cornel Irimie, l'exubérante Eugénia, ivre de folklore et de gentillesse tyrannique. Nous boirons jusqu'à la lie la coupe de la science ethnographique dans le cercle de Sibiu. Nous nous révoltons tour à tour, moi d'abord, Henri ensuite, en vain : il faut tout voir, comme cela a été prévu. Le musée

d'abord, de fond en comble, depuis le néolithique à spirales jusqu'à la peinture flamande (de méchantes natures mortes et deux Rubens récemment identifiés), transylvaine et post-sylvaine (le grand artiste roumain Baba), en passant par un mauvais Titien exposé sur un autel de velours violet et toutes les variantes de la poterie roumaine : hongroise décorée au bleu de cobalt, saxonne à tulipes, etc. Henri nous a abandonnés lâchement, peu avant le Titien. Eugénia le poursuit sauvagement. Un autre musée de folklore, à Rasinari. Nous accomplissons notre devoir tandis qu'Henri prépare le café sur le brûleur dans un jardin. Eugénia, qui trouve le café trop amer, nous entraîne de force, avec la complicité du directeur de la culture du Cercle de Sibiu, vers l'église dont la façade est décorée de peintures naïves. Nous devrons visiter aussi l'intérieur, le pope a été alerté spécialement : il vient en civil, barbichu, très coopératif. Puis une ferme archaïque, pour nous permettre de vérifier que les salles folkloriques du musée de Sibiu ne sont pas de la frime. On nous montre dans la salle à manger odieusement authentique la photo de l'arrière-grand-père de la grand-mère, né en 1792. Nous parvenons à nous arracher enfin à la culture populaire. Après le déjeuner, Cornel Irimie nous rejoint. Le programme implacable comporte une heureuse diversion. Cornel nous entraîne sur la route de Brashov au village de Porumbacu, où vivent des artisans tsiganes fort sauvages. En venant de Bucarest, nous nous étions déjà arrêtés ici. Des espèces d'enfants-loups se sont jetés sur nous, mendiant, pleurant, grognant, bientôt rejoints par deux Tsiganes hirsutes, portant un costume de paysan roumain en lambeaux : Kalderash originaires de Pologne, nous dit Jan, connus là-bas sous le nom de Shoshoyara. Ils portent de très longs cheveux et sont réputés pour leur agressivité. Les deux *Rom* tentèrent en

vain d'écarter les gosses dressés pour le pillage. Une très jolie petite fille aux tresses blondes, admirable comédienne, mit tous les moyens en œuvre pour nous arracher de l'argent : les larmes, les sourires, les menaces. Les gosses autour de la voiture formaient un barrage sans faille. Pure morale tsigane : avant-garde protectrice, les enfants sont chargés de décourager la curiosité des *gajé*. Les gosses ont parfaitement accompli leur mission culturelle, nous nous sommes arrachés à leurs griffes sans avoir pu échanger plus de quelques mots avec les deux hommes. Aujourd'hui nous revenons avec Eugénia et Cornel. Les mômes, qui nous reconnaissent, n'en reviennent pas de notre audace. Nous nous précipitons hors de la voiture avant qu'ils n'aient pu faire le siège des portières et nous avançons crânement vers le village. Jan, devant nous, les amadoue en romani. Dès qu'ils ont compris que nous ne céderons ni au charme ni aux pressions, ils nous laissent en paix. Quelques *Rom* arrivent, en haillons, superbes sous leur petit chapeau de quaker emprunté au folklore roumain. Ils semblent hésiter à admettre la qualité de *Rom* d'oncle Vania. La petite sauvageonne à tresses lui a pris la main. Les autres enfants, médusés, demeurent aux aguets. Nous nous dirigeons vers les habitations. Ces Kalderash (?) venus de Pologne sont chaudronniers. Ils vivent à quelque distance d'un village de *gajé*. Les hommes surgissent dans la plaine qui sépare les maisons blanches de la route ; ils s'avancent lentement et font cercle autour d'oncle Vania, méfiants, respectueux. Vania l'aristocrate n'est plus, cette fois, l'oncle familier, mais une espèce de noble étranger, un *raï*. Le *raï* s'est immobilisé au milieu de la plaine et il parle du voyage. Il ne manifeste aucune curiosité apparente pour la vie des gens d'ici. Nous sommes venus chez eux pour voir une forge. C'est aux *gajé* qu'il appartient de le dire. Cornel présente la délégation folklorique belge. On nous

entraîne enfin au village. Des hommes actionnent un soufflet archaïque. On nous laisse photographier ; les enfants-loups sont maintenus à bonne distance, prêts à se jeter sur nous à la moindre défaillance. Une vieille femme apparaît et hurle : pourquoi avez-vous laissé des *gajé* pénétrer chez nous ? Les hommes parlent en roumain à Irimie, très à l'aise, Eugénia fait une gaffe. Elle sourit aux enfants et, pour les amuser, elle suggère à Henri de leur donner le papier d'argent de son paquet de cigarettes. Henri s'exécute, tire le paquet de sa poche. La meute des enfants se rue sur lui, les cigarettes volent, Henri furieux, surpris, trompé, a un mouvement d'humeur. Les hommes s'inquiètent. Ils ont peur de la police. Ils supplient Irimie, en roumain, d'intervenir auprès des autorités pour qu'on ne vienne pas les battre. Vania dit : partons. Irimie promet. Nous partons dignement. Irimie et Eugénia nous entraînent de nouveau dans la civilisation paysanne : Dragus, au bout d'un long chemin de terre. Nous soulevons une épaisse colonne de poussière. Les buffles en rangs serrés et les cochons noirs en liberté traversent le village. Ils rentrent docilement chez eux. Dragus est un îlot folklorique. Le petit tailleur boiteux de Dragus vient de remporter un prix d'artisanat populaire à Bucarest. Il nous reçoit dans une pauvre cuisine, sautillant joyeusement. Myope, bavard, heureux comme un tailleur de légende. Il nous montre le diplôme. Il est tellement content de nous voir qu'il nous offre des tartines au miel. Il ouvre son bahut et nous offre aussi de vieilles assiettes. Avec l'argent du trophée, il se construira une maison. Nous prenons congé du petit tailleur de Dragus dans de grandes effusions. Un jeune paysan nous guide chez l'instituteur. Ce jeune homme effacé, c'est le pope, un pope en civil. Il vient de sortir de la Faculté de théologie. La maison de l'instituteur est du type banal évolué. Sa femme aussi est institutrice. Ils nous offrent

une mamaliga, arrosée de cerisette. La sœur de l'institutrice nous sert, en costume traditionnel. Eux portent des costumes citadins et notre hôte marque la différence : « c'est une paysanne », dit-il en français.

Nous sommes morts de fatigue, il est neuf heures, mais Irimie a prévenu le commissaire du peuple d'Avrig de l'arrivée de la délégation folklorique belge. Les gosses joliment habillés tombent de sommeil dans la salle de musique de l'école. Ils dansent au son de la flûte. C'est l'instituteur qui les accompagne. Nous enregistrons. Nous sommes attendus dans une ferme. On nous montre des blouses, des vêtements de noces. Nous remangeons de la mamaliga. Merveilleux paysans roumains !

Dimanche 24 septembre, Gurarului

La dame Eugenia, de sa propre initiative, a décidé de prolonger cette aimable tyrannie. A Gurarului, nous assistons à la fin d'une messe orthodoxe. La foule déploie son damier noir et blanc sur la place du village. Elle se groupe devant la mairie où un fonctionnaire lit les instructions de travail pour la semaine. Le vice-président du conseil municipal organise une danse sans grâce menée par un violoniste tsigane. Des Tsiganes sédentaires habitent depuis plusieurs générations sur la montagne ; un village de parias. Eugénia, qui est entrée dans notre jeu, prend prétexte du désir de Monique d'acheter un panier ; les Tsiganes sont vanniers. Le vice-président détourne notre attention vers les beautés du paysage. Comme chez les Rudari, l'exil culturel à niché nos misérables dans un lieu superbe, dominant la vallée. Un seul homme parle romani, un vieillard. Mais cet homme n'est pas né à Gurarului. Il appartenait à une

horde nomade. Enrôlé de force dans l'armée roumaine, il fut soldat pendant quatorze ans. Il n'a jamais retrouvé les siens. Il a échoué ici. Le responsable politique du quartier tsigane est veilleur de nuit à l'usine : Il nous montre fièrement la propreté de sa maison. On nous entraîne rapidement à travers le dédale de cette misère colorée, que nous photographions à la sauvette pour ne pas irriter le vice-président. Une femme achève de confectionner un panier pour Monique.

Eugénia voudrait encore nous faire visiter les ruines romaines d'Alba Julia, mais cette fois nous sommes fermes : nous devons l'abandonner, la remercier, poursuivre notre errance. Peu avant Sebès, nous rencontrons un groupe de femmes tsiganes endimanchées, très belles. Oncle Vania bavarde avec elles ; elles s'exclament. Un personnage dictatorial surgit et se plante devant la voiture, furieux. Il nous interdit de photographier. Pourquoi ? Nous ne discutons pas. La route de Clusj traverse une large vallée, à travers les Carpathes.

LE RETOUR

Mercredi 27 septembre, en Hongrie

Nous roulons vers la Hongrie. Près de la frontière, sur la grand-route, nous croisons plusieurs caravanes tsiganes en mouvement : des charrettes, jamais de roulottes. Pas une seule roulotte au cours de ces dix mille kilomètres. Des fonctionnaires indolents nous laissent languir une heure et demie à la frontière. Pour rien. Les Hongrois ne font pas d'histoires. Dans la grande plaine, des bandes d'écoliers nous saluent avec enthousiasme. Budapest, qui a l'air endormie, est très belle dans sa grisaille.

Jeudi 28 septembre, Budapest

Il y a deux cent mille Tsiganes en Hongrie. Un observateur sérieux, Kamill Erdös, a approché les Lowara. Il a rendu justice à leur honnêteté, décrit le noble art du commerce de chevaux, qui est officiellement interdit aujourd'hui. Il a su les distinguer des Tsiganes nécessiteux, maquignons véreux, méprisés par les « maîtres du commerce »[4]. Le Recteur de l'Université a réuni pour nous recevoir un état-major de folkloristes souriants, que la « question tsigane » n'effarouche pas. Nous apprenons d'eux que les Tsiganes sédentaires sont parfois les derniers détenteurs des traditions orales autochtones. Mais notre curiosité est assoupie. Nous savons que notre chemin, rectiligne jusqu'à Vienne, ne croisera plus celui des *Rom*. Comme aux nomades de jadis, on nous a accordé quarante-huit heures de halte à Budapest. La *kompania* de Poutsi le Hongrois campe à l'Hôtel-Palace, parmi les touristes et les délégations culturelles. Au musée d'ethnographie, une jeune femme nous a montré avec ravissement le trousseau funéraire que les jeunes paysannes commencent à broder amoureusement le lendemain de leurs noces.

Devant le rideau de fer, un douanier solitaire exerce aussi les fonctions officielles de barman. Nos derniers sous hongrois ne sont convertibles qu'en alcool. La route traverse un kilomètre de chevaux de frise. Terreur panique de tomber en panne dans cette obscurité totale, abandonnés de tous.

Dimanche 1er octobre, Würzburg

Premier jour d'automne. Il pleut sur un dimanche allemand, à Würzburg. Nous tentons vainement de prendre en filature

[4] Kamill Erdös, « Gypsy Horse-Dealers in Hungary », *Journal of the Gypsy Lore Society*, vol. XXXVIII, January-April 1959.

un *Rom* dont nous avons aperçu quelques instants la voiture et la caravane. Ici même on nous a signalé, il y a deux mois, un grand rassemblement de Lowara. Ils se sont envolés. Un jeune Allemand courtois, un peu surpris, nous indique un camp tsigane près de la rivière, non loin du terrain de camping municipal. Ce sont des Manush gras et prospères dont la roulotte est munie d'une antenne de TV. Notre interlocuteur nous donne deux tuyaux, deux adresses. Celle d'un fabricant de tapis à Francfort, qui trafique avec les *Rom*, et celle d'un Manush dans le vieux quartier de Würzburg. Il n'indique qu'un nom de rue, mais tout le monde le connaît là-bas.

La rue est longue et dans le premier café personne ne connaît notre homme. Près de la caserne U.S.A., devant laquelle se promènent des putains, nous entrons dans un autre bistrot. Des Manush sont attablés : trois hommes et deux femmes, vraisemblablement prostituées. Ils bavardent avec un couple de vieillards, des gens de cirque. La vieille, agressive, prétend que Jan ment : il ne vient pas de Turquie, elle a vu la voiture dehors : nous venons de France. L'un des Manush nous conduit dans un immeuble ouvrier ; au deuxième étage, la porte s'ouvre sur une jeune femme gardée par un chien danois inquiétant. Son mari, un *Rom* venu de Pologne, n'est pas là. Il ne rentrera que très tard cette nuit. Affaire de *Rom*. Il faudrait revenir avant huit heures demain. Au rez-de-chaussée, une putain Manush fait des yeux doux à Henri.

Lundi 2 octobre, Francfort

Nous renonçons au Polonais. Nous filons vers le marchand de tapis de Francfort. L'armée américaine semble en état d'alerte : longues files de camions tous phares allumés, chargés

d'explosifs, canons de gros calibre. Les militaires avaient plus de discrétion dans les pays de l'Est. Vers midi, nous interpellons le sieur X..., Directeur de la firme R. K., située au n° 14 d'une rue louche, en plein quartier commerçant. Le Herr Direktor est bien résolu à ne rien dire. Les « Hongrois » et les « Polonais » viennent de temps en temps chez lui, puis disparaissent. Jan n'a aucune prise sur lui : comment lui expliquer qu'il est *Rom* ? Qui sait, si nous revenons de Turquie, c'est peut-être pour un règlement de comptes.

Nous étions prêts à renoncer à approfondir les mystères du commerce de tapis chez les *Rom*, lorsqu'à une station d'essence Jan aperçoit un superbe Lowari empâté, au volant d'une Mercédès neuve traînant une caravane. De la caravane sort une jeune *Rom* élégante, très new look allemand. Lui fait très métèque avec son chapeau à larges bords. Grosshandel. Il nous donne rendez-vous à l'Hôpital, chez une parente qui vient d'être opérée. Il y aura là d'autres *Rom*, des Lowara aussi. Lui doit passer d'abord au bureau de police. Jan, fatigué, souffre d'un violent mal de tête. Cette rencontre nous tire d'une profonde torpeur ; Jan fait un effort violent pour se réveiller. Je l'accompagne à la chambre 417, tandis que Henri et Monique attendent dans la voiture.

La dame lowara est logée dans une chambre particulière, entourée de deux couples authentiquement lowara. Mais qui s'en douterait ? Cet homme jeune et grassouillet, cette femme assez vulgaire, au regard dur, qui nous fixe avec un certain mépris, les yeux plissés, appartiennent à l'univers insipide des bourgeois parvenus. Deux hommes plus âgés, du même calibre que l'homme à la Mercédès, font bientôt une noble apparition. Le plus important des deux est le mari de la dame alitée. Il entre d'un pas lourd, chapeau à larges bords solidement

enfoncé sur le crâne, complet gris rayé de bonne qualité et sans goût. Il est suivi d'un Lowari de même style, chemise jaune à col ouvert, et d'une jeune Allemande blonde que je prends d'abord pour la bonne. En fait, elle est vendeuse, dépêchée par un grand magasin. Elle déballe en souriant des combinaisons en nylon, que la mama tâte lentement, la mine dédaigneuse. Le mari, qui sue le fric, déborde d'amabilités pour Vania. Il le félicite chaleureusement (forte poignée de main) d'avoir réussi à passer en Amérique. Fait bizarre, les deux enfants qui jouent près du lit parlent allemand avec la mama. Ils sont Lowara pourtant, enfants de nobles Lowara. D'un geste souverain, le maître de cette étrange *kompania* adenauerienne signifie à la vendeuse blonde soumise qu'il achète, qu'il ne discute pas le prix, qu'il viendra payer demain. Sur une petite table, trois bougies brûlent devant l'image de la Vierge. Le maître parle d'une voix profonde, bien martelée. Son assurance lowara est sans noblesse ; je compare sa silhouette épaisse au souvenir de Mitsho de Zagreb. Mitsho dans sa misérable tanière était un grand seigneur. Celui-ci réalise à la perfection le type international du marchand de tapis. Ils sont écœurants comme le miracle allemand, ces Lowara en chevaux vapeurs. Car lui aussi possède une Mercédès. Grosshandel. Le mépris du *gajo* s'est confondu au terme de cette évolution avec l'orgueil bourgeois du possédant. Il est Lowari cependant, et il le prouve au moins dans la rhétorique. Il se désole de ne pouvoir inviter Jan à un grand *patchiv*. Jan prend congé de lui sur ces mots. Le gros nous donne encore une adresse à Cologne, mais Jan, secrètement déçu, n'a pas plus envie que nous d'approfondir l'étude de cette luxueuse déchéance. Nous logeons à Bingen.

Mardi 3 octobre, Venloo

La vallée du Rhin toute grise. Les chalands sagement alignés sur trois files ininterrompues jusqu'à Cologne. Henri voudrait nous montrer une boîte de nuit à La Haye : des Manush, réfugiés hongrois, ensorcellent au violon la puritaine Hollande. Henri téléphone d'Allemagne à l'un de ces romantiques Néerlandais. Nous apprenons que l'orchestre voyage en Arabie. Il y en a un autre, excellent, en tournée à Venloo. Venloo est à une cinquantaine de kilomètres de Cologne. C'est ainsi qu'une petite ville hollandaise fut la dernière étape d'un voyage de dix mille kilomètres.

Le violoniste de Venloo ignorera toujours que, ce soir-là, pour quelques touristes dégustant du nasigoreng, ses pizzicati et ses roucoulades refermaient le rideau sur le mystère tsigane.

TABLE DES MATIERES

Ire PARTIE La culture tsigane : une tentative de définition fondée sur des entretiens avec Jan Yoors

Chapitre I — **Oncle Vania, mon ami** 9

Chapitre II — **La Tsiganologie** 15

Chapitre III — **Une culture en état de siège** 34

Chapitre IV — **La société nomade** 50

1. Les Manush ou Sinthi 53
2. Les Rom authentiques :
   - A. Les Lowara 55
     - Lowara et Mercédès 55
     - Seules les montagnes ne se rencontrent jamais 61
     - Nomadisme et structure sociale . . . 63
     - La personnalité et les valeurs lowara . . 68
     - Opinion publique et magie du verbe . . 72
     - La générosité et la ferveur 75
   - B. Les Tshurara 79
   - C. Les Kalderash 81
   - D. Les Rom et le système indien des castes . 84

Chapitre V — **Conclusions provisoires** 89

IIe PARTIE Les Tsiganes et les Autres

Journal d'un voyage 93

A la découverte des Tsiganes

Au cours de l'été 1961, Luc de Heusch et Henri Storck accompagnent un étrange voyageur sur les routes d'Europe, de Paris à Istanbul. Jan Yoors — dit Oncle Vania — est Belge et New-Yorkais, mais il vécut une partie de son adolescence parmi les Tsiganes nomades. Après dix-sept ans d'absence, il part à la recherche de sa famille adoptive. Il ne retrouvera ni son père Pulika ni sa sœur Eugénie. Mais partout Oncle Vania est accueilli par les siens avec magnificence. L'ethnologue qui fait partie de sa *kompania* provisoire vit au côté du seigneur tsigane la difficulté d'être un *gajo*, que la barrière séculaire du racisme et du contre-racisme sépare à jamais des hommes authentiques : les *Rom*.

Luc de Heusch

Né à Bruxelles, en 1927, Luc de Heusch fut pendant deux ans chercheur de l'Institut pour la Recherche Scientifique en Afrique Centrale (1953-1954), avant d'être nommé chargé de cours puis professeur à l'Université de Bruxelles.

Directeur de Recherches à l'Institut de Sociologie pour les études concernant l'anthropologie sociale et culturelle africaine, il est aussi rapporteur du Centre d'Etude des Religions.

L'Université lui décerna le prix Kreglinger pour la période 1956-1962.

Auteur des *Essais sur le Symbolisme de l'Inceste Royal en Afrique Noire* (1958), Luc de Heusch a collaboré notamment aux *Annales du Centre d'Etude des Religions*, à *Temps Modernes*, *Arguments*, *Critique* et *Synthèses*. Il collabora aux volumes *L'Art et les Sociétés Primitives* (Hachette, 1963) et *Les Religions Africaines Traditionnelles* (Le Seuil, 1965). Ses travaux se situent dans le mouvement de rénovation de l'anthropologie sociale suscitée par Claude Lévi-Strauss.

Au cours de ses recherches en Afrique, il s'intéressa à l'utilisation du cinéma et participa activement avec Jean Rouch à la création du Comité International du Film Ethnographique et Sociologique. Il rédigea à la demande de l'UNESCO, une étude intitulée : *Cinéma et Sciences Sociales* (1962). Une partie de son œuvre cinématographique (*Gestes du Repas*, *Les Amis du Plaisir*) s'aventure aux frontières du film de fiction.

Au cours de l'été 1961, il part à la découverte des Tsiganes en compagnie de Henri Storck et Jan Yoors, à la recherche d'un film qui n'a pas encore vu le jour.

300 FB

Règles d'utilisation de copies numériques d'oeuvres littéraires publiées par les Editions de l'Université de Bruxelles et mises à disposition par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », publiées par les Editions de l'Université de Bruxelles, ci-après dénommées EUB, et mises à disposition par les Bibliothèques de l'ULB, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celui-ci est reproduit sur la dernière page de chaque copie numérique publiée par les EUB et mise en ligne par les Bibliothèques; il s'articule selon les trois axes protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.
La mise à disposition par les Bibliothèques de l'ULB de la copie numérique a fait l'objet d'un accord avec les EUB, notamment concernant les règles d'utilisation précisées ici.
Pour les oeuvres soumises à la législation belge en matière de droit d'auteur, les EUB auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayant droits afin de permettre la mise en ligne des copies numériques.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.
Les EUB et les Bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les EUB et les Bibliothèques de l'ULB ne pourront être mis en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des EUB et des 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/*annee*/*nom_du_fichier*.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les EUB et les Bibliothèques de l'ULB mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires sélectionnées par les EUB : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux EUB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser aux Editions de l'Université de Bruxelles (EDITIONS@admin.ulb.ac.be).

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Editions de l'Université de Bruxelles et Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

1. les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
2. l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux EUB et aux Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.